

PREMIÈRE PARTIE

I

Quand la caissière lui eut rendu la monnaie de sa pièce de cent sous, Georges Duroy sortit du restaurant. On était au 28 juin, et il lui restait juste en poche trois francs quarante pour finir le mois. Il réfléchit que les repas du matin étant de vingt-deux sous, au lieu de trente que coûtaient ceux du soir, il lui resterait, en se contentant des déjeuners, un franc vingt centimes de boni, ce qui représentait encore deux collations au pain et au saucisson, plus deux bocks sur le boulevard. C'était là sa grande dépense et son grand plaisir des nuits ; et il se mit à descendre la rue Notre-Dame-de-Lorette.

Il marchait ainsi qu'au temps où il portait l'uniforme des hussards, la poitrine bombée, les jambes un peu entrouvertes comme s'il venait de descendre de cheval ; et il avançait brutalement dans la rue pleine de monde, heurtant les épaules, poussant les gens pour ne point se déranger de sa route.

Grand, bien fait, blond, d'un blond châtain vaguement roussi, avec une moustache retroussée, qui semblait mousser sur sa lèvre, des yeux bleus, clairs, troués d'une pupille toute petite, des cheveux

frisés naturellement, séparés par une raie au milieu du crâne, il ressemblait bien au mauvais sujet des romans populaires.

C'était une de ces soirées d'été où l'air manque dans Paris. Les concierges, en manches de chemise, à cheval sur des chaises en paille, fumaient la pipe sous des portes cochères, et les passants allaient d'un pas accablé, le front nu, le chapeau à la main.

Quand Georges Duroy parvint au boulevard, il s'arrêta encore, indécis sur ce qu'il allait faire. Il avait envie maintenant de gagner les Champs-Élysées et l'avenue du bois de Boulogne pour trouver un peu d'air frais sous les arbres ; mais un désir aussi le travaillait, celui d'une rencontre amoureuse.

Comment se présenterait-elle ? Il n'en savait rien, mais il l'attendait depuis trois mois, tous les jours, tous les soirs. Quelquefois cependant, grâce à sa belle mine et à sa tournure galante, il volait, par-ci, par-là, un peu d'amour, mais il espérait toujours plus et mieux. Il tourna vers la Madeleine et suivit le flot de foule qui coulait accablé par la chaleur. Les grands cafés, pleins de monde, débordaient sur le trottoir, étalant leur public de buveurs sous la lumière éclatante et crue de leur devanture illuminée.

Duroy avait ralenti sa marche, et l'envie de boire lui séchait la gorge. Mais s'il buvait seulement deux bocks dans la soirée, adieu le maigre souper du lendemain, et il les connaissait trop, les heures affamées de la fin du mois.

Et il regardait tous ces hommes attablés et buvant, tous ces hommes qui pouvaient se désaltérer tant

qu'il leur plaisait. S'il avait pu en tenir un au coin d'une rue, dans l'ombre bien noire, il lui aurait tordu le cou, ma foi, sans scrupule.

La foule glissait autour de lui, exténuée et lente, et il pensait toujours: «Tas de brutes! tous ces imbéciles-là ont des sous dans le gilet.»

Il bousculait les gens de l'épaule, et sifflotait des airs joyeux. Des messieurs heurtés se retournaient en grognant; des femmes prononçaient: «En voilà un animal!»

Comme il arrivait au coin de la place de l'Opéra, il croisa un gros jeune homme, dont il se rappela vaguement avoir vu la tête quelque part.

Il se mit à le suivre en cherchant dans ses souvenirs, et répétant à mi-voix: «Où diable ai-je connu ce particulier-là?»

Il fouillait dans sa pensée, sans parvenir à se le rappeler; puis tout d'un coup, par un singulier phénomène de mémoire, le même homme lui apparut moins gros, plus jeune, vêtu d'un uniforme de hussard.

Il s'écria tout haut: «Tiens, Forestier!» et, allongeant le pas, il alla frapper sur l'épaule du marcheur.

L'autre se retourna, le regarda, puis dit:

– Qu'est-ce que vous me voulez, monsieur?

Duroy se mit à rire:

– Tu ne me reconnais pas? Georges Duroy, du 6^e hussards.

Forestier tendit les deux mains:

– Ah! mon vieux! comment vas-tu?

– Très bien et toi?

– Oh! moi, pas trop; je tousse six mois sur douze, à la suite d'une bronchite que j'ai attrapée à Bougival, voici quatre ans maintenant.

Et Forestier, prenant le bras de son ancien camarade, lui parla de sa maladie, lui raconta les consultations, les opinions et les conseils des médecins, la difficulté de suivre leurs avis dans sa position. On lui ordonnait de passer l'hiver dans le Midi; mais le pouvait-il? Il était marié et journaliste, dans une belle situation.

– Je dirige la politique à *La Vie française*. Voilà, j'ai fait mon chemin.

Duroy, surpris, le regardait.

Autrefois il était maigre, mince et souple, étourdi, casseur d'assiettes, tapageur et toujours en train. En trois ans Paris en avait fait quelqu'un de tout autre, de gros et de sérieux, avec quelques cheveux blancs sur les tempes, bien qu'il n'eût pas plus de vingt-sept ans.

Forestier demanda :

– Où vas-tu ?

– Nulle part, je fais un tour avant de rentrer.

– Eh bien, veux-tu m'accompagner à *La Vie française*, où j'ai des épreuves à corriger? puis nous irons prendre un bock ensemble.

– Je te suis.

Et ils se mirent à marcher en se tenant par le bras avec cette familiarité facile qui subsiste entre compagnons d'école et entre camarades de régiment.

– Qu'est-ce que tu fais à Paris? dit Forestier.

Duroy haussa les épaules :

– Je crève de faim, tout simplement. Une fois mon temps fini, j'ai voulu venir ici pour... pour faire fortune ou plutôt pour vivre à Paris; et voilà six mois que je suis employé aux bureaux du chemin de fer du Nord, à quinze cents francs par an, rien de plus.

– Bigre, ça n'est pas gras.

– Je te crois. Mais comment veux-tu que je m'en tire? Je suis seul, je ne connais personne, je ne peux me recommander de personne.

Son camarade le regarda des pieds à la tête, en homme pratique, qui juge un sujet, puis il prononça d'un ton convaincu :

– Vois-tu, mon petit, tout dépend de l'aplomb, ici. Un homme un peu malin devient plus facilement ministre que chef de bureau. Il faut s'imposer et non pas demander. Mais comment diable n'as-tu pas trouvé mieux qu'une place d'employé au Nord?

– J'ai cherché partout, je n'ai rien découvert. Mais j'ai quelque chose en vue en ce moment, on m'offre d'entrer comme écuyer au manège Pellerin. Là, j'aurai, au bas mot, trois mille francs.

Forestier s'arrêta net :

– Ne fais pas ça, c'est stupide, quand tu devrais gagner dix mille francs. Tu te fermes l'avenir du coup. Dans ton bureau, au moins, tu es caché, personne ne te connaît, tu peux en sortir, si tu es fort, et faire ton chemin. Mais une fois écuyer, c'est fini. Quand tu auras donné des leçons d'équitation aux hommes du monde ou à leurs fils, ils ne pourront plus s'accoutumer à te considérer comme leur égal.

Il se tut, réfléchit quelques secondes, puis demanda :

– Es-tu bachelier ?

– Non. J'ai échoué deux fois.

– Ça ne fait rien, du moment que tu as poussé tes études jusqu'au bout. Ça n'est pas difficile de passer pour fort, va ; le tout est de ne pas se faire pincer en flagrant délit d'ignorance.

Il parlait en gaillard tranquille qui connaît la vie, et il souriait en regardant passer la foule. Mais tout d'un coup il se mit à tousser, et s'arrêta pour laisser finir la quinte, puis, d'un ton découragé :

– Est-ce pas assommant de ne pouvoir se débarrasser de cette bronchite ? Et nous sommes en plein été. Oh ! cet hiver, j'irai me guérir à Menton.

Ils arrivèrent au boulevard Poissonnière, devant une grande porte vitrée, derrière laquelle un journal ouvert était collé sur les deux faces.

Au-dessus de la porte s'étalait, comme un appel, en grandes lettres de feu dessinées par des flammes de gaz : *La Vie française*.

Forestier poussa cette porte : « Entre », dit-il. Duroy entra, monta un escalier luxueux et sale que toute la rue voyait, parvint dans une antichambre, dont les deux garçons de bureau saluèrent son camarade, puis s'arrêta dans une sorte de salon d'attente, poussiéreux et fripé.

– Assieds-toi, dit Forestier, je reviens dans cinq minutes.

Et il disparut par une des trois sorties qui donnaient dans ce cabinet.

Duroy demeurait immobile, un peu intimidé, surpris surtout. De temps en temps des hommes passaient devant lui, en courant, entrés par une porte et partis par l'autre avant qu'il eût le temps de les regarder.

D'autres encore arrivaient, graves, importants, coiffés de hauts chapeaux à bords plats, comme si cette forme les eût distingués du reste des hommes.

Forestier reparut, tenant par le bras un grand garçon maigre, de trente à quarante ans, en habit noir et en cravate blanche, très brun, la moustache roulée en pointes aiguës, et qui avait l'air insolent et content de lui. Forestier lui dit :

– Adieu, cher maître.

L'autre lui serra la main :

– Au revoir, mon cher.

Et il descendit l'escalier en sifflotant, la canne sous le bras.

Duroy demanda :

– Qui est-ce ?

– C'est Jacques Rival, tu sais, le fameux chroniqueur, le duelliste. Il gagne ici trente mille francs par an pour deux articles par semaine.

Et comme ils s'en allaient, ils rencontrèrent un petit homme à longs cheveux, gros, d'aspect mal-propre, qui montait les marches en soufflant.

Forestier salua très bas.

– Norbert de Varenne, dit-il, le poète. Chaque conte qu'il nous donne coûte trois cents francs, et les plus longs n'ont pas deux cents lignes. Mais entrons au *Napolitain*, je commence à crever de soif.

Dès qu'ils furent assis devant la table du café, Forestier cria : « Deux bocks ! » et il avala le sien d'un seul trait, tandis que Duroy buvait la bière à lentes gorgées, la savourant et la dégustant, comme une chose précieuse et rare.

Son compagnon se taisait, semblait réfléchir, puis tout à coup :

– Pourquoi n'essaierais-tu pas du journalisme ?

– Mais... c'est que... je n'ai jamais rien écrit.

– Bah ! on essaie, on commence. Moi, je pourrais t'employer à aller me chercher des renseignements, à faire des démarches et des visites. Tu aurais, au début, deux cent cinquante francs par mois et tes voitures payées. Veux-tu que j'en parle au directeur ?

– Mais certainement que je veux bien.

– Alors, viens dîner chez moi demain ; j'ai cinq ou six personnes seulement, le patron, M. Walter, sa femme, Jacques Rival et Norbert de Varenne, que tu viens de voir, plus une amie de Mme Forestier. Est-ce entendu ?

Duroy hésitait, rougissant, perplexe. Il murmura enfin :

– C'est que... je n'ai pas de tenue convenable.

Forestier fut stupéfait :

– Tu n'as pas d'habit ? Bigre ! À Paris, vois-tu, il vaudrait mieux n'avoir pas de lit que pas d'habit.

Puis tout à coup, fouillant dans la poche de son gilet, il en tira une pincée d'or, prit deux louis, les posa devant son ancien camarade, et, d'un ton cordial et familier :

– Tu me rendras ça quand tu pourras. Loue ou achète au mois, en donnant un acompte, les vêtements qu'il te faut; enfin arrange-toi, mais viens dîner à la maison, demain, sept heures et demie, 17, rue Fontaine.

Duroy, troublé, ramassait l'argent en balbutiant:

– Tu es trop aimable, je te remercie bien... sois certain que je n'oublierai pas...

L'autre l'interrompit:

– Allons, c'est bon. Encore un bock, n'est-ce pas?

Puis, quand ils les eurent bus, le journaliste demanda:

– Veux-tu flâner un peu, pendant une heure?

– Mais certainement.

Et ils se remirent en marche vers la Madeleine.

– Où veux-tu aller?

Duroy, perplexe, ne savait que dire; enfin, il se décida:

– Je ne connais pas les Folies-Bergère. J'y ferais volontiers un tour.

– Les Folies-Bergère, bigre! nous y cuirons comme dans une rôtissoire. Enfin, soit, c'est toujours drôle.

Et ils pivotèrent sur leurs talons pour gagner la rue du Faubourg-Montmartre. La façade illuminée de l'établissement jetait une grande lueur dans les quatre rues qui se joignent devant elle.

Forestier entra, Duroy l'arrêta:

– Nous oublions de passer au guichet.

L'autre répondit d'un ton important:

– Avec moi on ne paie pas.

Quand il s'approcha du contrôle, les trois contrôleurs le saluèrent. Le journaliste demanda :

- Avez-vous une bonne loge ?
- Mais certainement, monsieur Forestier.

Il prit le coupon qu'on lui tendait, poussa la porte matelassée ; et ils se trouvèrent dans la salle.

Dans le vaste corridor d'entrée qui mène à la promenade circulaire, où rôde la tribu parée des filles, mêlée à la foule sombre des hommes, un groupe de femmes attendait les arrivants devant un des trois comptoirs où trônaient, fardées et défraîchies, trois marchandes de boissons et d'amour.

Sur la scène, trois jeunes hommes en maillot collant, un grand, un moyen, un petit, faisaient, tour à tour, des exercices sur un trapèze.

Mais Duroy ne s'occupait guère du spectacle, et, la tête tournée, il regardait sans cesse derrière lui le grand promenoir plein d'hommes et de prostituées.

Une de ces femmes, s'étant accoudée à leur loge, le regardait. C'était une grosse brune à la chair blanche par la pâte, à l'œil noir, allongé, souligné par le crayon, encadré sous des sourcils énormes et factices.

Elle appela, d'un signe de tête, une de ses amies qui passait, une blonde aux cheveux rouges, grasse aussi, et elle lui dit d'une voix assez forte pour être entendue :

- Tiens, v'là un joli garçon : s'il veut de moi pour dix louis, je ne dirai pas non.

Forestier se retourna, et, souriant, il tapa sur la cuisse de Duroy :

- C'est pour toi, ça, tu as du succès, mon cher.

L'ancien sous-off avait rougi; et il tâtait, d'un mouvement machinal du doigt, les deux pièces d'or dans la poche de son gilet.

Le rideau s'était baissé; l'orchestre maintenant jouait une valse.

Duroy dit:

- Si nous faisons un tour dans la galerie?

- Comme tu voudras.

Ils sortirent, et furent aussitôt entraînés dans le courant des promeneurs.

Duroy ravi, se laissait aller, buvait avec ivresse l'air vicié par le tabac, par l'odeur humaine et les parfums des drôlesses. Mais Forestier suait, soufflait, toussait.

- Allons au jardin, dit-il.

Et, tournant à gauche, ils pénétrèrent dans une espèce de jardin couvert, que deux grandes fontaines de mauvais goût rafraîchissaient. Sous des ifs et des thuyas en caisse, des hommes et des femmes buvaient sur des tables de zinc.

- Encore un bock? demanda Forestier.

- Oui, volontiers.

Ils s'assirent, en regardant passer le public.

De temps en temps, une rôdeuse s'arrêtait, puis demandait avec un sourire banal: «M'offrez-vous quelque chose, monsieur?» Et comme Forestier répondait: «Un verre d'eau à la fontaine», elle s'éloignait en murmurant: «Va donc, mufle!»

Mais la grosse brune qui s'était appuyée tout à l'heure derrière la loge des deux camarades reparut, marchant arrogamment, le bras passé sous celui de la

grosse blonde. Elle sourit en apercevant Duroy comme si leurs yeux se fussent dit déjà des choses intimes et secrètes; et, prenant une chaise, elle s'assit tranquillement en face de lui et fit asseoir son amie, puis elle commanda d'une voix claire :

– Garçon, deux grenadines!

Forestier, surpris, prononça :

– Tu ne te gênes pas, toi!

– C'est ton ami qui me séduit. C'est vraiment un joli garçon. Je crois qu'il me ferait faire des folies!

Duroy, intimidé, ne trouvait rien à dire. Il retroussait sa moustache frisée en souriant d'une façon niaise.

Le garçon apporta les sirops, que les femmes burent d'un seul trait; puis elles se levèrent, et la brune, avec un petit salut amical de la tête et un léger coup d'éventail sur le bras, dit à Duroy :

– Merci, mon chat. Tu n'as pas la parole facile.

Et elles partirent en balançant leurs croupes.

Alors Forestier se mit à rire :

– Dis donc, mon vieux, sais-tu que tu as vraiment du succès auprès des femmes? Il faut soigner ça. Ça peut te mener loin. C'est encore par elles qu'on arrive le plus vite.

Et comme Duroy souriait toujours sans répondre, il demanda :

– Est-ce que tu restes encore? Moi, je vais rentrer, j'en ai assez.

– Oui, je reste encore un peu. Il n'est pas tard.

Forestier se leva :

– Eh bien, adieu, alors. À demain. N'oublie pas!
17, rue Fontaine, sept heures et demie.

– C'est entendu; à demain. Merci.

Dès qu'il eut disparu, Duroy se sentit libre, et de nouveau il tâta joyeusement les deux pièces d'or dans sa poche; puis, se levant, il se mit à parcourir la foule qu'il fouillait de l'œil.

Il les aperçut bientôt, les deux femmes, la blonde et la brune, qui voyageaient toujours de leur allure fière de mendiante, à travers la cohue des hommes.

Il alla droit sur elles, et quand il fut tout près, il n'osa plus.

La brune lui dit:

– Viens-tu chez moi?

Et lui, frémissant de convoitise, répondit brutalement.

– Oui, mais je n'ai qu'un louis dans ma poche.

– Ça ne fait rien.

Et elle prit son bras en signe de possession.

Comme ils sortaient, il songeait qu'avec les autres vingt francs il pourrait facilement se procurer, en location, un costume de soirée pour le lendemain.

II

— Monsieur Forestier, s'il vous plaît ?

— Au troisième, la porte à gauche.

Le concierge avait répondu cela d'une voix aimable où apparaissait une considération pour son locataire. Et Georges Duroy monta l'escalier.

Il était un peu gêné, intimidé, mal à l'aise.

Il montait lentement les marches, le cœur battant, l'esprit anxieux, harcelé surtout par la crainte d'être ridicule ; et, soudain, il aperçut en face de lui un monsieur en grande toilette qui le regardait : c'était lui-même, reflété par une haute glace en pied qui formait sur le palier du premier une longue perspective de galerie.

En arrivant au second étage, il aperçut une autre glace et il ralentit sa marche pour se regarder passer. Sa tournure lui parut vraiment élégante. Et une confiance immodérée en lui-même emplit son âme. Il s'arrêta devant la troisième glace, frisa sa moustache d'un mouvement qui lui était familier, ôta son chapeau pour rajuster sa chevelure, puis, tendant la main vers le timbre, il sonna.

La porte s'ouvrit presque aussitôt, et il se trouva en présence d'un valet en habit noir, grave, rasé, si parfait de tenue que Duroy se troubla de nouveau sans comprendre d'où lui venait cette vague émo-

tion : d'une inconsciente comparaison, peut-être, entre la coupe de leurs vêtements.

– Qui dois-je annoncer ?

Et il jeta le nom derrière une portière soulevée, dans un salon où il fallait entrer.

Mais Duroy, tout à coup perdant son aplomb, se sentit perclus de crainte, haletant. Une jeune femme blonde était debout qui l'attendait, toute seule, dans une grande pièce bien éclairée et pleine d'arbustes, comme une serre.

Il balbutia :

– Madame, je suis...

Elle lui tendit la main :

– Je le sais, monsieur. Charles m'a raconté votre rencontre d'hier soir, et je suis très heureuse qu'il ait eu la bonne inspiration de vous prier de dîner avec nous aujourd'hui.

Il rougit jusqu'aux oreilles, ne sachant plus que dire.

Il s'assit sur un fauteuil qu'elle lui désignait, et quand il sentit plier sous lui le velours élastique et doux du siège, quand il se sentit enfoncé, appuyé, étreint par ce meuble caressant dont le dossier et les bras capitonnés le soutenaient délicatement, il lui sembla qu'il entrait dans une vie nouvelle et charmante, qu'il prenait possession de quelque chose de délicieux, qu'il devenait quelqu'un, qu'il était sauvé ; et il regarda Mme Forestier dont les yeux ne l'avaient point quitté.

Les cheveux relevés au sommet de la tête, frisant un peu sur la nuque, faisaient un léger nuage de

duvet blond au-dessus du cou. Elle avait les yeux gris, d'un gris azuré qui en rendait étrange l'expression, le nez mince, les lèvres fortes, le menton un peu charnu, une figure irrégulière et séduisante, pleine de gentillesse et de malice.

Le timbre avait tinté de nouveau. Le valet annonça :

– Mme de Marelle.

C'était une petite brune, de celles qu'on appelle des brunettes. Une fillette en robe courte la suivait.

Mme Forestier s'élança :

– Bonjour, Clotilde.

– Bonjour, Madeleine.

Elles s'embrassèrent. Puis l'enfant tendit son front avec une assurance de grande personne, en prononçant :

– Bonjour, cousine.

Mme Forestier la baisa, puis fit les présentations :

– M. Georges Duroy, un bon camarade de Charles. Mme de Marelle, mon amie, un peu ma parente.

Le jeune homme s'inclina. Mais la porte s'ouvrit de nouveau, et un petit gros monsieur, court et rond, parut, donnant le bras à une grande et belle femme, plus haute que lui, beaucoup plus jeune, de manières distinguées et d'allure grave. C'étaient M. Walter, député, financier, homme d'argent et d'affaires, juif et méridional, directeur de *La Vie française*, et sa femme, née Basile-Ravalau, fille du banquier de ce nom.

Puis parurent, coup sur coup, Jacques Rival, très élégant, et Norbert de Varenne, dont le col d'habit

luisait, un peu ciré par le frottement des longs cheveux qui tombaient jusqu'aux épaules, et semaient dessus quelques grains de poussière blanche.

Et Forestier entra à son tour en s'excusant d'être en retard. Mais il avait été retenu au journal par l'affaire Morel. M. Morel, député radical, venait d'adresser une question au ministère sur une demande de crédit relative à la colonisation de l'Algérie.

Le domestique cria :

— Madame est servie !

Et on passa dans la salle à manger. Duroy se trouvait placé entre Mme de Marelle et sa fille. Il se sentait de nouveau gêné, ayant peur de commettre quelque erreur dans le maniement conventionnel de la fourchette, de la cuiller ou des verres.

On ne dit rien pendant qu'on mangeait le potage, puis Norbert de Varenne demanda :

— Avez-vous lu ce procès Gauthier ? quelle drôle de chose !

Et on discuta sur le cas d'adultère compliqué de chantage. On n'en parlait point comme on parle, au sein des familles, des événements racontés dans les feuilles publiques, mais comme on parle d'une maladie entre médecins ou de légumes entre fruitiers. On ne s'indignait pas, on ne s'étonnait pas des faits ; on en cherchait les causes profondes, secrètes, avec une curiosité professionnelle et une indifférence absolue pour le crime lui-même.

Duroy n'osait point placer un mot. Il regardait parfois sa voisine, dont la gorge ronde le séduisait. Elle avait un esprit drôle, gentil, inattendu, un

esprit de gamine expérimentée qui voit les choses avec insouciance et les juge avec un scepticisme léger et bienveillant.

Duroy cherchait en vain quelque compliment à lui faire, et, ne trouvant rien, il s'occupait de sa fille, lui versait à boire, lui tenait ses plats, la servait.

Le dîner était fort bon ; et chacun s'extasiait. Les visages devenaient rouges, les voix s'enflaient. De moment en moment, le domestique murmurait à l'oreille des convives :

– Corton – Château-Laroze ?

Duroy avait trouvé le corton de son goût et il laissait chaque fois emplir son verre. Une gaieté délicieuse entraînait en lui, une gaieté chaude, qui lui montait du ventre à la tête, lui courait dans les membres, le pénétrait tout entier. Et une envie de parler lui venait, de se faire remarquer, d'être écouté, apprécié comme ces hommes dont on savourait les moindres expressions.

Mais la causerie qui allait sans cesse, accrochant les idées les unes aux autres, sautant d'un sujet à l'autre sur un mot, un rien, après avoir fait le tour des événements du jour et avoir effleuré, en passant, mille questions, revint à la grande interpellation de M. Morel sur la colonisation de l'Algérie.

Georges Duroy ouvrit la bouche et prononça, surpris par le son de sa voix, comme s'il ne s'était jamais entendu parler :

– Ce qui manque le plus là-bas, c'est la bonne terre. Les propriétés vraiment fertiles coûtent aussi cher qu'en France et sont achetées, comme

placements de fonds, par des Parisiens très riches. Les vrais colons, les pauvres, ceux qui s'exilent faute de pain, sont rejetés dans le désert, où il ne pousse rien, par manque d'eau.

Tout le monde le regardait. Il se sentit rougir. M. Walter demanda :

– Vous connaissez l'Algérie, monsieur ?

– Oui, monsieur, j'y suis resté vingt-huit mois, et j'ai séjourné dans les trois provinces.

Il parla avec une certaine verve hâbleuse, excité par le vin et par le désir de plaire ; il raconta des anecdotes de régiment, des traits de la vie arabe, des aventures de guerre. Toutes les femmes avaient les yeux sur lui. Mme Walter murmura de sa voix lente :

– Vous feriez avec vos souvenirs une charmante série d'articles.

Forestier saisit le moment :

– Mon cher patron, je vous ai parlé tantôt de M. Georges Duroy, en vous demandant de me l'adjoindre pour le service des informations politiques.

Le père Walter devint sérieux et releva ses lunettes pour regarder Duroy bien en face. Puis il dit :

– Il est certain que M. Duroy a un esprit original. S'il veut bien venir causer avec moi, demain à trois heures, nous arrangerons ça. Mais faites-nous tout de suite une petite série fantaisiste sur l'Algérie. Vous raconterez vos souvenirs ; et vous mêlerez à ça la question de la colonisation, comme tout à l'heure. Il me faut le premier article pour demain ou après-demain, pendant qu'on discute à la Chambre, afin d'amorcer le public.

Mme Forestier couvrait Duroy d'un regard protecteur et souriant, d'un regard de connaisseur qui semblait dire : « Toi, tu arriveras. » Et Forestier portait un toast en saluant M. Walter :

– À la longue prospérité de *La Vie française* !

Tout le monde s'inclina vers le Patron, qui souriait ; et Duroy, gris de triomphe, but d'un trait. Son regard se posait sur les visages avec une assurance nouvelle, et il osa, pour la première fois, adresser la parole à sa voisine :

– Vous avez, madame, les plus jolies boucles d'oreilles que j'aie jamais vues.

Elle se tourna vers lui en souriant :

– On dirait vraiment de la rosée, n'est-ce pas ?

Il murmura, confus de son audace et tremblant de dire une sottise :

– C'est charmant... mais l'oreille aussi fait valoir la chose.

Elle le remercia d'un regard, d'un de ces clairs regards de femme qui pénètrent jusqu'au cœur.

Puis on quitta la salle à manger pour aller prendre le café.

– Prenez-vous du café, monsieur Duroy ?

Et Mme Forestier lui tendait une tasse pleine, avec ce sourire ami qui ne quittait point sa lèvre.

Il reçut la tasse, et comme il se penchait plein d'angoisse pour cueillir avec la pince d'argent un morceau de sucre dans le sucrier, la jeune femme lui dit à mi-voix :

– Faites donc votre cour à Mme Walter.

Puis elle s'éloigna avant qu'il eût pu répondre un

mot. Il but d'abord son café qu'il craignait de laisser tomber sur le tapis ; puis, l'esprit plus libre, il chercha un moyen de se rapprocher de la femme de son nouveau directeur et d'entamer une conversation.

Tout à coup il s'aperçut qu'elle tenait à la main sa tasse vide ; et, comme elle se trouvait loin d'une table, elle ne savait où la poser. Il s'élança.

– Permettez, madame.

Il emporta la tasse, puis il revint :

– Si vous saviez, madame, quels bons moments m'a fait passer *La Vie française*, quand j'étais là-bas dans le désert.

Et ils se mirent à causer. Il avait la parole facile et banale, du charme dans la voix, beaucoup de grâce dans le regard et une séduction irrésistible dans la moustache.

Ils parlèrent de Paris, des environs, des bords de la Seine, des villes d'eaux, des plaisirs de l'été, de toutes les choses courantes sur lesquelles on peut discourir indéfiniment sans se fatiguer l'esprit.

Puis, comme M. Norbert de Varenne s'approchait, un verre de liqueur à la main, Duroy s'éloigna par discrétion. Mme de Marelle, qui venait de causer avec Mme Forestier, l'appela :

– Eh bien, monsieur, lui dit-elle brusquement, vous voulez donc tâter du journalisme ?

Alors il parla de ses projets, en termes vagues, puis recommença avec elle la conversation qu'il venait d'avoir avec Mme Walter ; mais, comme il possédait mieux son sujet, il s'y montra supérieur, répétant comme de lui des choses qu'il venait

d'entendre. Et sans cesse il regardait dans les yeux de sa voisine, comme pour donner à ce qu'il disait un sens profond.

Mais tout à coup, sans raison, Mme de Marelle appela : « Laurine ! » et la petite fille s'en vint.

Et Duroy fut pris d'une envie folle d'embrasser la fillette, comme si quelque chose de ce baiser eût dû retourner à la mère.

Il demanda d'un ton galant et paternel :

– Voulez-vous me permettre de vous embrasser, mademoiselle ?

L'enfant leva les yeux sur lui d'un air surpris. Duroy, s'asseyant aussitôt, prit sur son genou Laurine, puis effleura des lèvres les cheveux ondes et fins de son front.

La mère s'étonna :

– Tiens, elle ne s'est pas sauvée ; c'est stupéfiant. Vous êtes irrésistible, monsieur Duroy.

Il rougit, sans répondre, et d'un mouvement léger il balançait la petite fille sur sa jambe.

Mme Forestier s'approcha, et, poussant un cri d'étonnement :

– Tiens, voilà Laurine apprivoisée, quel miracle !

Jacques Rival aussi s'en venait, un cigare à la bouche, et Duroy se leva pour partir, ayant peur de gêner par quelque mot maladroit la besogne faite, son œuvre de conquête commencée.

Il salua, prit et serra doucement la petite main tendue des femmes, puis secoua avec force la main des hommes.

Quand il se retrouva sur l'escalier, il eut envie de

descendre en courant, tant sa joie était véhémente, et il s'élança, enjambant les marches deux par deux; mais tout à coup il aperçut, dans la grande glace du second étage, un monsieur pressé qui venait en gambadant à sa rencontre et il s'arrêta net, honteux comme s'il venait d'être surpris en faute.

Puis il se regarda longuement, émerveillé d'être vraiment aussi joli garçon; puis il se sourit avec complaisance; puis, prenant congé de son image, il se salua très bas, avec cérémonie, comme on salue les grands personnages.

III

Quand Georges Duroy se retrouva dans la rue, il hésita sur ce qu'il ferait. Il avait envie de courir, de rêver, d'aller devant lui en songeant à l'avenir et en respirant l'air doux de la nuit ; mais la pensée de la série d'articles demandés par le père Walter le poursuivait, et il se décida à rentrer tout de suite pour se mettre au travail.

La chambre du jeune homme, au cinquième étage, donnait, comme sur un abîme profond, sur l'immense tranchée du chemin de fer de l'Ouest, juste au-dessus de la sortie du tunnel, près de la gare des Batignolles. Duroy ouvrit sa fenêtre et s'accouda sur l'appui de fer rouillé.

Puis il se dit : « Allons, au travail ! »

Il trempa sa plume dans l'encre et écrivit en tête, de sa plus belle écriture :

Souvenirs d'un chasseur d'Afrique.

Puis il chercha le commencement de la première phrase. Il ne trouvait plus rien maintenant de ce qu'il avait raconté tout à l'heure, pas une anecdote, pas un fait, rien. Et il traça sur son papier : « *Alger est une ville toute blanche...* » sans parvenir à énoncer autre chose. Après un grand effort, il ajouta : « *Elle est habitée en partie par des Arabes...* »

Il sentait vaguement des pensées lui venir; il les aurait dites, peut-être, mais il ne les pouvait point formuler avec des mots écrits. Et son impuissance l'enfiévrant, il se leva, les mains humides de sueur et le sang battant aux tempes.

C'était fini; tout était fini, il ne ferait rien; il ne serait rien; il se sentait vide, incapable, inutile, condamné. Et il retourna s'accouder à la fenêtre, juste au moment où un train sortait du tunnel avec un bruit subit et violent. Il s'en allait là-bas, à travers les champs et les plaines, vers la mer. Et le souvenir de ses parents entra au cœur de Duroy.

Il allait passer près d'eux, ce convoi, à quelques lieues seulement de leur maison. Il la revit, la petite maison, au haut de la côte, dominant Rouen et l'immense vallée de la Seine, à l'entrée du village de Canteleu.

Son père et sa mère tenaient un petit cabaret, une guinguette où les bourgeois des faubourgs venaient déjeuner le dimanche: *À la belle vue*. Ils avaient voulu faire de leur fils un monsieur et l'avaient mis au collège. Ses études finies et son baccalauréat manqué, il était parti pour le service avec l'intention de devenir officier, colonel, général. Mais dégoûté de l'état militaire bien avant d'avoir fini ses cinq années, il avait rêvé de faire fortune à Paris.

Il imaginait une aventure d'amour magnifique qui l'amenait, d'un seul coup, à la réalisation de son espérance. Il épousait la fille d'un banquier ou d'un grand seigneur rencontrée dans la rue et conquise à première vue.

Le sifflet strident d'une locomotive qui, sortie toute seule du tunnel, comme un gros lapin de son terrier, et courant à toute vapeur sur les rails, filait vers le garage des machines, où elle allait se reposer, le réveilla de son songe.

«Bah, je serai mieux disposé demain matin. Et puis, j'ai peut-être un peu trop bu. On ne travaille pas bien dans ces conditions-là.»

Il se mit au lit, souffla la lumière, et s'endormit presque aussitôt.

Il se réveilla de bonne heure, comme on s'éveille aux jours d'espérance vive ou de souci, et, sautant du lit, il alla ouvrir sa fenêtre pour avaler une bonne tasse d'air frais, comme il disait.

Puis il songea qu'il lui fallait travailler, et tout de suite, et aussi envoyer, moyennant dix sous, le fils de sa concierge dire à son bureau qu'il était malade.

Il s'assit devant sa table, trempa sa plume dans l'encrier, prit son front dans sa main et chercha des idées. Rien ne venait.

Il pensa : «Bah, je n'en ai pas l'habitude. C'est un métier à apprendre comme tous les métiers. Il faut qu'on m'aide les premières fois. Je vais trouver Forestier, qui me mettra mon article sur pied en dix minutes.» Et il s'habilla.

Il arriva devant sa porte au moment où son ami sortait.

– Te voilà ! à cette heure-ci ! que me voulais-tu ?

Duroy, troublé de le rencontrer ainsi comme il s'en allait, balbutia :

– C'est que... c'est que... je ne peux pas arriver

à faire mon article, tu sais, l'article que M. Walter m'a demandé sur l'Algérie. J'ai bien les idées, je les ai toutes, et je ne parviens pas à les exprimer.

Forestier souriait avec malice :

– Je connais ça.

– Oui, ça doit arriver à tout le monde en commençant. Eh bien, je venais... je venais te demander un coup de main...

L'autre souriait toujours d'un air gai.

– Va-t'en trouver ma femme, elle t'arrangera ton affaire aussi bien que moi.

Duroy, intimidé soudain, hésitait, n'osait point :

– Mais à cette heure-ci, je ne peux pas me présenter devant elle?...

– Si, parfaitement. Tu la trouveras dans mon cabinet de travail, en train de mettre en ordre des notes pour moi.

Forestier le prit par les épaules, le fit pivoter sur ses talons, et le poussant vers l'escalier :

– Mais, va donc, grand serin, quand je te dis d'y aller.

Alors Duroy se décida :

– Merci, j'y vais. Je lui dirai que tu m'as forcé, absolument forcé à venir la trouver.

– Oui. Elle ne te mangera pas, sois tranquille.

Et Forestier s'en alla de son air pressé, tandis que Duroy se mit à monter lentement, marche à marche, cherchant ce qu'il allait dire et inquiet de l'accueil qu'il recevrait.

Le domestique vint lui ouvrir.

– Demandez à Mme Forestier si elle peut me

recevoir, et prévenez-la que je viens de la part de son mari, que j'ai rencontré dans la rue.

L'homme revint, ouvrit une porte à droite, et annonça :

– Madame attend monsieur.

Elle était assise sur un fauteuil de bureau, dans une pièce dont les murs se trouvaient entièrement cachés par des livres bien rangés sur des planches de bois noir. Elle se retourna, souriant toujours, enveloppée d'un peignoir blanc garni de dentelle ; et elle tendit sa main, montrant son bras nu dans la manche largement ouverte. Il balbutia :

– Oh ! madame, je ne voulais pas monter ; mais votre mari, que j'ai rencontré en bas, m'y a forcé. Je suis tellement confus que je n'ose pas dire ce qui m'amène.

Elle montrait un siège :

– Asseyez-vous et parlez.

Il murmura, en hésitant :

– Voilà... mais vraiment... je n'ose pas... C'est que j'ai travaillé hier soir très tard... et ce matin... très tôt... pour faire cet article sur l'Algérie que M. Walter m'a demandé... et je n'arrive à rien de bon... Je n'ai pas l'habitude de ce travail-là, moi ; et je venais demander à Forestier de m'aider... pour une fois...

Elle l'interrompit, en riant de tout son cœur, heureuse, joyeuse et flattée :

– Et il vous a dit de venir me trouver?... Ça va être charmant de collaborer comme ça. Tenez, asseyez-vous à ma place, car on connaît mon écri-

ture au journal. Et nous allons vous tourner un article, mais là, un article à succès.

Il s'assit, prit une plume, étala devant lui une feuille de papier et attendit.

Mme Forestier, restée debout, le regardait faire ses préparatifs ; puis elle atteignit une cigarette sur la cheminée et l'alluma :

– Voyons, qu'allez-vous raconter ?

Il demeurait embarrassé ; enfin il prononça avec hésitation :

– Je voudrais raconter mon voyage depuis le commencement...

Alors elle s'assit, en face de lui, de l'autre côté de la grande table, et le regardant dans les yeux :

– Eh bien, racontez-le-moi d'abord, pour moi toute seule, vous entendez, bien doucement, sans rien oublier, et je choisirai ce qu'il faut prendre.

Mais comme il ne savait par où commencer, elle se mit à l'interroger comme aurait fait un prêtre au confessionnal, posant des questions précises qui lui rappelaient des détails oubliés, des personnages rencontrés, des figures seulement aperçues. Quand elle l'eut contraint à parler ainsi pendant un petit quart d'heure, elle l'interrompit tout à coup :

– Maintenant, nous allons commencer. D'abord, nous supposons que vous adressez à un ami vos impressions, ce qui vous permet de dire un tas de bêtises, de faire des remarques de toute espèce, d'être naturel et drôle, si nous pouvons. Commencez :

« Mon cher Henry, tu veux savoir ce que c'est que l'Algérie, tu le sauras. Je vais t'envoyer, n'ayant rien à faire

dans la petite case de boue sèche qui me sert d'habitation, une sorte de journal de ma vie, jour par jour, heure par heure. Ce sera un peu vif quelquefois, tant pis, tu n'es pas obligé de le montrer aux dames de ta connaissance...»

Elle se leva et se mit à marcher, après avoir allumé une autre cigarette, et elle dictait, en soufflant des filets de fumée qui sortaient tout droit d'un petit trou rond au milieu de ses lèvres serrées.

Elle termina par un séjour à Saïda, au pied des hauts plateaux, et par une jolie petite intrigue entre le sous-officier Georges Duroy et une ouvrière espagnole employée à la manufacture d'alfa de Aïn-el-Hadjar. Elle racontait les rendez-vous, la nuit, dans la montagne pierreuse et nue, alors que les chacals, les hyènes et les chiens arabes crient, aboient et hurlent au milieu des rocs.

Et elle prononça d'une voix joyeuse :

– La suite à demain. C'est comme ça qu'on écrit un article, mon cher monsieur. Signez, s'il vous plaît.

Il hésitait.

– Mais signez donc !

Alors, il se mit à rire, et écrivit au bas de la page :

« *GEORGES DUROY.* »

Brusquement elle demanda :

– Qu'est-ce que vous pensez de mon amie, Mme de Marelle ?

Il fut surpris :

– Mais... je la trouve... je la trouve très séduisante.

– Et si vous saviez comme elle est drôle, origi-

nale, intelligente! C'est une bohème, par exemple, une vraie bohème. C'est pour cela que son mari ne l'aime guère. Il ne voit que le défaut et n'apprécie point les qualités.

– Elle est mariée? Et qu'est-ce que fait son mari?

Mme Forestier haussa tout doucement les épaules et les sourcils, d'un seul mouvement plein de significations incompréhensibles.

– Oh! il est inspecteur de la ligne du Nord. Il passe huit jours par mois à Paris. Ce que sa femme appelle le «service obligatoire», ou encore la «corvée de semaine», ou encore la «semaine sainte». Allez donc la voir un de ces jours.

Duroy ne pensait plus à partir; il lui semblait qu'il allait rester toujours, qu'il était chez lui.

Mais la porte s'ouvrit sans bruit, et un grand monsieur s'avança, qu'on n'avait point annoncé.

Il s'arrêta en voyant un homme. Mme Forestier parut gênée une seconde, puis elle dit, de sa voix naturelle, bien qu'un peu de rose lui fût monté des épaules au visage :

– Mais entrez donc, mon cher. Je vous présente un bon camarade de Charles, M. Georges Duroy, un futur journaliste.

Puis, sur un ton différent, elle annonça :

– Le meilleur et le plus intime de nos amis, le comte de Vaudrec.

Les deux hommes se saluèrent en se regardant au fond des yeux, et Duroy tout aussitôt se retira.

En se retrouvant dans la rue, il se sentit triste, mal à l'aise, obsédé par l'obscur sensation d'un

chagrin voilé. Il n'avait plus rien à faire jusqu'à trois heures. Il rôda sur le boulevard; et comme trois heures sonnaient, il monta l'escalier-réclame de *La Vie française*.

– M. Walter, s'il vous plaît?

L'huissier répondit:

– M. le directeur est en conférence. Si monsieur veut bien s'asseoir un peu.

Et il indiqua le salon d'attente, déjà plein de monde. Alors Duroy eut une idée:

– M. Walter m'a donné rendez-vous à trois heures, dit-il. Voyez si mon ami M. Forestier n'est pas ici.

Alors on le fit passer par un long corridor qui l'amena dans une grande salle où quatre messieurs écrivaient autour d'une large table verte.

Forestier, debout devant la cheminée, fumait une cigarette en jouant au bilboquet. Il comptait:

– Vingt-deux – vingt-trois – vingt-quatre – vingt-cinq.

Duroy prononça:

– Vingt-six.

Et son ami leva les yeux, sans arrêter le mouvement régulier de son bras.

– Tiens, te voilà! Hier, j'ai fait cinquante-sept coups de suite. Viens avec moi, je vais t'introduire chez le patron, sans quoi tu pourrais moisir jusqu'à sept heures du soir.

Ils retraversèrent le salon d'attente. Puis, ayant poussé deux portes capitonnées, ils pénétrèrent chez le directeur.

La conférence, qui durait depuis une heure, était

une partie d'écarté avec quelques-uns de ces messieurs à chapeaux plats que Duroy avait remarqués la veille. M. Walter tenait les cartes et jouait avec une attention concentrée et des mouvements cauteleux, tandis que son adversaire abattait, relevait, maniait les légers cartons coloriés avec une souplesse, une adresse et une grâce de joueur exercé.

Forestier serra les mains des parieurs debout derrière les joueurs, et sans dire un mot regarda la partie; puis, dès que le père Walter eut gagné, il présenta :

— Voici mon ami Duroy.

Le directeur considéra brusquement le jeune homme de son coup d'œil glissé par-dessus le verre des lunettes, puis il demanda :

— M'apportez-vous mon article ?

Duroy tira de sa poche les feuilles de papier pliées en quatre. Le patron parut ravi, et, souriant :

— Très bien, très bien. Vous êtes de parole. Il faudra me revoir ça, Forestier ?

Mais Forestier s'empressa de répondre :

— Ce n'est pas la peine, monsieur Walter : j'ai fait la chronique avec lui pour lui apprendre le métier. Elle est très bonne.

Et prenant le bras de son ami, le journaliste l'entraîna pendant que M. Walter se remettait à jouer.

Dès qu'ils furent rentrés dans la salle de rédaction, Forestier retourna prendre immédiatement son bilboquet, et, tout en se remettant à jouer et en coupant ses phrases pour compter les coups, il dit à Duroy :

— Voilà. Tu viendras ici tous les jours à trois

heures et je te dirai les courses et les visites qu'il faudra faire, soit dans le jour, soit dans la soirée, soit dans la matinée. – Un – je vais te donner d'abord une lettre d'introduction pour le chef du premier bureau de la préfecture de police – deux – qui te mettra en rapport avec un de ses employés. Et tu t'arrangeras avec lui pour toutes les nouvelles importantes – trois – du service de la préfecture, les nouvelles officielles et quasi officielles, bien entendu. Pour tout le détail, tu t'adresseras à Saint-Potin, qui est au courant – quatre – tu le verras tout à l'heure ou demain. Il faudra surtout t'accoutumer à tirer les vers du nez des gens que je t'enverrai voir – cinq – et à pénétrer partout malgré les portes fermées – six. Tu toucheras pour cela deux cents francs par mois de fixe, plus deux sous la ligne pour les échos intéressants de ton cru – sept –, plus deux sous la ligne également pour les articles qu'on te commandera sur des sujets divers – huit.

– Et... notre... notre article... est-ce ce soir qu'il passera?

– Oui, mais ne t'en occupe pas, je corrigerai les épreuves. Fais la suite pour demain, et viens ici à trois heures, comme aujourd'hui.

Et Duroy, ayant serré toutes les mains sans savoir même le nom de leurs possesseurs, redescendit le bel escalier, le cœur joyeux et l'esprit allègre.

IV

Georges Duroy dormit mal, tant l'excitait le désir de voir imprimé son article. Dès que le jour parut, il fut debout, et il rôdait dans la rue bien avant l'heure où les porteurs de journaux vont, en courant, de kiosque en kiosque.

Il vit arriver la marchande, qui ouvrit sa boutique de verre, puis il aperçut un homme portant sur sa tête un tas de grands papiers pliés. Son cœur se mit à battre ; il ouvrit la feuille, et il eut une forte émotion en lisant, au bas d'une colonne, en grosses lettres : « *GEORGES DUROY.* »

Et, tout à coup, il éprouva le désir de lire lui-même cet article, de le lire dans un endroit public, dans un café, bien en vue. Il s'assit devant une espèce de marchand de vin où plusieurs consommateurs étaient déjà installés. Puis il appela :

– Garçon, donnez-moi *La Vie française*.

Un homme à tablier blanc accourut :

– Nous ne l'avons pas, monsieur, nous ne recevons que *Le Rappel*, *Le Siècle*, *La Lanterne*, et *Le Petit Parisien*.

Duroy déclara, d'un ton furieux et indigné :

– Alors, allez me l'acheter.

Le garçon y courut, la rapporta. Duroy se mit à lire son article ; et plusieurs fois il dit, tout haut :

« *Très bien, très bien !* » pour attirer l'attention des voisins et leur inspirer le désir de savoir ce qu'il y avait dans cette feuille. Puis il la laissa sur la table en s'en allant.

Et il se décida à aller à son bureau toucher son mois et donner sa démission. Il marchait lentement pour ne pas arriver avant neuf heures et demie, la caisse n'ouvrant qu'à dix heures.

Duroy alla d'abord chercher ses cent dix-huit francs vingt-cinq centimes, enfermés dans une enveloppe jaune et déposés dans le tiroir du commis chargé des paiements, puis il pénétra d'un air vainqueur dans la vaste salle de travail où il avait déjà passé tant de jours.

Dès qu'il fut entré, le sous-chef, M. Potel, l'appela :

— Ah ! c'est vous, monsieur Duroy ? Le chef vous a déjà demandé plusieurs fois. Vous savez qu'il n'admet pas qu'on soit malade deux jours de suite sans attestation de médecin.

Duroy, qui se tenait debout au milieu du bureau, préparant son effet, répondit d'une voix forte :

— Je m'en fiche un peu, par exemple !

Il y eut parmi les employés un mouvement de stupéfaction, et la tête de M. Potel apparut, effarée, au-dessus du paravent qui l'enfermait comme une boîte.

Il se barricadait là-dedans, par crainte des courants d'air, car il était rhumatisant. Il avait seulement percé deux trous dans le papier pour surveiller son personnel.

– Vous avez dit ?

– J’ai dit que je m’en fichais un peu. Je ne viens aujourd’hui que pour donner ma démission. Je suis entré comme rédacteur à *La Vie française* avec cinq cents francs par mois, plus les lignes.

Et il sortit pour aller trouver le chef, qui s’écria en l’apercevant :

– Ah ! vous voilà. Vous savez que je ne veux pas...

– Ce n’est pas la peine de gueuler comme ça... J’en ai assez de votre boutique. J’ai débuté ce matin dans le journalisme, où on me fait une très belle position. J’ai bien l’honneur de vous saluer.

Et il sortit. Il était vengé.

Il se paya un déjeuner succulent dans un bon restaurant à prix modérés qu’il connaissait ; puis, ayant encore acheté et laissé *La Vie française* sur la table où il avait mangé, il pénétra dans plusieurs magasins où il acheta de menus objets, rien que pour les faire livrer chez lui et donner son nom – Georges Duroy. Il ajoutait :

– Je suis rédacteur de *La Vie française*.

Puis il se rendit au journal. Forestier le reçut de haut, comme on reçoit un inférieur :

– Ah ! te voilà, très bien. J’ai justement plusieurs affaires pour toi.

À l’autre bout de la grande table, un petit homme très pâle, bouffi, très gras, chauve, avec un crâne tout blanc et luisant, écrivait, le nez sur son papier, par suite d’une myopie excessive.

Forestier lui demanda :

– Dis donc, Saint-Potin, à quelle heure vas-tu interviewer nos gens ?

– À quatre heures.

– Tu emmèneras avec toi le jeune Duroy ici présent, et tu lui dévoileras les arcanes du métier.

– C'est entendu.

Puis, se tournant vers son ami, Forestier ajouta :

– As-tu apporté la suite sur l'Algérie ? Le début de ce matin a eu beaucoup de succès.

Duroy, interdit, balbutia :

– Non – j'avais cru avoir le temps dans l'après-midi –, j'ai eu un tas de choses à faire – je n'ai pas pu...

– Le père Walter comptait sur ta copie. On doit battre le fer quand il est chaud, que diable !

Saint-Potin se leva :

– Je suis prêt, dit-il.

Alors Forestier, se renversant sur sa chaise, prit une pose presque solennelle pour donner ses instructions, et, se tournant vers Duroy :

– Voilà. Nous avons à Paris depuis deux jours le général chinois Li-Theng-Fao, descendu au Continental, et le rajah Taposahib Ramadera Pali, descendu à l'hôtel Bristol. Observe comment Saint-Potin s'y prendra, c'est un excellent reporter, et tâche d'apprendre les ficelles pour vider un homme en cinq minutes.

Dès qu'ils eurent franchi la porte, Saint-Potin se mit à rire et dit à Duroy :

– En voilà un faiseur ! On dirait vraiment qu'il nous prend pour ses lecteurs.

Et Saint-Potin se mit à parler. Il parla de tout le monde et du journal avec une profusion de détails surprenants. Puis il en vint à Forestier :

– Quant à celui-là, il a de la chance d'avoir épousé sa femme, voilà tout.

Duroy demanda :

– Qu'est-ce au juste que sa femme ?

– Oh ! une rouée, une fine mouche. C'est la maîtresse d'un vieux viveur nommé Vaudrec, le comte de Vaudrec, qui l'a dotée et mariée...

Duroy sentit brusquement une sensation de froid, une sorte de crispation nerveuse, un besoin d'injurier et de gifler ce bavard. Mais il l'interrompit simplement pour lui demander :

– C'est votre nom, Saint-Potin ?

L'autre répondit avec simplicité :

– Non, je m'appelle Thomas. C'est au journal qu'on m'a surnommé Saint-Potin.

Et Duroy reprit :

– Il me semble qu'il est tard et que nous avons deux nobles seigneurs à visiter.

Saint-Potin se mit à rire :

– Vous êtes encore naïf, vous ! Alors vous croyez comme ça que je vais aller demander à ce Chinois et à cet Indien ce qu'ils pensent de l'Angleterre ? J'en ai déjà interviewé cinq cents de ces Chinois, Persans, Hindous, Chiliens, Japonais et autres. Je n'ai qu'à reprendre mon article sur le dernier venu et à le copier mot pour mot. Vous savez, si vous avez à faire quelque chose, je n'ai pas besoin de vous, moi.

Duroy lui serra la main, et s'en alla.

L'idée de son article à écrire dans la soirée le tracassait, et il se mit à y songer. Il emmagasina des idées, des réflexions, des jugements, des anecdotes, tout en marchant.

Ayant dîné chez un marchand de vin auprès de l'arc de triomphe de l'Étoile, il revint lentement à pied chez lui par les boulevards extérieurs, et il s'assit devant sa table pour travailler.

Mais dès qu'il eut sous les yeux la grande feuille de papier blanc, tout ce qu'il avait amassé de matériaux s'envola de son esprit, comme si sa cervelle se fût évaporée. Après une heure d'efforts et cinq pages de papier noircies par des phrases de début qui n'avaient point de suite, il se dit : « Il faut que je prenne une nouvelle leçon. » Et tout de suite la perspective d'une autre matinée avec Mme Forestier, l'espoir de ce long tête-à-tête intime, cordial, si doux, le firent tressaillir de désir.

Il ne se leva, le lendemain, qu'un peu tard, éloignant et savourant d'avance le plaisir de cette visite.

Il était dix heures passées quand il sonna chez son ami.

Le domestique répondit :

— C'est que monsieur est en train de travailler.

Duroy n'avait point songé que le mari pouvait être là. Il insista cependant :

— Dites-lui que c'est moi, pour une affaire pressante.

Après cinq minutes d'attente, on le fit entrer dans le cabinet où il avait passé une si bonne matinée.

À la place occupée par lui, Forestier maintenant était assis et écrivait, en robe de chambre, les pieds dans ses pantoufles, la tête couverte d'une petite toque anglaise ; tandis que sa femme, enveloppée du même peignoir blanc, et accoudée à la cheminée, dictait, une cigarette à la bouche.

Duroy, s'arrêtant sur le seuil, murmura :

– Je vous demande bien pardon, je vous dérange.

Et son ami, ayant tourné la tête, une tête furieuse, grogna :

– Qu'est-ce que tu veux encore ?

– Voilà... c'est que... je n'arrive pas encore à faire mon article... et tu as été... vous avez été si... si... si gentils la dernière fois que... que j'espérais...

Forestier lui coupa la parole :

– Alors tu t'imagines que je vais faire ton métier, et que tu n'auras qu'à passer à la caisse au bout du mois.

La jeune femme continuait à fumer, sans dire un mot, souriant toujours d'un vague sourire qui semblait un masque aimable sur l'ironie de sa pensée.

Et Duroy, rougissant, bégayait :

– Excusez-moi... j'avais cru... j'avais pensé...

Puis il salua, dit à Charles :

– Je serai à trois heures au journal.

Et il sortit. Il retourna chez lui, à grands pas, en grommelant :

– Eh bien, je m'en vais la faire celle-là, et tout seul, et ils verront...

À peine rentré, la colère l'excitant, il se mit à écrire.

Il continua l'aventure commencée par Mme Forestier, accumulant des détails de roman-feuilleton, des péripéties surprenantes et des descriptions ampoulées, avec une maladresse de style de collégien et des formules de sous-officier. En une heure, il eut terminé une chronique qui ressemblait à un chaos de folies, et il la porta, avec assurance, à *La Vie française*.

La première personne qu'il rencontra fut Saint-Potin qui, lui serrant la main avec une énergie de complice, demanda :

— Vous avez lu ma conversation avec le Chinois et avec l'Hindou. Ça a amusé tout Paris. Et je n'ai pas vu seulement le bout de leur nez.

Forestier survint. Duroy lui tendit son article.

— Voici la suite sur l'Algérie.

— Très bien, donne, je vais la remettre au patron.

Ce fut tout.

Saint-Potin entraîna son nouveau confrère, et, lorsqu'ils furent dans le corridor, il lui dit :

— Avez-vous passé à la caisse ?

— Non. Pourquoi ?

— Pourquoi ? Pour vous faire payer. Voyez-vous, il faut toujours prendre un mois d'avance. On ne sait pas ce qui peut arriver. Je vais vous présenter au caissier.

Et Duroy alla toucher ses deux cents francs, plus vingt-huit francs pour son article de la veille, qui, joints à ce qui lui restait de son traitement du chemin de fer, lui faisaient trois cent quarante francs en poche.

Jamais il n'avait tenu pareille somme ; et il se crut riche pour des temps indéfinis.

Le soir venu, Duroy, qui n'avait plus rien à faire, songea à retourner aux Folies-Bergère, et, payant d'audace, il se présenta au contrôle :

– Je m'appelle Georges Duroy, rédacteur à *La Vie française*. Je suis venu l'autre jour avec M. Forestier, qui m'avait promis de demander mes entrées. Je ne sais s'il y a songé.

– Entrez toujours, monsieur, et adressez vous-même votre demande à M. le directeur, qui y fera droit assurément.

Il entra, et presque aussitôt, il rencontra Rachel, la femme emmenée le premier soir. Elle vint à lui :

– Tu ne sais pas, j'ai rêvé deux fois de toi depuis l'autre jour.

Duroy sourit, flatté :

– Ah ! ah ! et qu'est-ce que ça prouve ?

– Ça prouve que tu m'as plu, gros serin, et que nous recommencerons quand ça te dira.

Et levant ses yeux séduits vers la moustache du jeune homme, elle prit son bras et s'appuya dessus amoureusement.

Il dormit tard chez cette fille. Il faisait jour quand il sortit, et la pensée lui vint aussitôt d'acheter *La Vie française*. Il ouvrit le journal d'une main fiévreuse ; sa chronique n'y était pas ; et il demeurait debout sur le trottoir, parcourant anxieusement de l'œil les colonnes imprimées avec l'espoir d'y trouver, enfin, ce qu'il cherchait.

En entrant quelques heures plus tard dans les bureaux de la rédaction, il se présenta devant M. Walter :

– J'ai été tout surpris ce matin, monsieur, de ne pas trouver mon second article sur l'Algérie.

Le directeur leva la tête, et d'une voix sèche :

– Je l'ai donné à votre ami Forestier ; il ne l'a pas trouvé suffisant ; il faudra me le refaire.

Duroy, furieux, sortit sans répondre un mot, et, pénétrant brusquement dans le cabinet de son camarade :

– Pourquoi n'as-tu pas fait paraître, ce matin, ma chronique ?

Le journaliste fumait une cigarette, le dos au fond de son fauteuil et les pieds sur sa table, salissant de ses talons un article commencé.

– Le patron l'a trouvé mauvais, et m'a chargé de te le remettre pour le recommencer.

Duroy, confondu, ne trouva rien à dire.

Il rapporta son article le lendemain. Il lui fut rendu de nouveau. L'ayant refait une troisième fois, et le voyant refusé, il comprit qu'il allait trop vite et que la main de Forestier pouvait seule l'aider dans sa route.

Il ne parla donc plus des *Souvenirs d'un chasseur d'Afrique*, en se promettant d'être souple et rusé, puisqu'il le fallait, et de faire, en attendant mieux, son métier de reporter avec zèle.

Il connut les coulisses des théâtres et celles de la politique, les corridors et le vestibule des hommes d'État et de la Chambre des députés, les figures

importantes des attachés de cabinet et les mines renfrognées des huissiers endormis.

Il devint en peu de temps un remarquable reporter, sûr de ses informations, rusé, rapide, subtil, une vraie valeur pour le journal, comme disait le père Walter, qui s'y connaissait en rédacteurs.

Cependant, comme il ne touchait que dix centimes la ligne, plus ses deux cents francs de fixe, et comme la vie de boulevard, la vie de café, la vie de restaurant coûte cher, il n'avait jamais le sou et se désolait de sa misère.

« C'est un truc à saisir », pensait-il, en voyant certains confrères aller la poche pleine d'or, sans jamais comprendre quels moyens secrets ils pouvaient bien employer pour se procurer cette aisance.

V

Deux mois s'étaient écoulés ; on touchait à septembre, et la fortune rapide que Duroy avait espérée lui semblait bien longue à venir.

Il se sentait enfermé dans ce métier médiocre de reporter, muré là-dedans à n'en pouvoir sortir. Forestier même, à qui il rendait mille services, ne l'invitait plus à dîner, le traitait en tout comme un inférieur, bien qu'il le tutoyât comme un ami.

Bien souvent il avait songé à faire une visite à Mme Forestier ; mais la pensée de leur dernière rencontre l'arrêtait, l'humiliait. Alors le souvenir lui vint de Mme de Marelle et il se présenta chez elle un après-midi qu'il n'avait rien à faire.

Au bruit du timbre, une bonne vint ouvrir.

— Oui, madame est là, mais je ne sais pas si elle est levée.

Duroy s'assit et attendit. Il attendit longtemps. Puis une porte s'ouvrit, et Mme de Marelle entra en courant, vêtue d'un peignoir japonais en soie rose où étaient brodés des paysages d'or, des fleurs bleues et des oiseaux blancs, et elle s'écria :

— Que c'est gentil à vous de venir me voir !

Elle le pria de s'asseoir ; puis, le regardant des pieds à la tête :

— Comme vous êtes changé ! Vous avez gagné de

l'air. Paris vous fait du bien. Allons, racontez-moi les nouvelles.

Et ils se mirent à bavarder tout de suite, comme s'ils eussent été d'anciennes connaissances, sentant naître entre eux une familiarité instantanée, sentant s'établir un de ces courants de confiance, d'intimité et d'affection qui font amis, en cinq minutes, deux êtres de même caractère et de même race.

Tout à coup, la jeune femme s'interrompit, et s'étonnant :

– C'est drôle comme je suis avec vous. Il me semble que je vous connais depuis dix ans. Nous deviendrons, sans doute, bons camarades. Voulez-vous ?

Il répondit : « Mais, certainement », avec un sourire qui en disait plus.

On frappa doucement, tout doucement à la porte par laquelle elle était venue ; et elle cria :

– Tu peux entrer, mignonne.

La petite fille parut, alla droit à Duroy et lui tendit la main.

La mère étonnée murmura :

– Mais c'est une conquête. Je ne la reconnais plus.

Le jeune homme, ayant embrassé l'enfant, la fit asseoir à côté de lui, et lui posa, avec un air sérieux, des questions gentilles sur ce qu'elle avait fait depuis qu'ils ne s'étaient vus. Elle répondait de sa petite voix de flûte, avec son air grave de grande personne.

La pendule sonna trois heures. Le journaliste se leva.

– Venez souvent, demanda Mme de Marelle, nous bavarderons comme aujourd’hui, vous me ferez toujours plaisir.

Il ne parla pas à Forestier de cette visite.

Mais il en garda le souvenir, les jours suivants, plus que le souvenir, une sorte de sensation de la présence irréelle et persistante de cette femme.

Il fit une seconde visite au bout de quelques jours. La bonne l’introduisit dans le salon, et Laurine parut aussitôt.

– Maman m’a chargée de vous prier de l’attendre. Elle en a pour un quart d’heure, parce qu’elle n’est pas habillée. Je vous tiendrai compagnie.

Duroy, qu’amusaient les manières cérémonieuses de la fillette, répondit :

– Parfaitement, mademoiselle, je serai enchanté de passer un quart d’heure avec vous ; mais je vous préviens que je ne suis point sérieux du tout, moi, je joue toute la journée ; je vous propose donc de faire une partie de chat perché.

Et il se mit à tourner autour de la table, en l’excitant à le poursuivre, tandis qu’elle s’en venait derrière lui. Elle trouvait ça drôle, finissait par rire, et, s’animant, commençait à trotter derrière lui, avec de légers cris joyeux et craintifs, quand elle avait cru le saisir.

Brusquement, comme elle s’imaginait l’atteindre, il la saisit dans ses bras, et, l’élevant jusqu’au plafond, il cria :

– Chat perché !

Mme de Marelle entra et, stupéfaite :

– Ah! Laurine... Laurine qui joue... Vous êtes un ensorceleur, monsieur.

Il reposa par terre la gamine, baisa la main de la mère, et ils s'assirent, l'enfant entre eux. Ils voulurent causer, mais Laurine, grisée, si muette d'ordinaire, parlait tout le temps, et il fallut l'envoyer à sa chambre.

Dès qu'ils furent seuls, Mme de Marelle baissa la voix :

– Vous ne savez pas, j'ai un grand projet, et j'ai pensé à vous. Voilà : comme je dîne toutes les semaines chez les Forestier, je leur rends ça, de temps en temps, dans un restaurant. Mais ça n'est pas gai quand nous ne sommes que nous trois, et mes connaissances à moi ne vont guère avec eux. Vous comprenez, n'est-ce pas, que je vous demande d'être des nôtres samedi, au café Riche, sept heures et demie.

Il accepta avec bonheur. Et il attendit le jour du dîner avec une impatience grandissante.

Ayant loué pour la seconde fois un habit noir, ses moyens ne lui permettant point encore d'acheter un costume de soirée, il arriva le premier au rendez-vous, quelques minutes avant l'heure.

On le fit monter au second étage, et on l'introduisit dans un petit salon de restaurant, tendu de rouge, et ouvrant sur le boulevard son unique fenêtre.

Forestier entra et lui serra la main avec une familiarité cordiale qu'il ne lui témoignait jamais dans les bureaux de *La Vie française*.

– Ces deux dames vont arriver ensemble, dit-il ; c'est très gentil ces dîners-là.

On ouvrit la porte et les deux jeunes femmes parurent, suivies d'un maître d'hôtel, voilées, cachées, discrètes, avec cette allure de mystère charmant qu'elles prennent en ces endroits où les voisinages et les rencontres sont suspects.

Comme Duroy saluait Mme Forestier, elle le gronda fort de n'être pas revenu la voir; puis elle ajouta, avec un sourire, vers son amie :

— C'est ça, vous me préférez Mme de Marelle, vous trouvez bien le temps pour elle.

Puis on s'assit, et le maître d'hôtel ayant présenté à Forestier la carte des vins, Mme de Marelle s'écria :

— Donnez à ces messieurs ce qu'ils voudront; quant à nous du champagne frappé, du meilleur, du champagne doux par exemple, rien autre chose. Je veux me pocharder ce soir, nous allons faire une noce, une vraie noce.

Les huîtres d'Ostende furent apportées, mignonnes et grasses, semblables à de petites oreilles enfermées en des coquilles.

Puis, après le potage, on servit une truite rose comme de la chair de jeune fille; et les convives commencèrent à causer.

On parla d'abord d'un cancan qui courait les rues, l'histoire d'une femme du monde surprise, par un ami de son mari, soupant avec un prince étranger en cabinet particulier.

Forestier riait beaucoup de l'aventure; les deux femmes déclaraient que le bavard indiscret n'était qu'un goujat et qu'un lâche. Duroy fut de leur avis et proclama bien haut qu'un homme a le devoir

d'apporter en ces sortes d'affaires, qu'il soit acteur, confident ou simple témoin, un silence de tombeau.

Il parlait avec une conviction contagieuse, comme s'il avait plaidé une cause, sa cause, comme s'il eût dit: «Ce n'est pas avec moi qu'on aurait à craindre de pareils dangers.»

Elles le contemplaient toutes les deux, l'approuvant du regard, trouvant qu'il parlait bien et juste, confessant par leur silence ami que leur morale inflexible de Parisiennes n'aurait pas tenu longtemps devant la certitude du secret.

Et on se mit à parler d'amour. Sans l'admettre éternel, Duroy le comprenait durable, créant un lien, une amitié tendre, une confiance!

Mme Forestier murmura, avec son air de n'y point toucher:

- Il n'y a pas de bonheur comparable à la première pression des mains, quand l'une demande: «M'aimez-vous?» et quand l'autre répond: «Oui, je t'aime.»

Mme de Marelle, qui venait de vider d'un trait une nouvelle flûte de champagne, dit gaiement en reposant son verre:

- Moi, je suis moins platonique.

Et chacun se mit à ricaner, l'œil allumé, en approuvant cette parole.

Forestier s'étendit sur le canapé, ouvrit les bras, les appuya sur des coussins et d'un ton sérieux:

- Cette franchise vous honore et prouve que vous êtes une femme pratique. Mais peut-on vous demander quelle est l'opinion de M. de Marelle?

Elle haussa les épaules lentement, avec un dédain infini, prolongé ; puis, d'une voix nette :

— M. de Marelle n'a pas d'opinion en cette matière. Il n'a que des... que des abstentions.

Et la causerie, descendant des théories élevées sur la tendresse, entra dans le jardin fleuri des polissonneries distinguées.

On avait apporté le rôti, des perdreaux flanqués de cailles, puis des petits pois, puis une terrine de foie gras accompagnée d'une salade aux feuilles dentelées, emplissant comme une mousse verte un grand saladier en forme de cuvette.

Les deux femmes, maintenant, en lançaient de roides, Mme de Marelle avec une audace naturelle qui ressemblait à une provocation, Mme Forestier avec une réserve charmante, une pudeur dans le ton, dans la voix, dans le sourire, dans toute l'allure, qui soulignait, en ayant l'air de les atténuer, les choses hardies sorties de sa bouche.

Le dessert vint, puis le café ; et les liqueurs versèrent dans les esprits excités un trouble plus lourd et plus chaud.

On alluma des cigarettes, et Forestier, tout à coup, se mit à tousser. Ce fut une quinte terrible qui lui déchirait la gorge ; et, la face rouge, le front en sueur, il étouffait dans sa serviette. Lorsque la crise fut calmée, il grogna, d'un air furieux :

— Ça ne me vaut rien, ces parties-là.

Toute sa bonne humeur avait disparu dans la terreur du mal qui hantait sa pensée.

— Rentrons chez nous, dit-il.

Mme de Marelle sonna le garçon et demanda l'addition. On la lui apporta presque aussitôt. Elle essaya de la lire, mais les chiffres tournaient devant ses yeux, et elle passa le papier à Duroy :

– Tenez, payez pour moi, je n'y vois plus, je suis trop grise.

Et elle lui jeta en même temps sa bourse dans les mains.

– Voulez-vous que je vous reconduise à votre porte ?

– Mais certainement. Je suis incapable de retrouver mon adresse.

On serra les mains des Forestier, et Duroy se trouva seul avec Mme de Marelle dans un fiacre qui roulait.

Il sentait, à travers sa manche, la chaleur de son épaule, et il ne trouvait rien à lui dire, absolument rien, ayant l'esprit paralysé par le désir impérieux de la saisir dans ses bras.

Tout à coup il sentit remuer son pied. Ce geste, presque insensible, lui fit courir, de la tête aux pieds, un grand frisson sur la peau, et, se tournant vivement, il se jeta sur elle.

Elle jeta un cri, un petit cri, voulut se dresser, se débattre, le repousser, puis elle céda, comme si la force lui eût manqué pour résister plus longtemps.

Mais la voiture s'étant arrêtée bientôt devant la maison qu'elle habitait, Duroy, surpris, n'eut point à chercher des paroles passionnées pour la remercier, la bénir et lui exprimer son amour reconnaissant. Cependant elle ne se levait pas, elle ne remuait

point, étourdie par ce qui venait de se passer. Alors il craignit que le cocher n'eût des doutes, et il descendit le premier pour tendre la main à la jeune femme.

Elle sortit enfin du fiacre en trébuchant et sans prononcer une parole. Il sonna, et, comme la porte s'ouvrait, il demanda, en tremblant :

– Quand vous reverrai-je ?

Elle murmura si bas qu'il entendit à peine :

– Venez déjeuner avec moi demain.

Et elle disparut dans l'ombre du vestibule en repoussant le lourd battant, qui fit un bruit de coup de canon.

Il donna cent sous au cocher et se mit à marcher devant lui, d'un pas rapide et triomphant, le cœur débordant de joie.

Il en tenait une, enfin, une femme mariée ! une femme du monde ! du vrai monde ! du monde parisien ! Comme ça avait été facile et inattendu !

Il s'était imaginé jusque-là que, pour aborder et conquérir une de ces créatures tant désirées, il fallait des soins infinis, des attentes interminables, un siège habile fait de galanteries, de paroles d'amour, de soupirs et de cadeaux. Et voilà que tout d'un coup, à la moindre attaque, la première qu'il rencontrait s'abandonnait à lui, si vite qu'il en demeurait stupéfait.

« Elle était grise, pensait-il ; demain, ce sera une autre chanson. J'aurai les larmes. » Cette idée l'inquiéta, puis il se dit : « Ma foi, tant pis. Maintenant que je la tiens, je saurai bien la garder. »

Il était un peu ému, le lendemain, en montant l'escalier de Mme de Marelle. Comment allait-elle le recevoir ?

La petite bonne ouvrit la porte. Il demanda :

– Madame va bien ?

– Oui, monsieur, comme toujours.

Et elle le fit entrer dans le salon.

Il alla droit à la cheminée pour constater l'état de ses cheveux et de sa toilette ; et il rajustait sa cravate devant la glace, quand il aperçut dedans la jeune femme qui le regardait, debout sur le seuil de la chambre.

Il s'élança, balbutiant :

– Comme je vous aime ! comme je vous aime !

Elle ouvrit les bras, et tomba sur sa poitrine ; puis, ayant levé la tête vers lui, ils s'embrassèrent longtemps.

Il pensait : « C'est plus facile que je n'aurais cru. » Et, leurs lèvres s'étant séparées, il souriait, sans dire un mot, en tâchant de mettre dans son regard une infinité d'amour.

Elle aussi souriait, de ce sourire qu'elles ont pour offrir leur désir, leur consentement, leur volonté de se donner.

Elle murmura :

– Nous sommes seuls. J'ai envoyé Laurine déjeuner chez une camarade.

Alors elle lui prit le bras, comme s'il eût été son mari, pour aller jusqu'au canapé où ils s'assirent côte à côte. Ils demeurèrent silencieux les regards mêlés, les doigts enlacés et brûlants.

On entendait la bonne remuer les assiettes dans la salle, derrière le mur. La porte s'ouvrit :

– Madame est servie.

Ils déjeunèrent face à face, se regardant et se souriant sans cesse, occupés uniquement d'eux, tout enveloppés par le charme si doux d'une tendresse qui commence. Il sentit un pied, un petit pied, qui rôdait sous la table. Il le prit entre les siens et l'y garda, le serrant de toute sa force.

Quand ils eurent fini de manger, ils rentrèrent dans le salon et reprirent leur place sur le canapé, côte à côte. Peu à peu, il se serrait contre elle, essayant de l'étreindre. Mais elle le repoussait avec calme.

Il murmura :

– Quand pourrai-je vous voir bien seule pour vous dire comme je vous aime ?

Elle se pencha vers son oreille et prononça tout bas :

– J'irai vous faire une petite visite chez vous un de ces jours.

Il se sentit rougir :

– C'est que... chez moi... c'est... c'est bien modeste...

Elle sourit :

– C'est vous que j'irai voir et non pas l'appartement.

Alors il la pressa pour savoir quand elle viendrait.

– Demain... dites... demain.

– Oui. Demain. Cinq heures.

Un coup de timbre les fit tressaillir ; et, d'une secousse, ils s'éloignèrent l'un de l'autre.

Elle murmura :

– Ce doit être Laurine.

L'enfant parut, puis s'arrêta interdite, puis courut vers Duroy en battant des mains, transportée de plaisir en l'apercevant, et elle cria :

– Ah ! Bel-Ami !

Mme de Marelle se mit à rire :

– Tiens ! Bel-Ami ! Laurine vous a baptisé ! C'est un bon petit nom d'amitié pour vous, ça ; moi aussi je vous appellerai Bel-Ami !

Il avait pris sur ses genoux la fillette, et il dut jouer avec elle à tous les petits jeux qu'il lui avait appris.

Il se leva à trois heures moins vingt minutes, pour se rendre au journal ; et sur l'escalier, par la porte entrouverte, il murmura encore du bout des lèvres :

– Demain. Cinq heures.

La jeune femme répondit : « Oui », d'un sourire, et disparut.

Dès qu'il eut fini sa besogne journalière, il songea à la façon dont il arrangerait sa chambre pour recevoir sa maîtresse et dissimuler le mieux possible la pauvreté du local. Il eut l'idée d'épingler sur les murs de menus bibelots japonais, et il acheta pour cinq francs toute une collection de crépons, de petits éventails et de petits écrans, dont il cacha les taches trop visibles du papier.

Son logis, grand tout juste pour y dormir et s'y asseoir, eut bientôt l'air de l'intérieur d'une lanterne de papier peint. Il jugea l'effet satisfaisant, et il passa

la soirée à coller sur le plafond des oiseaux découpés dans des feuilles coloriées qui lui restaient.

Puis il se coucha, bercé par le sifflet des trains.

Il rentra de bonne heure le lendemain, portant un sac de gâteaux et une bouteille de madère achetée chez l'épicier. Puis il attendit.

Elle arriva vers cinq heures un quart, et, séduite par le papillotement coloré des dessins, elle s'écria :

– Tiens, c'est gentil chez vous. Mais il y a bien du monde dans l'escalier.

Il l'avait prise dans ses bras, et il baisait ses cheveux avec emportement, entre le front et le chapeau, à travers le voile.

Une heure et demie plus tard, il la reconduisit à la station de fiacres de la rue de Rome. Lorsqu'elle fut dans la voiture, il murmura :

– Mardi, à la même heure.

Et, comme la nuit était venue, elle attira sa tête dans la portière et le baisa sur les lèvres.

Pendant trois semaines, Duroy reçut ainsi Mme de Marelle tous les deux ou trois jours, tantôt le matin, tantôt le soir.

Comme il l'attendait, un après-midi, un grand bruit, dans l'escalier, l'attira sur sa porte. Un enfant hurlait. Une voix furieuse, celle d'un homme, cria :

– Qu'est-ce qu'il a encore à gueuler, ce bougre-là ?

La voix glapissante et exaspérée d'une femme répondit :

– C'est c'te sale cocotte qui vient chez l'journaliste d'en haut qu'a renversé Nicolas sur l'palier.

Comme si on devrait laisser des roulures comme ça qui n'ont seulement pas attention aux enfants dans les escaliers.

Duroy, éperdu, se recula, car il entendait un rapide frôlement de jupes et un pas précipité gravissant l'étage au-dessous de lui.

On frappa bientôt à sa porte, qu'il venait de refermer. Il ouvrit, et Mme de Marelle se jeta dans la chambre, essouffée, affolée, balbutiant :

- As-tu entendu ?

Il fit semblant de ne rien savoir.

- Non, quoi ?

- Comme ils m'ont insultée ?

- Qui ça ?

- Les misérables qui habitent au-dessous.

Elle se mit à sangloter sans pouvoir prononcer un mot. Il dut la décoiffer, la délacer, l'étendre sur le lit, lui tapoter les tempes avec un linge mouillé ; elle suffoquait ; puis, quand son émotion se fut un peu calmée, toute sa colère indignée éclata.

- Comment ferons-nous, maintenant ?

Il répondit :

- C'est bien simple, je vais déménager.

- Oui, mais ce sera long.

Puis, tout d'un coup, elle imagina une combinaison, et, rassérénée brusquement :

- Non, écoute, j'ai trouvé, laisse-moi faire, ne t'occupe de rien. Je t'enverrai un petit bleu demain matin.

Elle appelait des « petits bleus » les télégrammes fermés circulant dans Paris.

Elle souriait maintenant, ravie de son invention, qu'elle ne voulait pas révéler; et elle fit mille folies d'amour.

Elle était bien émue cependant, en redescendant l'escalier, et elle s'appuyait de toute sa force sur le bras de son amant, tant elle sentait fléchir ses jambes.

Ils ne rencontrèrent personne.

Comme il se levait tard, il était encore au lit, le lendemain vers onze heures, quand le facteur du télégraphe lui apporta le petit bleu promis.

«Rendez-vous tantôt, cinq heures, rue de Constantinople, 127. Tu te feras ouvrir l'appartement loué par Mme Duroy.

«CLO t'embrasse.»

À cinq heures précises, il entra chez le concierge d'une grande maison meublée et demandait:

– C'est ici que Mme Duroy a loué un appartement?

L'homme, habitué sans doute aux situations délicates où la prudence est nécessaire, le regardait dans les yeux, puis, choisissant dans la longue file de clefs:

– Vous êtes bien M. Duroy?

– Mais oui, parfaitement.

Et il ouvrit un petit logement composé de deux pièces et situé au rez-de-chaussée, en face de la loge.

Duroy, inquiet et mécontent, pensait: «Ça va me coûter un argent fou, ce logis-là.»

La porte s'ouvrit, et Clotilde se précipita en coup de vent, avec un grand bruit de robe, les bras ouverts.

– Est-ce gentil, dis, est-ce gentil? Comme nous nous aimerons, là-dedans.

Elle parlait tout en ouvrant les tiroirs:

– Il faudra que j'apporte un peu de linge. J'ai loué pour trois mois, à ton nom, bien entendu, puisque je ne pouvais donner le mien.

Alors il demanda:

– Tu me diras quand il faudra payer?

Elle répondit simplement:

– Mais c'est payé, mon chéri!

Il eut l'air de se fâcher:

– Ah! mais non, par exemple. Je ne le permettrai point.

Elle vint à lui suppliante, et, posant les mains sur ses épaules:

– Je t'en prie, Georges, ça me fera tant de plaisir, tant de plaisir que ce soit à moi notre nid, rien qu'à moi.

Il se fit prier, refusant avec des mines irritées, puis il céda, trouvant cela juste, au fond.

Il reçut quelques jours plus tard un autre petit bleu qui lui disait:

« Mon mari arrive ce soir, après six semaines d'inspection. Nous aurons donc relâche huit jours. Quelle corvée, mon chéri!

« Ta CLO. »

Duroy demeura stupéfait. Il ne songeait vraiment plus qu'elle était mariée. En voilà un homme dont il aurait voulu voir la tête, rien qu'une fois, pour le connaître.

Il attendit avec patience cependant le départ de l'époux, mais il passa aux Folies-Bergère deux soirées qui se terminèrent chez Rachel.

Puis, un matin, nouveau télégramme contenant quatre mots :

« *Tantôt, cinq heures. — CLO.* »

Ils arrivèrent tous les deux en avance au rendez-vous. Elle se jeta dans ses bras avec un grand élan d'amour, le baisant passionnément à travers le visage ; puis elle lui dit :

— Si tu veux, quand nous nous serons bien aimés, tu m'emmèneras dîner quelque part. Je me suis faite libre.

Ils partirent donc vers sept heures et gagnèrent le boulevard extérieur. Il demanda :

— Veux-tu aller chez le père Lathuile ?

Elle répondit :

— Oh ! non, c'est trop chic. Je voudrais quelque chose de drôle, de commun, comme un restaurant, où vont les employés et les ouvrières ; j'adore les parties dans les guinguettes !

Comme il ne connaissait rien en ce genre dans le quartier, ils errèrent le long du boulevard, et ils finirent par entrer chez un marchand de vin qui donnait à manger dans une salle à part.

L'entrée de Clotilde fit sensation par l'élégance de sa toilette.

Mme de Marelle murmura :

— Nous serons très bien ; une autre fois, je m'habillerai en ouvrière.

Et elle s'assit sans embarras et sans dégoût en face de la table de bois vernie par la graisse des nourritures, lavée par les boissons répandues et torchée d'un coup de serviette par le garçon.

Ils mangèrent un ragoût de mouton, une tranche de gigot et une salade. Clotilde répétait :

— Moi, j'adore ça. J'ai des goûts canailles. Si tu veux me faire tout à fait plaisir, tu me mèneras dans un bastringue. J'en connais un très drôle près d'ici qu'on appelle *La Reine blanche*.

Duroy, surpris, demanda :

— Qui est-ce qui t'a menée là ?

Il la regardait et il la vit rougir, un peu troublée, comme si cette question brusque eût éveillé en elle un souvenir délicat. Après une de ces hésitations féminines si courtes qu'il les faut deviner, elle répondit :

— C'est un ami... — puis, après un silence, elle ajouta : ... qui est mort.

Quand ils pénétrèrent dans la salle de bal, elle se serra contre lui, effrayée et contente, regardant d'un œil ravi les filles et les souteneurs et, de temps en temps, comme pour se rassurer contre un danger possible, elle disait, en apercevant un municipal grave et immobile :

— Voilà un agent qui a l'air solide.

Au bout d'un quart d'heure, elle en eut assez, et il la reconduisit chez elle.

Alors commença une série d'excursions dans tous les endroits louches où s'amuse le peuple ; et Duroy découvrit dans sa maîtresse un goût

passionné pour ce vagabondage d'étudiants en goguette.

Ils entraient ainsi dans les caboulots populaires et allaient s'asseoir au fond du bouge enfumé, sur des chaises boiteuses, devant une vieille table de bois. Un nuage de fumée âcre où restait une odeur de poisson frit du dîner emplissait la salle; des hommes en blouse gueulaient en buvant des petits verres; et le garçon étonné dévisageait ce couple étrange, en posant devant lui deux cerises à l'eau-de-vie.

Mais ces excursions, se renouvelant deux ou trois fois par semaine, commençaient à fatiguer Duroy, qui avait grand mal d'ailleurs, depuis quelque temps, à se procurer le demi-louis qu'il lui fallait pour payer la voiture et les consommations.

Il vivait maintenant avec une peine infinie, avec plus de peine qu'aux jours où il était employé du Nord, car, ayant dépensé largement, sans compter, pendant ses premiers mois de journalisme, avec l'espoir constant de gagner de grosses sommes le lendemain, il avait épuisé toutes ses ressources et tous les moyens de se procurer de l'argent.

Un procédé fort simple, celui d'emprunter à la caisse, s'était trouvé bien vite usé, et il devait déjà au journal quatre mois de son traitement, plus six cents francs sur ses lignes. Il devait, en outre, cent francs à Forestier, trois cents francs à Jacques Rival, qui avait la bourse large, et il était rongé par une multitude de petites dettes inavouables, de vingt francs ou de cent sous.

Donc, le 14 décembre, il se trouva sans un sou

dans sa poche et sans un moyen dans l'esprit pour obtenir quelque monnaie.

Vers quatre heures, il reçut un petit bleu de sa maîtresse, qui lui disait :

« Veux-tu que nous dînions ensemble ? nous ferons ensuite une escapade. »

Il répondit aussitôt : *« Impossible dîner. »* Puis il réfléchit qu'il serait bien bête de se priver des moments agréables qu'elle pourrait lui donner, et il ajouta :

« Mais je t'attendrai, à neuf heures, dans notre logis. »

Et ayant envoyé un des garçons porter ce mot, afin d'économiser le prix du télégramme, il réfléchit à la façon dont il s'y prendrait pour se procurer le repas du soir.

À sept heures, il n'avait encore rien inventé ; et une faim terrible lui creusait le ventre. Alors il eut recours à un stratagème de désespéré. Il laissa partir tous ses confrères, l'un après l'autre, et, quand il fut seul, il sonna vivement. L'huissier du patron, resté pour garder les bureaux, se présenta.

Duroy debout, nerveux, fouillait ses poches, et d'une voix brusque :

– Dites donc, Foucart, j'ai oublié mon portemonnaie chez moi, et il faut que j'aille dîner au Luxembourg. Prêtez-moi cinquante sous pour payer ma voiture.

L'homme tira trois francs de son gilet :

– Monsieur Duroy ne veut pas davantage ?

– Non, non, cela me suffit. Merci bien.

Et, ayant saisi les pièces blanches, Duroy descendit en courant l'escalier, puis alla dîner dans une gargote où il échouait aux jours de misère.

À neuf heures, il attendait sa maîtresse, les pieds au feu dans le petit salon. Elle arriva, très animée, très gaie, fouettée par l'air froid de la rue :

– Si tu veux, dit-elle, nous ferons d'abord un tour, puis nous rentrerons ici à onze heures. Le temps est admirable pour se promener.

– C'est possible, mais moi je ne tiens pas à me promener.

Il avait dit cela d'un air furieux.

– Qu'est-ce que tu as ? J'ai le désir de faire un tour, je ne vois pas en quoi cela peut te fâcher.

– Cela ne me fâche pas. Cela m'embête. Voilà !

Elle était de celles que la résistance irrite et que l'impolitesse exaspère.

– Je n'ai pas l'habitude qu'on me parle ainsi. Je m'en irai seule, alors ; adieu !

Il comprit que c'était grave, et s'élançant vivement vers elle, il lui prit les mains, les baisa, en balbutiant :

– Pardonne-moi, ma chérie, pardonne-moi. Je suis très nerveux, ce soir, très irritable. C'est que j'ai des contrariétés, des ennuis, tu sais, des affaires de métier.

Il la prit dans ses bras, l'attira vers le canapé :

– Écoute, ma mignonne, je ne voulais point te blesser ; je n'ai point songé à ce que je disais. J'aimerais tant à te garder ce soir, pour moi tout seul, là, près du feu. Dis « oui », je t'en supplie, dis « oui ».

Elle répliqua nettement, durement :

– Non, je tiens à sortir, et je ne céderai pas à tes caprices.

Il bégayait :

– Clo, ma petite Clo, j'ai une raison.

– Tu mens... laquelle ?

Il rougit, ne sachant que dire.

– Tu vois bien que tu mens... sale bête...

Et avec un geste rageur, les larmes aux yeux, elle lui échappa.

Il la prit par les épaules, et désolé, prêt à tout avouer pour éviter cette rupture, il déclara avec un accent désespéré :

– Il y a que je n'ai pas le sou... Voilà.

En une seconde, il retourna toutes ses poches, celles du pantalon, celles du gilet, celles de la jaquette, et il murmura :

– Tiens... es-tu contente... maintenant ?

Brusquement, ouvrant ses deux bras avec un élan passionné, elle lui sauta au cou, en bégayant :

– Oh ! mon pauvre chéri... mon pauvre chéri... si j'avais su ! Comment cela t'est-il arrivé ?

Il inventa une histoire attendrissante. Il avait été obligé de venir en aide à son père qui se trouvait dans l'embarras. Il lui avait donné non seulement toutes ses économies, mais il s'était endetté gravement. Il ajouta :

– J'en ai pour six mois au moins à crever de faim, car j'ai épuisé toutes mes ressources. Tant pis, il y a des moments de crise dans la vie. L'argent, après tout, ne vaut pas qu'on s'en préoccupe.

Elle lui souffla dans l'oreille :

– Je t'en prêterai, veux-tu ?

Il répondit avec dignité :

– Tu es bien gentille, ma mignonne, mais ne parlons plus de ça, je te prie. Tu me blesserais.

Elle se tut ; puis, le serrant dans ses bras, elle murmura :

– Tu ne sauras jamais comme je t'aime.

Ce fut une de leurs meilleures soirées d'amour.

Elle voulut rentrer à pied sous prétexte que la lune était admirable, et elle s'extasiait en la regardant. En le quittant, elle demanda :

– Veux-tu nous revoir après-demain ? À la même heure ?

– À la même heure.

Et ils s'embrassèrent tendrement.

Puis il revint à grands pas, se demandant ce qu'il inventerait le lendemain, afin de se tirer d'affaire. Mais comme il ouvrit la porte de sa chambre, il fouilla dans la poche de son gilet pour y trouver des allumettes, et il demeura stupéfait de rencontrer une pièce de monnaie qui roulait sous son doigt.

C'était un louis de vingt francs !

Il le tourna, le retourna, cherchant par quel miracle cet argent se trouvait là. Puis, tout à coup, il devina, et une colère indignée le saisit. C'était elle qui lui avait fait cette aumône. Quelle honte !

Et il se mit au lit, le cœur agité de fureur et d'humiliation.

Il s'éveilla tard. Il avait faim. Il essaya de se rendormir pour ne se lever qu'à deux heures ; puis il se

dit: « Cela ne m'avancera à rien, il faut toujours que je finisse par découvrir de l'argent. » Puis il sortit, espérant qu'une idée lui viendrait dans la rue.

À midi, comme il n'avait rien imaginé, il se décida brusquement: « Bah! je vais déjeuner sur les vingt francs de Clotilde. Cela ne m'empêchera pas de les lui rendre demain. »

Il déjeuna donc dans une brasserie pour deux francs cinquante. En entrant au journal il remit encore trois francs à l'huissier.

— Tenez, Foucart, voici ce que vous m'avez prêté hier soir pour ma voiture.

Et il travailla jusqu'à sept heures. Puis il alla dîner et prit de nouveau trois francs sur le même argent.

Mais comme il ne pouvait se refaire un crédit ni se recréer des ressources en vingt-quatre heures, il emprunta encore six francs cinquante le lendemain sur les vingt francs qu'il devait rendre le soir même, de sorte qu'il vint au rendez-vous convenu avec quatre francs vingt dans sa poche.

Elle arriva, tendre, empressée, pleine de craintes. Comment allait-il la recevoir? Et elle l'embrassa avec persistance pour éviter une explication dans les premiers moments.

Il se disait, de son côté: « Il sera bien temps tout à l'heure d'aborder la question. »

Ils se séparèrent vers minuit, après avoir pris rendez-vous seulement pour le mercredi de la semaine suivante, car Mme de Marelle avait plusieurs dîners en ville de suite.

Le lendemain, en payant son déjeuner, comme

Duroy cherchait les quatre pièces de monnaie qui devaient lui rester, il s'aperçut qu'elles étaient cinq, dont une en or.

Au premier moment il crut qu'on lui avait rendu, la veille, vingt francs par mégarde, puis il comprit, et il sentit une palpitation de cœur sous l'humiliation de cette aumône persévérante.

Pendant quatre jours il fit des démarches et des efforts aussi nombreux qu'inutiles pour se procurer cinq louis, et il mangea le second de Clotilde.

Elle trouva moyen – bien qu'il lui eût dit, d'un air furieux: « Tu sais, ne recommence pas la plaisanterie des autres soirs, parce que je me fâcherais » – de glisser encore vingt francs dans la poche de son pantalon la première fois qu'ils se rencontrèrent.

Quand il les découvrit, il jura « Nom de Dieu ! » et il les transporta dans son gilet pour les avoir sous la main, car il se trouvait sans un centime.

Il apaisait sa conscience par ce raisonnement: « Je lui rendrai le tout en bloc. Ce n'est en somme que de l'argent prêté. »

Or, comme Clotilde fut reprise de sa rage pour les excursions nocturnes dans tous les lieux suspects de Paris, il finit par ne plus s'irriter outre mesure de trouver un jaunet dans une de ses poches, un jour même dans sa bottine, et un autre jour dans la boîte de sa montre, après leurs promenades aventureuses.

Un soir elle lui dit:

– Croiras-tu que je n'ai jamais été aux Folies-Bergère? Veux-tu m'y mener?

Il hésita, dans la crainte de rencontrer Rachel.

Puis il pensa : « Bah ! Si l'autre me voit, elle comprendra la situation et ne me parlera pas. »

Une raison aussi le décida. Il était bien aise de cette occasion d'offrir à Mme de Marelle une loge au théâtre sans rien payer. C'était là une sorte de compensation.

Il laissa d'abord Clotilde dans la voiture pour aller chercher le coupon afin qu'elle ne vît pas qu'on le lui offrait, puis il la vint prendre et ils entrèrent, salués par les contrôleurs.

Une foule énorme encombra le promenoir. Ils atteignirent enfin leur case et s'installèrent, enfermés entre l'orchestre immobile et le remous de la galerie.

Mais Mme de Marelle ne regardait guère la scène, uniquement préoccupée des filles qui circulaient derrière son dos ; et elle se retournait sans cesse pour les voir, avec une envie de les toucher, de palper leurs corsages, leurs joues, leurs cheveux, pour savoir comment c'était fait, ces êtres-là.

Elle dit soudain :

— Il y en a une grosse brune qui nous regarde tout le temps.

C'était Rachel qui rôdait autour d'eux avec une colère dans les yeux et des mots violents sur les lèvres.

Duroy l'avait frôlée tout à l'heure en traversant la foule, et elle lui avait dit : « Bonjour » tout bas avec un clignement d'œil qui signifiait : « Je comprends. » Mais il n'avait point répondu à cette gentillesse dans la crainte d'être vu par sa maîtresse, et il avait passé

froidement, le front haut, la lèvre dédaigneuse. Alors elle s'était obstinée à être reconnue, saluée, et elle revenait sans cesse derrière la loge, attendant un moment favorable.

Dès qu'elle s'aperçut que Mme de Marelle la regardait, elle toucha du bout du doigt l'épaule de Duroy :

– Bonjour. Tu vas bien ?

Mais il ne se retourna pas.

Elle se mit à rire, d'un rire de rage et dit :

– Te voilà donc muet ? Madame t'a peut-être mordu la langue ?

Il fit un geste furieux, et d'une voix exaspérée :

– Qui est-ce qui vous permet de parler ? Filez ou je vous fais arrêter.

Alors, le regard enflammé, la gorge gonflée, elle gueula :

– Va donc, muffle ! Quand on couche avec une femme, on la salue au moins. Si tu m'avais seulement fait un signe quand j'ai passé contre toi, tout à l'heure, je t'aurais laissé tranquille. Mais t'as voulu faire le fier, attends, va ! Je vais te servir, moi !

Elle aurait crié longtemps, mais Mme de Marelle avait ouvert la porte de la loge et elle se sauvait, à travers la foule, cherchant éperdument la sortie.

Duroy s'était élancé derrière elle et s'efforçait de la rejoindre. Elle s'élança dans un fiacre vide arrêté devant l'établissement. Il y sauta derrière elle.

Clotilde, en proie à une sorte de crise nerveuse, les mains sur sa face, étouffait, suffoquait ; et Duroy ne savait que faire ni que dire.

Elle dégagea brusquement son visage, et, saisie par une rage de femme amoureuse et trahie, une rage furieuse qui lui rendit la parole, elle balbutia, par phrases rapides, hachées, en haletant :

– Ah!... misérable... misérable... quel gueux tu fais!... C'est avec mon argent que tu la payais, n'est-ce pas? Oh! le misérable!...

Tout à coup, elle se pencha dehors, et, saisissant le cocher par sa manche: «Arrêtez!», puis, ouvrant la portière, elle sauta dans la rue.

Georges voulut la suivre, mais elle cria: «Je te défends de descendre!» d'une voix si forte que les passants se massèrent autour d'elle; et Duroy ne bougea point par crainte d'un scandale.

Alors elle tira sa bourse de sa poche et chercha de la monnaie à la lueur de la lanterne, puis ayant pris deux francs cinquante, elle les mit dans les mains du cocher, en lui disant d'un ton vibrant:

– Tenez... voilà votre heure... C'est moi qui paie... Et reconduisez-moi ce salop-là rue Boursault, aux Batignolles.

VI

Georges Duroy eut le réveil triste, le lendemain.

Il se sentait, dans tout le corps, une espèce de courbature, comme s'il avait reçu, la veille, une volée de coups de bâton.

Enfin, la nécessité de trouver de l'argent l'aiguillonna et il se rendit chez Forestier.

Son ami le reçut, les pieds au feu, dans son cabinet.

– Qu'est-ce qui t'a fait lever si tôt?

– Une affaire très grave. J'ai une dette d'honneur.

– De jeu?

Il hésita, puis avoua :

– De jeu. Cinq cents francs!

Forestier, sceptique, demanda :

– À qui dois-tu ça?

Duroy ne put pas répondre tout de suite.

– ... Mais à... à... à un M. de Carleville.

– Ah! Et où demeure-t-il?

– Rue... rue...

Forestier se mit à rire :

– Rue du Cherche-Midi à quatorze heures, n'est-ce pas? Je connais ce monsieur-là, mon cher. Si tu veux vingt francs, j'ai encore ça à ta disposition, mais pas davantage.

Duroy accepta la pièce d'or.

Pendant quinze jours il vécut d'une vie économe, réglée et chaste, l'esprit plein de résolutions énergiques. Puis il fut pris d'un grand désir d'amour.

Alors il retourna, un soir, aux Folies-Bergère, avec l'espoir d'y trouver Rachel. Il l'aperçut, en effet, dès l'entrée, car elle ne quittait guère cet établissement.

Il alla vers elle souriant, la main tendue. Mais elle le toisa de la tête aux pieds :

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

Il sentit le sang lui empourprer la face, et il rentra seul.

Forestier, malade, affaibli, toussant toujours, lui faisait, au journal, une existence pénible, semblait se creuser l'esprit pour lui trouver des corvées ennuyeuses. Un jour même, dans un moment d'irritation nerveuse, et après une longue quinte d'étouffement, comme Duroy ne lui apportait point un renseignement demandé, il grogna :

— Cristi, tu es plus bête que je n'aurais cru.

L'autre faillit le gifler, mais il se contint et s'en alla en murmurant :

— Toi, je te rattraperai.

Une pensée rapide lui traversa l'esprit, et il ajouta :

— Je te vas faire cocu, mon vieux.

Et il s'en alla en se frottant les mains, réjoui par ce projet.

Il voulut, dès le jour suivant, en commencer l'exécution. Il fit à Mme Forestier une visite en éclaireur.

Il la trouva qui lisait un livre, étendue tout au long sur son canapé.

Elle lui tendit la main, sans bouger, tournant seulement la tête, et elle dit :

– Bonjour, Bel-Ami.

Il eut la sensation d'un soufflet reçu :

– Pourquoi m'appelez-vous ainsi ?

Elle répondit en souriant :

– J'ai vu Mme de Marelle l'autre semaine, et j'ai su comment on vous avait baptisé chez elle.

Elle reprit :

– Vous la gêtez ! Quant à moi, on me vient voir quand on y pense, les trente-six du mois, ou peu s'en faut ?

Il dit résolument :

– Je ne venais point vous voir parce que cela valait mieux.

Elle demanda sans comprendre :

– Comment ? Pourquoi ?

– Parce que je suis amoureux de vous... oh ! un peu, rien qu'un peu... et que je ne veux pas le devenir tout à fait...

Elle ne parut ni étonnée, ni choquée, ni flattée ; elle continuait à sourire du même sourire indifférent, et elle répondit avec tranquillité :

– Oh ! vous pouvez venir tout de même. On n'est jamais amoureux de moi longtemps. Mon cher ami, pour moi un homme amoureux est rayé du nombre des vivants. Il devient idiot, pas seulement idiot, mais dangereux. Regardez-moi bien en face...

Elle avait un visage calme et froid, et elle dit en appuyant sur chaque mot :

– Je ne serai jamais, jamais votre maîtresse, entendez-vous. Voulez-vous que nous soyons amis, bons amis, mais là, de vrais amis, sans arrière-pensée?...

Il avait compris que toute tentative resterait stérile devant cette sentence sans appel. Il en prit son parti tout de suite, franchement, et, ravi de pouvoir se faire cette alliée dans l'existence, il lui tendit les deux mains :

– Je suis à vous, madame, comme il vous plaira. Cristi, si j'avais trouvé une femme comme vous, avec quel bonheur je l'aurais épousée !

Puis, comme il ne trouvait pas de transition pour reprendre la conversation, elle prononça, d'une voix douce :

– Et je vais commencer tout de suite mon métier d'amie. Vous êtes maladroit, mon cher...

Elle hésita, et demanda :

– Puis-je parler librement ?

– Tout à fait.

– Eh bien, allez donc voir Mme Walter, qui vous apprécie beaucoup, et plaisez-lui. Oh ! pas d'espoir de... de maraudage non plus de ce côté. Vous y pourrez trouver mieux, en vous faisant bien voir. Allez-y, croyez-moi.

Il dit, en souriant :

– Merci, vous êtes un ange... un ange gardien. Et si vous devenez jamais veuve, je m'inscris.

Puis il se sauva bien vite pour ne point lui laisser le loisir de se fâcher.

Un jour donc, s'étant levé de bonne heure, il se rendit aux halles au moment des ventes, et il se procura, moyennant une dizaine de francs, une vingtaine d'admirables poires. Les ayant ficelées avec soin dans une bourriche pour faire croire qu'elles venaient de loin, il les porta chez le concierge de la patronne avec sa carte où il avait écrit :

« *Georges Duroy*

« *Prie humblement Mme Walter d'accepter ces quelques fruits qu'il a reçus ce matin de Normandie.* »

Il trouva le lendemain dans sa boîte aux lettres, au journal, une enveloppe contenant, en retour, la carte de Mme Walter qui « *remerciait bien vivement M. Georges Duroy, et restait chez elle tous les samedis.* »

Le samedi suivant, il se présenta.

Deux valets sommeillaient sur des sièges. Un d'eux prit le pardessus de Duroy, et l'autre s'empara de sa canne, ouvrit une porte, devança de quelques pas le visiteur, puis, s'effaçant, le laissa passer en criant son nom dans un appartement vide.

Le jeune homme, embarrassé, regardait de tous les côtés, quand il aperçut dans une glace des gens assis et qui semblaient fort loin. Il se trompa d'abord de direction, le miroir ayant égaré son œil, puis il traversa encore deux salons vides pour arriver dans une sorte de petit boudoir tendu de soie bleue à boutons d'or où quatre dames causaient à mi-voix autour d'une table ronde qui portait des tasses de thé.

Il balbutia : « Madame, je me suis permis... » en cherchant de l'œil la maîtresse de la maison.

Elle lui tendit la main, qu'il prit en s'inclinant, et lui ayant dit : « Vous êtes fort aimable, monsieur, de venir me voir », elle lui montra un siège où, voulant s'asseoir, il se laissa tomber, l'ayant cru beaucoup plus haut.

On s'était tu. Une des femmes se remit à parler. Il s'agissait du froid qui devenait violent, pas assez cependant pour arrêter l'épidémie de fièvre typhoïde ni pour permettre de patiner.

Une nouvelle entrée eut lieu, celle d'une petite blonde frisée, qui détermina la sortie d'une grande personne sèche, entre deux âges.

Et on parla des chances qu'avait M. Linet pour entrer à l'Académie. La nouvelle venue pensait fermement qu'il serait battu par M. Cabanon-Lebas, l'auteur de la belle adaptation en vers français de *Don Quichotte* pour le théâtre.

Mme Walter répondait gracieusement, avec calme et indifférence, sans hésiter jamais sur ce qu'elle devait dire, son opinion étant toujours prête d'avance.

Elle remarqua que Duroy n'avait rien dit, qu'on ne lui avait point parlé, et qu'il semblait un peu contraint ; et comme ces dames n'étaient point sorties de l'Académie, ce sujet préféré les retenant toujours longtemps, elle demanda :

— Et vous qui devez être renseigné mieux que personne, monsieur Duroy, pour qui sont vos préférences ?

Il répondit sans hésiter :

– Dans cette question, madame, je n'envisagerais jamais le mérite, toujours contestable, des candidats, mais leur âge et leur santé.

Un silence étonné suivit cette opinion.

Mme Walter, souriant, reprit :

– Pourquoi donc ?

– Parce que je ne cherche jamais que le plaisir qu'une chose peut causer aux femmes. Or, madame, l'Académie n'a vraiment d'intérêt pour vous que lorsqu'un académicien meurt. Mais pour qu'ils meurent vite, il faut les nommer vieux et malades.

Comme on demeurait un peu surpris, il ajouta :

– Je suis comme vous d'ailleurs et j'aime beaucoup lire dans les échos de Paris le décès d'un académicien. Je me demande tout de suite : « Qui va le remplacer ? » C'est un jeu, un petit jeu très gentil auquel on joue dans tous les salons parisiens à chaque trépas d'immortel : « Le jeu de la mort et des quarante vieillards. »

Ces dames, un peu déconcertées encore, commençaient cependant à sourire, tant était juste sa remarque.

Il conclut, en se levant :

– Choisissez-les donc vieux, très vieux, le plus vieux possible, et ne vous occupez jamais du reste.

Puis il s'en alla avec beaucoup de grâce.

Dès qu'il fut parti, une des femmes déclara :

– Il est drôle, ce garçon. Qui est-ce ?

Mme Walter répondit :

– Un de nos rédacteurs, qui ne fait encore que la menue besogne du journal, mais je ne doute pas qu'il n'arrive vite.

Duroy descendait le boulevard Malesherbes gaiement, à grands pas dansants, content de sa sortie et murmurant :

– Bon départ.

Il se réconcilia avec Rachel, ce soir-là.

La semaine suivante lui apporta deux événements. Il fut nommé chef des Échos et invité à dîner chez Mme Walter. Il vit tout de suite un lien entre les deux nouvelles. Cette fonction avait été remplie jusque-là par le secrétaire de la rédaction, M. Boisrenard, un vieux journaliste correct, ponctuel et méticuleux comme un employé.

M. Walter, qui l'appréciait cependant, avait souvent désiré un autre homme pour lui confier les Échos, qui sont, disait-il, la moelle du journal. C'est par eux qu'on lance les nouvelles, qu'on fait courir les bruits, qu'on agit sur le public et sur la rente. Entre deux soirées mondaines, il faut savoir glisser, sans avoir l'air de rien, la chose importante, plutôt insinuée que dite. Il faut, par des sous-entendus, laisser deviner ce qu'on veut, démentir de telle sorte que la rumeur s'affirme, ou affirmer de telle manière que personne ne croie au fait annoncé.

Duroy devait faire l'affaire en perfection, et il complétait admirablement la rédaction de cette feuille « qui naviguait sur les fonds de l'État et sur les bas-fonds de la politique », selon l'expression de Norbert de Varenne.

Duroy était dans toute la joie de sa nomination aux fonctions de chef des Échos quand il reçut un petit carton gravé, où il lut :

« M. et Mme Walter prient M. Georges Duroy de leur faire le plaisir de venir dîner chez eux le jeudi 20 janvier. »

Cette nouvelle faveur, tombant sur l'autre, l'emplit d'une telle joie qu'il baisa l'invitation comme il eût fait d'une lettre d'amour.

Pendant deux jours, il s'occupa de son installation, car il héritait d'une table particulière et de casiers à lettres, dans la vaste pièce commune à toute la rédaction. La longue table du centre appartenait aux rédacteurs volants. Ils étaient quelquefois cinq ou six accroupis sur cette table, et jouant au bilboquet avec persévérance, dans une pose de magots chinois.

Duroy avait fini par prendre goût à ce divertissement, et il commençait à devenir fort, sous la direction et grâce aux conseils de Saint-Potin.

Forestier, de plus en plus souffrant, lui avait confié son beau bilboquet en bois des Îles, le dernier acheté, qu'il trouvait un peu lourd, et Duroy manœuvrait d'un bras vigoureux la grosse boule noire au bout de sa corde, en comptant tout bas :

– Un – deux – trois – quatre – cinq – six.

Il arriva justement, pour la première fois, à faire vingt points de suite, le jour même où il devait dîner chez Mme Walter. « Bonne journée, pensa-t-il, j'ai tous les succès. » Car l'adresse au bilboquet

conférait vraiment une sorte de supériorité dans les bureaux de *La Vie française*.

Il quitta la rédaction de bonne heure pour avoir le temps de s'habiller, et il remontait la rue de Londres quand il vit trotter devant lui une petite femme qui avait la tournure de Mme de Marelle. Il traversa la rue pour la regarder de profil. Elle s'arrêta pour traverser aussi. Il s'était trompé ; il respira.

La sensation de son habit noir endossé pour aller dîner chez des gens très riches, très connus, très importants lui donnait le sentiment d'une personnalité nouvelle, la conscience d'être devenu un autre homme, un homme du monde, du vrai monde.

Il entra avec assurance dans l'antichambre éclairée par les hautes torchères de bronze et il remit, d'un geste naturel, sa canne et son pardessus aux deux valets qui s'étaient approchés de lui.

Tous les salons étaient illuminés. Mme Walter recevait dans le second, le plus grand. Elle l'accueillit avec un sourire charmant, et il serra la main des deux hommes arrivés avant lui, M. Firmin et M. Laroche-Mathieu, députés, rédacteurs anonymes de *La Vie française*. M. Laroche-Mathieu avait dans le journal une autorité spéciale provenant d'une grande influence sur la Chambre. Personne ne doutait qu'il ne fût ministre un jour.

Puis arrivèrent les Forestier, la femme en rose, et ravissante. Duroy fut stupéfait de la voir intime avec les deux représentants du pays. Charles paraissait exténué.

Norbert de Varenne et Jacques Rival apparurent ensemble. Puis, une porte s'étant ouverte au fond de l'appartement, M. Walter entra avec deux grandes jeunes filles de seize à dix-huit ans, une laide et l'autre jolie.

Duroy savait pourtant que le patron était père de famille, mais il fut saisi d'étonnement. Il n'avait jamais songé aux filles de son directeur que comme on songe aux pays lointains qu'on ne verra jamais. Et puis il se les était figurées toutes petites et il voyait des femmes. Il en ressentait le léger trouble moral que produit un changement à vue.

On attendait encore quelqu'un, et on demeurait silencieux.

Duroy ayant levé par désœuvrement les yeux vers le mur, M. Walter lui dit, de loin, avec un désir visible de faire valoir son bien :

– Vous regardez *mes* tableaux? (Le *mes* sonna.)

Je vais vous les montrer.

Et il prit une lampe pour qu'on pût distinguer tous les détails.

– Ici, les paysages, dit-il.

M. Walter passa au mur voisin et annonça, avec un ton sérieux, comme un maître des cérémonies :

– La grande peinture.

Un sourire passa sur la figure grave du patron en indiquant le panneau suivant :

– Ici les fantaisistes.

Duroy riait d'un rire approbateur et s'extasiait :

– Comme c'est charmant, comme c'est charmant, char...

Il s'arrêta net, en entendant derrière lui la voix de Mme de Marelle qui venait d'entrer.

Que devait-il faire? Tout à coup, il se crut devenu fou; elle avait dit, à haute voix:

- Bonjour, Bel-Ami. Vous ne me reconnaissez donc plus?

Il pivota sur ses talons avec rapidité. Elle se tenait debout devant lui, souriante, l'œil plein de gaieté et d'affection.

- Que devenez-vous? On ne vous voit plus.

- Mais j'ai eu beaucoup à faire, madame, beaucoup à faire. M. Walter m'a confié un nouveau service qui me donne énormément d'occupation.

Elle répondit, en le regardant toujours en face, sans qu'il pût découvrir dans son œil autre chose que de la bienveillance:

- Je le sais. Mais ce n'est pas une raison pour oublier vos amis.

Le dîner fut banal et gai, un de ces dîners où l'on parle de tout sans rien dire. Duroy se trouvait entre la fille aînée du patron, la laide, Mlle Rose, et Mme de Marelle. Ce dernier voisinage le gênait un peu, bien qu'elle eût l'air fort à l'aise et causât avec son esprit ordinaire.

Tout à coup, il crut sentir, sous la table, quelque chose effleurer son pied. Il avança doucement la jambe et rencontra celle de sa voisine qui ne recula point à ce contact.

Duroy, le cœur battant, poussa un peu plus son genou. Une pression légère lui répondit. Alors il comprit que leurs amours recommençaient.

Quand on fut retourné dans le salon, Duroy s'approcha de nouveau de Mme de Marelle, et, la regardant au fond des yeux :

– Voulez-vous que je vous reconduise, ce soir ?

– Non. M. Laroche-Mathieu, qui est mon voisin, me laisse à ma porte chaque fois que je dîne ici.

– Quand vous verrai-je ?

– Venez déjeuner avec moi, demain.

Et ils se séparèrent sans rien dire de plus.

Duroy ne resta pas tard, trouvant monotone la soirée. Comme il descendait l'escalier, il rattrapa Norbert de Varenne qui venait aussi de partir. Le vieux poète lui prit le bras.

– Eh bien, vous allez me reconduire un bout de chemin ? dit-il.

Duroy répondit :

– Avec joie, cher maître.

Les deux hommes ne parlèrent point dans les premiers moments. Puis Duroy, pour dire quelque chose, prononça :

– Ce M. Laroche-Mathieu a l'air fort intelligent et fort instruit.

Le vieux poète murmura :

– Vous trouvez ?

Le jeune homme, surpris, hésitait :

– Mais oui ; il passe d'ailleurs pour un des hommes les plus capables de la Chambre.

– C'est possible. Dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois. Tous ces gens-là, voyez-vous, sont des médiocres, parce qu'ils ont l'esprit entre deux murs – l'argent et la politique. Leur

intelligence est à fond de vase, ou plutôt à fond de dépotoir, comme la Seine à Asnières. Qu'importe, d'ailleurs, un peu plus ou un peu moins de génie, puisque tout doit finir!

Et il se tut. Duroy, qui se sentait le cœur gai, ce soir-là, dit, en souriant :

— Vous avez du noir, aujourd'hui, cher maître.

Le poète répondit.

— J'en ai toujours, mon enfant, et vous en aurez autant que moi dans quelques années. Il arrive un jour, voyez-vous, et il arrive de bonne heure pour beaucoup, où c'est fini de rire, comme on dit, parce que derrière tout ce qu'on regarde, c'est la mort qu'on aperçoit. Respirer, dormir, boire, manger, travailler, rêver, tout ce que nous faisons, c'est mourir. Vivre enfin, c'est mourir! Qu'attendez-vous? De l'amour? Encore quelques baisers, et vous serez impuissant. Et puis, après? De l'argent? Pour quoi faire? Pour payer des femmes? Joli bonheur! Pour manger beaucoup, devenir obèse et crier des nuits entières sous les morsures de la goutte? Et puis encore? De la gloire? À quoi cela sert-il quand on ne peut plus la cueillir sous forme d'amour? Et puis, après? Toujours la mort pour finir. Moi, maintenant, je la vois de si près que j'ai souvent envie d'étendre les bras pour la repousser.

Ils arrivaient au pont de la Concorde, ils le traversèrent en silence, puis ils longèrent le Palais-Bourbon. Norbert de Varenne se remit à parler :

— Mariez-vous, mon ami, vous ne savez pas ce que c'est que de vivre seul, à mon âge. Il est si

profond et si triste, le silence de la chambre où l'on vit seul. Quand on est vieux, ce serait bon, tout de même, des enfants!

Ils étaient arrivés vers le milieu de la rue de Bourgogne. Le poète s'arrêta devant une haute maison, sonna, serra la main de Duroy, et lui dit :

— Oubliez tout ce rabâchage de vieux, jeune homme, et vivez selon votre âge; adieu!

Et il disparut dans le corridor noir.

Duroy se remit en route, le cœur serré. Il lui semblait qu'on venait de lui montrer quelque trou plein d'ossements, un trou inévitable où il lui faudrait tomber un jour.

Mais, s'étant arrêté pour laisser passer une femme parfumée qui descendait de voiture et rentrait chez elle, il aspira d'un grand souffle avide la senteur de verveine et d'iris envolée dans l'air. Ses poumons et son cœur palpitérent brusquement d'espérance et de joie; et le souvenir de Mme de Marelle qu'il reverrait le lendemain l'envahit des pieds à la tête.

Tout lui souriait, la vie l'accueillait avec tendresse. Comme c'était bon, la réalisation des espérances.

Il s'endormit dans l'ivresse et se leva de bonne heure pour faire un tour à pied, dans l'avenue du Bois-de-Boulogne, avant d'aller à son rendez-vous. Il arriva, un peu avant l'heure, à la porte de son ancienne maîtresse.

Elle le reçut, les lèvres tendues, comme si aucune rupture n'avait eu lieu, et elle oublia même, pendant quelques instants, la sage prudence qu'elle

opposait, chez elle, à leurs caresses. Puis elle lui dit, en baisant les bouts frisés de ses moustaches :

– Tu ne sais pas l'ennui qui m'arrive, mon chéri ? J'espérais une bonne lune de miel, et voilà mon mari qui me tombe sur le dos pour six semaines ; il a pris un congé. Mais je ne veux pas rester six semaines sans te voir, surtout après notre petite brouille, et voilà comment j'ai arrangé les choses. Tu viendras me demander à dîner lundi, je lui ai déjà parlé de toi. Je te présenterai.

Duroy hésitait, un peu perplexe, ne s'étant jamais trouvé encore en face d'un homme dont il possédait la femme. Il balbutiait :

– Non, j'aime mieux ne pas faire la connaissance de ton mari.

Elle insista, fort étonnée, debout devant lui et ouvrant des yeux naïfs :

– Mais pourquoi ? Ça arrive tous les jours, ça ! Je ne t'aurais pas cru si nigaud, par exemple.

Il fut blessé :

– Eh bien, soit, je viendrai dîner lundi.

Elle ajouta :

– Pour que ce soit bien naturel, j'aurai les Fores-tier.

Jusqu'au lundi, Duroy ne pensa plus guère à cette entrevue ; mais voilà qu'en montant l'escalier de Mme de Marelle, il se sentit étrangement troublé, non pas qu'il lui répugnât de prendre la main de ce mari, de boire son vin et de manger son pain, mais il avait peur de quelque chose, sans savoir de quoi.

On le fit, entrer dans le salon, et il attendit,

comme toujours. Puis la porte de la chambre s'ouvrit, et il aperçut un grand homme à barbe blanche, décoré, grave et correct, qui vint à lui avec une politesse minutieuse :

– Ma femme m'a souvent parlé de vous, monsieur, et je suis charmé de faire votre connaissance.

Duroy s'avança en tâchant de donner à sa physionomie un air de cordialité expressive et il serra avec une énergie exagérée la main tendue de son hôte.

– Voici longtemps que vous vous occupez de journalisme ?

– Depuis quelques mois seulement.

– Ah ! vous avez marché vite.

– Oui, assez vite.

Et il se mit à parler au hasard, sans trop songer à ce qu'il disait, débitant toutes les banalités en usage entre gens qui ne se connaissent point. Il avait envie, tout à coup, d'être l'ami de cet homme, de gagner sa confiance, de lui faire raconter les choses secrètes de sa vie.

Mme de Marelle entra brusquement, et les ayant couverts d'un coup d'œil souriant et impénétrable, elle alla vers Duroy qui n'osa point, devant le mari, lui baiser la main, ainsi qu'il le faisait toujours.

Quand les Forestier arrivèrent, on fut effrayé de l'état de Charles. Il avait maigri et pâli affreusement en une semaine et il toussait sans cesse. Il annonça d'ailleurs qu'ils partaient pour Cannes le jeudi suivant, sur l'ordre formel du médecin.

Ils se retirèrent de bonne heure, et Duroy dit en hochant la tête :

– Je crois qu’il file un bien mauvais coton.

Mme de Marelle affirma avec sérénité :

– Oh ! il est perdu ! En voilà un qui avait eu de la chance de trouver une femme comme la sienne.

Duroy demanda :

– Elle l’aide beaucoup ?

– C’est-à-dire qu’elle fait tout. Elle est au courant de tout, elle connaît tout le monde sans avoir l’air de voir personne ; elle obtient ce qu’elle veut, comme elle veut, et quand elle veut. En voilà un trésor pour un homme qui veut parvenir.

– Elle se remariera bien vite, sans doute ?

Mme de Marelle répondit :

– Oui. Je ne serais même pas étonnée qu’elle eût en vue quelqu’un... un député... à moins que... qu’il ne veuille pas... car... car... il y aurait peut-être de gros obstacles... moraux... Enfin, voilà. Je ne sais rien.

Duroy se retira, le cœur troublé et l’esprit plein de vagues combinaisons.

Il alla le lendemain faire une visite aux Forestier et il les trouva terminant leurs bagages. Charles, étendu sur un canapé, exagérait la fatigue de sa respiration et répétait :

– Il y a un mois que je devrais être parti.

Puis il fit à Duroy une série de recommandations pour le journal, bien que tout fût réglé et convenu avec M. Walter.

Quand Georges s’en alla, il serra énergiquement les mains de son camarade :

– Eh bien, mon vieux, à bientôt !

Mais, comme Mme Forestier le reconduisait jusqu'à la porte, il lui dit vivement :

– Vous n'avez pas oublié notre pacte ? Nous sommes des amis et des alliés, n'est-ce pas ? Donc, si vous avez besoin de moi, en quoi que ce soit, n'hésitez point. Une dépêche ou une lettre et j'obéirai.

Elle murmura :

– Merci, je n'oublierai pas.

Et son œil aussi lui dit : « Merci », d'une façon plus profonde et plus douce.

Le ménage Forestier partit le jeudi soir.

VII

La disparition de Charles donna à Duroy une importance plus grande dans la rédaction de *La Vie française*. Il eut quelques polémiques dont il se tira avec esprit ; et ses relations constantes avec les hommes d'État le préparaient peu à peu à devenir à son tour un rédacteur politique adroit et perspicace.

Il ne voyait qu'une tache dans tout son horizon. Elle venait d'un petit journal frondeur qui l'attaquait constamment, ou plutôt qui attaquait en lui le chef des Échos de *La Vie française*, le chef des échos à surprises de M. Walter, disait le rédacteur anonyme de cette feuille appelée *La Plume*. C'étaient, chaque jour, des perfidies, des traits mordants, des insinuations de toute nature.

Or, un après-midi, comme il entrait dans la salle de rédaction, Boisrenard lui tendit le numéro de *La Plume* :

— Tenez, il y a encore une note désagréable pour vous.

— Ah ! à propos de quoi ?

— À propos de rien, de l'arrestation d'une dame Aubert par un agent des mœurs.

Georges prit le journal qu'on lui tendait, et lut, sous ce titre :

DUROY S'AMUSE.

«L'illustre reporter de La Vie française nous apprend aujourd'hui que la dame Aubert, dont nous avons annoncé l'arrestation par un agent de l'odieuse brigade des mœurs, n'existe que dans notre imagination. Or, la personne en question demeure 18, rue de l'Écureuil, à Montmartre. Quant au reporter dont il s'agit, il ferait mieux de nous donner quelque'une de ces bonnes nouvelles à sensation dont il a le secret : nouvelles de morts démenties le lendemain, nouvelles de batailles qui n'ont pas eu lieu, annonce de paroles graves prononcées par des souverains qui n'ont rien dit, toutes les informations enfin qui constituent les "Profits Walter", ou même quelque'une des petites indiscretions sur des soirées de femmes à succès, ou sur l'excellence de certains produits qui sont d'une grande ressource à quelques-uns de nos confrères.»

Le jeune homme demeurait interdit, plus qu'irrité, comprenant seulement qu'il y avait là-dedans quelque chose de fort désagréable pour lui.

Boisrenard reprit :

— Qui vous a donné cet écho ?

Duroy cherchait, ne se rappelant plus. Puis, tout à coup, le souvenir lui revint :

— Ah ! oui, c'est Saint-Potin.

Puis il relut l'alinéa de *La Plume*, et il rougit brusquement, révolté par l'accusation de vénalité.

— Comment, on prétend que je suis payé pour...

Alors Duroy s'élança chez le patron qu'il trouva un peu froid, avec un œil soupçonneux. Après avoir écouté le cas, M. Walter répondit :

– Allez vous-même chez cette dame et démentez de façon qu'on n'écrive plus de pareilles choses sur vous. C'est fort ennuyeux pour le journal, pour moi et pour vous.

Duroy monta en fiacre avec Saint-Potin pour guide, et il cria au cocher :

– 18, rue de l'Écureuil, à Montmartre.

C'était dans une immense maison dont il fallut escalader les six étages. Une vieille femme en caraco de laine vint leur ouvrir :

– Qu'est-ce que vous me r'voulez ? dit-elle en apercevant Saint-Potin.

– Je vous amène monsieur, qui est inspecteur de police et qui voudrait bien savoir votre affaire.

Alors elle les fit entrer, en racontant :

– Il en est encore r'venu deux d'puis vous pour un journal, je n'sais point l'quel.

Puis, se tournant vers Duroy :

– Donc, c'est monsieur qui désire savoir ?

– Oui. Est-ce que vous avez été arrêtée par un agent des mœurs ?

– Jamais d'la vie, mon bon monsieur, jamais d'la vie. Voilà la chose. J'ai un boucher qui sert bien, mais qui pèse mal. Je m'en ai aperçu souvent sans rien dire, mais, l'autre jour, comme je lui demandais deux livres de côtelettes, vu que j'aurais ma fille et mon gendre, je m'aperçois qu'il me pèse des os de déchet, des os de côtelettes, c'est vrai, mais pas des miennes. Je refuse donc, alors y me traite de vieux rat, je lui réplique vieux fripon ; bref, de fil en aiguille, nous nous sommes chamaillés, qu'il y avait

plus de cent personnes devant la boutique et qui riaient, qui riaient ! Tant qu'enfin un agent fut attiré et nous invita à nous expliquer chez le commissaire. Nous y fûmes, et on nous renvoya dos à dos.

Duroy demanda :

— C'est tout ?

— C'est toute la vérité, mon cher monsieur.

Et, lui ayant offert un verre de cassis, qu'il refusa de boire, la vieille insista pour qu'on parlât dans le rapport des fausses pesées du boucher.

De retour au journal, Duroy rédigea sa réponse :

« Un écrivillon anonyme de La Plume, s'en étant arraché une, me cherche noise au sujet d'une vieille femme qu'il prétend avoir été arrêtée par un agent des mœurs, ce que je nie. J'ai vu moi-même la dame Aubert, et elle m'a raconté par le menu sa querelle avec un boucher, au sujet d'une pesée de côtelettes, ce qui nécessita une explication devant le commissaire de police. Voilà toute la vérité. »

« Quant aux autres insinuations du rédacteur de La Plume, je les méprise. On ne répond pas, d'ailleurs, à de pareilles choses, quand elles sont écrites sous le masque. »

« GEORGES DUROY. »

M. Walter et Jacques Rival, qui venait d'arriver, trouvèrent cette note suffisante, et il fut décidé qu'elle passerait le jour même, à la suite des échos.

Duroy rentra tôt chez lui, un peu agité, un peu inquiet. Qu'allait répondre l'autre ? Qui était-il ? Pourquoi cette attaque brutale ? Avec les mœurs brusques des journalistes, cette bêtise pouvait aller loin, très loin. Il dormit mal.

Quand il relut sa note dans le journal, le lendemain, il la trouva plus agressive imprimée que manuscrite.

Il fut fiévreux tout le jour et il dormit mal encore la nuit suivante. Il se leva dès l'aurore pour chercher le numéro de *La Plume* qui devait répondre à sa réplique. Il chercha son nom d'un coup d'œil et ne vit rien d'abord. Il respirait déjà, quand il aperçut la chose enfermée entre deux tirets :

« Le sieur Duroy, de La Vie française, nous donne un démenti ; et, en nous démentant, il ment. Il avoue cependant qu'il existe une femme Aubert, et qu'un agent l'a conduite à la police. Il ne reste donc qu'à ajouter deux mots : "des mœurs" après le mot "agent" et c'est dit.

« Mais la conscience de certains journalistes est au niveau de leur talent.

« Et je signe : LOUIS LANGREMONT. »

Alors le cœur de Georges se mit à battre violemment, et il rentra chez lui. Donc, on l'avait insulté, et d'une telle façon qu'aucune hésitation n'était possible. Pourquoi ? Pour rien. À propos d'une vieille femme qui s'était querellée avec son boucher.

Il s'habilla bien vite et se rendit chez M. Walter, quoiqu'il fût à peine huit heures du matin.

M. Walter, déjà levé, lisait *La Plume*.

— Eh bien, dit-il avec un visage grave, en apercevant Duroy, vous ne pouvez pas reculer ? Allez tout de suite trouver Rival qui se chargera de vos intérêts.

Duroy balbutia quelques mots vagues et sortit pour se rendre chez le chroniqueur, qui dormait encore. Il sauta du lit, au coup de sonnette, puis, ayant lu l'écho :

– Bigre, il faut y aller. Qui voyez-vous comme autre témoin? Boisrenard?

– Oui, Boisrenard.

– Êtes-vous fort aux armes?

– Pas du tout.

– Ah! diable! Et au pistolet?

– Je tire un peu.

– Bon. Vous allez vous exercer pendant que je m'occuperai de tout.

Il habitait au rez-de-chaussée d'un petit hôtel, et il fit descendre Duroy dans la cave, une cave énorme, convertie en salle d'armes et en tir, toutes les ouvertures sur la rue étant bouchées.

Après avoir allumé une ligne de becs de gaz conduisant jusqu'au fond d'un second caveau, où se dressait un homme de fer peint en rouge et en bleu, il posa sur une table deux paires de pistolets d'un système nouveau chargeant par la culasse, et il commença les commandements d'une voix brève comme si on eût été sur le terrain.

– Prêt? Feu!

Duroy, anéanti, obéissait, levait le bras, visait, tirait, et comme il atteignait souvent le mannequin en plein ventre, Jacques Rival, satisfait, déclarait :

– Bien – très bien – très bien – vous irez – vous irez. Tirez comme ça jusqu'à midi.

Et il sortit.

Resté seul, Duroy tira encore quelques coups, puis il s'assit et se mit à réfléchir. Comme c'était bête tout de même, ces choses-là ! Que gagnait un honnête homme insulté à risquer sa vie contre une crapule ?

Quelle heure pouvait-il être ? Les heures passaient là-dedans comme elles devaient passer au fond des prisons, sans que rien les indique et que rien les marque, sauf les retours du geôlier portant les plats. Il attendit, longtemps, longtemps.

Puis tout d'un coup il entendit des pas, des voix, et Jacques Rival reparut, accompagné de Boisrenard. Il cria dès qu'il aperçut Duroy :

– C'est arrangé !

L'autre crut l'affaire terminée par quelque lettre d'excuses ; son cœur bondit, et il balbutia :

– Ah !... merci.

Le chroniqueur reprit :

– Ce Langremont est très carré, il a accepté toutes nos conditions. Vingt-cinq pas, une balle au commandement en levant le pistolet. On a le bras beaucoup plus sûr ainsi qu'en l'abaissant. Maintenant, allons déjeuner, il est midi passé.

Et ils se rendirent dans un restaurant voisin. Duroy ne parlait plus guère. Il mangea pour n'avoir pas l'air d'avoir peur, puis dans le jour il accompagna Boisrenard au journal et il fit sa besogne d'une façon distraite et machinale. On le trouva crâne.

Jacques Rival vint lui serrer la main vers le milieu de l'après-midi ; et il fut convenu que ses

témoins le prendraient chez lui en landau, le lendemain à sept heures du matin, pour se rendre au bois du Vésinet où la rencontre aurait lieu.

Il se retrouva chez lui vers neuf heures du soir après avoir dîné chez Boisrenard, qui ne l'avait point quitté de tout le jour par dévouement.

Dès qu'il fut seul, il marcha pendant quelques minutes, à grands pas vifs, à travers sa chambre. Une seule idée emplissait son esprit : « Un duel demain », sans que cette idée éveillât en lui autre chose qu'une émotion confuse et puissante. Il avait jeté sur sa petite table une carte de son adversaire remise par Rival, afin de garder son adresse. Il la relut comme il l'avait déjà lue vingt fois dans la journée. *Louis Langremont, 176, rue Montmartre.* Rien de plus.

Une colère s'éveillait en lui contre ce morceau de papier, une colère haineuse où se mêlait un étrange sentiment de malaise. Il prit une paire de ciseaux à ongles qui traînaient et il les piqua au milieu du nom imprimé comme s'il eût poignardé quelqu'un.

Donc il allait se battre, et se battre au pistolet!

Il commençait à se sentir fort nerveux. Il but un verre d'eau, puis se coucha.

Il avait très chaud dans ses draps, bien qu'il fit très froid dans sa chambre, mais il ne pouvait parvenir à s'assoupir. Il se tournait et se retournait, demeurait cinq minutes sur le dos, puis se plaçait sur le côté gauche, puis se roulait sur le côté droit.

Et un singulier besoin le prit tout à coup de se relever pour se regarder dans la glace. Quand il

aperçut son visage reflété dans le verre poli, il se reconnut à peine, et il lui sembla qu'il ne s'était jamais vu. Ses yeux lui parurent énormes ; et il était pâle, certes, il était pâle, très pâle.

Tout d'un coup, cette pensée entra en lui à la façon d'une balle : « Demain, à cette heure-ci, je serai peut-être mort. » Et son cœur se remit à battre furieusement.

Il se retourna vers sa couche et il se vit distinctement étendu sur le dos dans ces mêmes draps qu'il venait de quitter. Il avait ce visage creux qu'ont les morts et cette blancheur des mains qui ne remueront plus.

Alors il eut peur de son lit, et afin de ne plus le voir il ouvrit la fenêtre pour regarder dehors. Un froid glacial lui mordit la chair de la tête aux pieds, et il se recula, haletant. Il se fatiguait la pensée à imaginer les moindres détails du combat ; et tout à coup il voyait en face de lui ce petit trou noir et profond du canon dont allait sortir une balle.

Et il fut pris brusquement d'une crise de désespoir épouvantable. Il serrait les dents pour ne pas crier, avec un besoin fou de se rouler par terre, de déchirer quelque chose, de mordre. Mais il aperçut un verre sur sa cheminée et il se rappela qu'il possédait dans son armoire un litre d'eau-de-vie presque plein.

Il saisit la bouteille et but, à même le goulot, à longues gorgées, avec avidité. Et il la reposa seulement lorsque le souffle lui manqua. Elle était vide d'un tiers.

Une chaleur pareille à une flamme lui brûla bientôt l'estomac, se répandit dans ses membres, raffermir son âme en l'étourdissant.

Il se dit : « Je tiens le moyen. » Et comme il se sentait maintenant la peau brûlante, il rouvrit la fenêtre.

Le jour naissait, calme et glacial.

Et il se mit à sa toilette.

L'heure qui suivit fut difficile à passer. Lorsqu'il entendit frapper à sa porte, il faillit s'abattre sur le dos, tant la commotion fut violente. C'étaient ses témoins. — Déjà !

Ils étaient enveloppés de fourrures. Rival déclara, après avoir serré la main de son client :

— Il fait un froid de Sibérie.

Puis il demanda :

— On est calme ?

— Très calme.

— Allons, ça ira.

Ils descendirent. Un monsieur les attendait dans le landau. Rival nomma :

— Le docteur Le Brument.

Duroy lui serra la main en balbutiant :

— Je vous remercie.

Puis il voulut prendre place sur la banquette du devant et il s'assit sur quelque chose de dur qui le fit relever comme si un ressort l'eût redressé. C'était la boîte aux pistolets.

Les deux témoins montèrent à leur tour et le cocher partit. Il savait où on devait aller.

Mais la boîte aux pistolets gênait tout le monde,

surtout Duroy, qui eût préféré ne pas la voir. On essaya de la placer derrière le dos; elle cassait les reins; puis on la mit debout entre Rival et Boisenard; elle tombait tout le temps. On finit par la glisser sous les pieds.

La voiture fut bientôt en pleine campagne. Il était neuf heures environ. C'était une de ces rudes matinées d'hiver où toute la nature est luisante, cassante et dure comme du cristal.

Rival disait à Duroy :

– J'ai pris les pistolets chez Gastine-Renette. Il les a chargés lui-même. La boîte est cachetée. On les tirera au sort, d'ailleurs, avec ceux de notre adversaire.

Duroy répondit machinalement :

– Je vous remercie.

Alors Rival lui fit des recommandations minutieuses, car il tenait à ce que son client ne commît aucune erreur.

– Quand on demandera : « Êtes-vous prêts, messieurs? », vous répondrez d'une voix forte : « Oui! » Quand on commandera : « Feu! », vous élèverez vivement le bras, et vous tirerez avant qu'on ait prononcé trois.

Et Duroy se répétait mentalement : « Quand on commandera feu, j'élèverai le bras – quand on commandera feu, j'élèverai le bras... »

Le landau entra sous un bois, tourna à droite dans une avenue, puis encore à droite.

Duroy marmottait toujours :

– Quand on commandera feu, j'élèverai le bras.

Et il pensa qu'un accident de voiture arrangerait tout. Oh! si on pouvait verser, quelle chance! s'il pouvait se casser une jambe!...

Mais il aperçut au bout d'une clairière une autre voiture arrêtée et quatre messieurs qui piétinaient pour s'échauffer les pieds; et il fut obligé d'ouvrir la bouche tant sa respiration devenait pénible.

Les témoins descendirent d'abord, puis le médecin et le combattant. Rival avait pris la boîte aux pistolets et il s'en alla avec Boisrenard vers deux des étrangers qui venaient à eux. Duroy les vit se saluer avec cérémonie puis marcher ensemble dans la clairière en regardant tantôt par terre et tantôt dans les arbres, comme s'ils avaient cherché quelque chose qui aurait pu tomber ou s'envoler. Puis ils comptèrent des pas et enfoncèrent avec grand-peine deux cannes dans le sol gelé. Ils se réunirent ensuite en groupe et ils firent les mouvements du jeu de pile ou face, comme des enfants qui s'amuse.

Puis on l'amena jusqu'à une des cannes piquées en terre et on lui remit son pistolet. Alors il aperçut un homme debout, en face de lui, tout près, un petit homme ventru, chauve, qui portait des lunettes. C'était son adversaire.

Il le vit très bien, mais il ne pensait à rien qu'à ceci: « Quand on commandera feu, j'élèverai le bras et je tirerai. » Une voix résonna dans le grand silence de l'espace, une voix qui semblait venir de très loin, et elle demanda:

— Êtes-vous prêts, messieurs?

Georges cria:

– Oui.

Alors la même voix ordonna :

– Feu !

Il n'écoula rien de plus, il ne s'aperçut de rien, il ne se rendit compte de rien, il sentit seulement qu'il levait le bras en appuyant de toute sa force sur la gâchette.

Et il n'entendit rien.

Mais il vit aussitôt un peu de fumée au bout du canon de son pistolet ; et comme l'homme en face de lui demeurait toujours debout, dans la même posture également, il aperçut aussi un autre petit nuage blanc qui s'envolait au-dessus de la tête de son adversaire.

Ils avaient tiré tous les deux. C'était fini.

Ses témoins et le médecin le touchaient, le palpaient, déboutonnaient ses vêtements en demandant avec anxiété :

– Vous n'êtes pas blessé ?

– Non, je ne crois pas.

Langremont d'ailleurs demeurait aussi intact que son ennemi, et Jacques Rival murmura d'un ton mécontent :

– Avec ce sacré pistolet, c'est toujours comme ça, on se rate ou on se tue. Quel sale instrument !

Duroy ne bougeait point, paralysé de surprise et de joie : c'était fini ! Il se sentait brave tout à coup à provoquer n'importe qui.

Quand le procès-verbal fut rédigé, on le présenta à Duroy qui devait l'insérer dans les échos. Il s'étonna de voir qu'il avait échangé deux balles avec

M. Louis Langremont, et, un peu inquiet, il interrogea Rival :

– Mais nous n'avons tiré qu'une balle.

L'autre sourit :

– Oui, une balle... une balle chacun... ça fait deux balles.

Le lendemain, vers onze heures du matin, Duroy reçut un petit bleu :

« Mon Dieu, que j'ai eu peur ! Viens donc tantôt rue de Constantinople, que je t'embrasse, mon amour. Comme tu es brave – je t'adore. – CLO. »

Il alla au rendez-vous et elle s'élança dans ses bras, le couvrant de baisers :

– Oh ! mon chéri, si tu savais mon émotion quand j'ai lu les journaux ce matin. Oh ! raconte-moi. Dis-moi tout. Je veux savoir.

Il fit un récit dramatique. Elle était assise sur ses genoux et le tenait dans ses bras comme pour prendre part à son danger. Elle balbutiait :

– Oh ! mon pauvre chéri, mon pauvre chéri...

Puis, quand il eut fini de conter, elle lui dit :

– Tu ne sais pas, je ne peux plus me passer de toi ! Il faut que je te voie, et, avec mon mari à Paris, ça n'est pas commode. Comment faire ?

Il eut brusquement une inspiration et demanda :

– Combien paies-tu ici ?

– Cent francs par mois.

– Eh bien, je prends l'appartement à mon compte et je vais l'habiter tout à fait. Le mien n'est plus suffisant dans ma nouvelle position.

Elle réfléchit quelques instants, puis répondit :

– Non. Je ne veux pas.

– Pourquoi ça ?

Alors elle chuchota tout bas, tendrement :

– Parce que tu y amènerais des femmes, et je ne veux pas.

Il s'indigna :

– Jamais de la vie, par exemple. Je te le promets.

Elle l'étreignit dans un élan d'amour :

– Alors je veux bien, mon chéri. Mais tu sais, si tu me trompes une fois, rien qu'une fois, ce sera fini entre nous, fini pour toujours. En tout cas, viens dîner dimanche. Mon mari te trouve charmant.

Elle le quitta, après l'avoir indéfiniment embrassé, ce duel ayant exaspéré sa tendresse.

Et Duroy pensait, en se rendant au journal : « Quel drôle d'être ça fait ! Et quel drôle de ménage ! Quel fantaisiste a bien pu préparer l'accouplement de ce vieux et de cette écervelée ? Qui sait ? L'amour, peut-être ? »

Puis il conclut : « Enfin, c'est une bien gentille maîtresse ; je serais rudement bête de la lâcher. »

VIII

Son duel avait fait passer Duroy au nombre des chroniqueurs de tête de *La Vie française*; mais, comme il éprouvait une peine infinie à découvrir des idées, il prit la spécialité des déclamations sur la décadence des mœurs, sur l'abaissement des caractères, l'affaissement du patriotisme et l'anémie de l'honneur français. (Il avait trouvé le mot « anémie » dont il était fier.)

Il habitait maintenant rue de Constantinople, où il avait transporté sa malle, sa brosse, son rasoir et son savon, ce qui constituait son déménagement.

Une nuit, comme il rentrait, il trouva une lettre glissée sous sa porte.

L'ayant ouverte, il lut :

« Cannes, villa Jolie.

« Cher monsieur et ami, vous m'avez dit, n'est-ce pas, que je pouvais compter sur vous en tout ? Eh bien, j'ai à vous demander un cruel service, c'est de venir m'assister, de ne pas me laisser seule aux derniers moments de Charles qui va mourir. Il ne passera peut-être pas la semaine, bien qu'il se lève encore, mais le médecin m'a prévenue.

« Je n'ai plus la force ni le courage de voir cette agonie jour et nuit. Je ne puis demander une pareille chose qu'à vous, car mon mari n'a plus de famille. Vous étiez son

camarade ; il vous a ouvert la porte du journal. Venez, je vous en supplie.

« Madeleine Forestier. »

Un singulier sentiment entra comme un souffle d'air au cœur de Georges, un sentiment de délivrance, d'espace qui s'ouvrait devant lui, et il murmura :

– Certes, j'irai. Ce pauvre Charles ! Ce que c'est que de nous, tout de même !

Le patron, à qui il communiqua la lettre de la jeune femme, donna en grognant son autorisation. Il répétait :

– Mais revenez vite, vous nous êtes indispensable.

Georges Duroy partit pour Cannes le lendemain par le rapide de sept heures, après avoir prévenu le ménage de Marelle par un télégramme.

Il arriva, le jour suivant, vers quatre heures du soir.

Un commissionnaire le guida vers la villa Jolie, bâtie à mi-côte, dans cette forêt de sapins peuplée de maisons blanches, qui va du Cannel au golfe Juan.

La maison était petite, basse, de style italien, au bord de la route qui monte en zigzag à travers les arbres, montrant à chaque détour d'admirables points de vue.

Le domestique ouvrit la porte et s'écria :

– Oh ! monsieur, madame vous attend avec bien de l'impatience.

Un bruit de robe le fit se retourner.

Mme Forestier lui tendait les deux mains :

– Comme vous êtes gentil, comme c'est gentil d'être venu !

Et brusquement elle l'embrassa. Puis ils se regardèrent.

Elle murmura :

– Il est terrible, voyez-vous, il se sait perdu et il me tyrannise atrocement. Je lui ai annoncé votre arrivée. Mais où est votre malle ?

– Je l'ai laissée au chemin de fer, ne sachant pas dans quel hôtel vous me conseilleriez de descendre pour être près de vous.

Elle hésita, puis reprit :

– Vous descendrez ici, dans la villa. Il peut mourir d'un moment à l'autre, et si cela arrivait la nuit, je serais seule. J'enverrai chercher votre bagage. Maintenant, montons.

Elle ouvrit une porte au premier étage, et Duroy aperçut auprès d'une fenêtre, assis dans un fauteuil et enroulé dans des couvertures, livide sous la clarté rouge du soleil couchant, une espèce de cadavre qui le regardait.

Forestier souleva sa main d'un geste pénible et lent.

– Te voilà, dit-il, tu viens me voir mourir.

Duroy affecta de rire :

– Te voir mourir ! ce ne serait pas un spectacle amusant, et je ne choisirais point cette occasion-là pour visiter Cannes. Je viens te dire bonjour et me reposer un peu.

L'autre murmura :

– Assieds-toi.

Et il baissa la tête comme enfoncé en des méditations désespérées.

Il respirait d'une façon rapide, essoufflée, et parfois poussait une sorte de gémissement, comme s'il eût voulu rappeler aux autres combien il était malade.

Forestier releva la tête vers sa femme et demanda :

— Donne-moi un peu d'air.

Elle ouvrit toute grande la fenêtre.

Le souffle qui entra les surprit tous les trois comme une caresse. On y distinguait un goût puissant de résine et l'âcre saveur des eucalyptus.

Forestier la buvait d'une haleine courte et fiévreuse. Il crispa les ongles de ses mains sur les bras de son fauteuil, et dit d'une voix basse, sifflante, rageuse :

— Ferme la fenêtre. Cela me fait mal.

Et sa femme ferma la fenêtre lentement, puis elle regarda au loin, le front contre la vitre.

Duroy, mal à l'aise, aurait voulu causer avec le malade, le rassurer. Mais il n'imaginait rien de propre à le réconforter.

Forestier demanda :

— Rien de nouveau au journal ?

— Rien de nouveau. On a pris pour te remplacer le petit Lacrin qui sort du *Voltaire* ; mais il n'est pas mûr. Il est temps que tu reviennes !

Le malade balbutia :

— Moi ? J'irai faire de la chronique à six pieds sous terre maintenant.

Il y eut un long silence ; un silence douloureux

et profond. Et Forestier se mit à parler d'une voix saccadée, essoufflée, déchirante à entendre :

– Combien est-ce que j'en verrai encore, de couchers de soleil?... huit... dix... Vous avez du temps, vous autres... moi, c'est fini...

Et Duroy tout à coup se rappela ce que lui disait Norbert de Varenne, quelques semaines auparavant : « Moi, maintenant, je vois la mort de si près que j'ai souvent envie d'étendre le bras pour la repousser. »

Il n'avait point compris, ce jour-là ; maintenant il comprenait en regardant Forestier. Et une angoisse inconnue, atroce, entra en lui, comme s'il eût senti tout près, sur ce fauteuil où haletait cet homme, la hideuse mort à portée de sa main. Il avait envie de se lever, de s'en aller, de se sauver, de retourner à Paris tout de suite ! Oh ! s'il avait su, il ne serait pas venu.

La nuit maintenant s'était répandue dans la chambre comme un deuil hâtif qui serait tombé sur ce moribond. Un domestique entra bientôt qui posa une lampe sur la cheminée. Mme Forestier dit à son mari :

– Veux-tu te coucher, ou descendras-tu pour dîner ?

Il murmura :

– Je descendrai.

Et l'attente du repas les fit demeurer encore près d'une heure immobiles, tous les trois, prononçant seulement parfois un mot, un mot quelconque, inutile, banal, comme s'il y eût du danger, un danger mystérieux, à laisser durer trop longtemps ce

silence, à laisser se figer l'air muet de cette chambre, de cette chambre où rôdait la mort.

Enfin le dîner fut annoncé. Il sembla long à Duroy, interminable. Seul le tic-tac dur d'une horloge de bois troublait le calme des murs de son mouvement mécanique et régulier.

Dès qu'on eut fini de manger, Duroy, sous prétexte de fatigue, se retira dans sa chambre, et, accoudé à sa fenêtre, il regardait la pleine lune au milieu du ciel, comme un globe de lampe énorme, jeter sur les murs blancs des villas sa clarté sèche et voilée. Et il cherchait une raison pour s'en aller bien vite, inventant des ruses, des télégrammes qu'il allait recevoir, un rappel de M. Walter.

Mais ses résolutions de fuite lui parurent plus difficiles à réaliser, en s'éveillant le lendemain. Mme Forestier ne se laisserait point prendre à ses adresses, et il perdrait par sa couardise tout le bénéfice de son dévouement. Il se dit : « Bah ! c'est embêtant ; eh bien, tant pis, il y a des passes désagréables dans la vie ; et puis, ça ne sera peut-être pas long. »

Il faisait un temps bleu, de ce bleu du Midi qui vous emplit le cœur de joie ; et Duroy descendit jusqu'à la mer, trouvant qu'il serait assez tôt de voir Forestier dans la journée.

Quand il rentra pour déjeuner, le domestique lui dit :

— Monsieur a déjà demandé monsieur deux ou trois fois.

Il monta. Forestier semblait dormir dans un fauteuil. Sa femme lisait, allongée sur le canapé.

Le malade releva la tête. Duroy demanda :

— Eh bien, comment vas-tu ? Tu m'as l'air gaillard ce matin.

L'autre murmura :

— Oui, ça va mieux, j'ai repris des forces. Déjeune bien vite avec Madeleine, parce que nous allons faire un tour en voiture.

La jeune femme, dès qu'elle fut seule avec Duroy, lui dit :

— Voilà ! aujourd'hui il se croit sauvé. Il veut sortir à toute force, mais j'ai horriblement peur d'un accident. Il ne pourra pas supporter les secousses de la route.

Quand le landau fut arrivé, Forestier descendit l'escalier pas à pas, soutenu par son domestique. Mais dès qu'il aperçut la voiture, il voulut qu'on la découvrit. Sa femme résistait :

— Tu vas prendre froid. C'est de la folie.

Il s'obstina :

— Non, je vais beaucoup mieux. Je le sens bien.

On passa d'abord dans ces chemins ombrés qui vont toujours entre deux jardins et qui font de Cannes une sorte de parc anglais, puis on gagna la route d'Antibes, le long de la mer.

Forestier expliquait le pays. Il avait indiqué d'abord la villa du comte de Paris. Il en nommait d'autres. Il était gai, d'une gaieté voulue, factice et débile de condamné.

Le long du golfe, un courant d'air froid les frappa soudain, glissé dans le pli d'un vallon, et le malade se mit à tousser.

Ce ne fut rien d'abord, une petite crise ; mais elle grandit, devint une quinte ininterrompue, puis une sorte de hoquet, un râle.

Forestier suffoquait, et chaque fois qu'il voulait respirer la toux lui déchirait la gorge, sortie du fond de sa poitrine. Il fallut le porter du landau dans sa chambre, et Duroy, qui lui tenait les jambes, sentait les secousses de ses pieds, à chaque convulsion de ses poumons.

La chaleur du lit n'arrêta point l'accès, qui dura jusqu'à minuit ; puis les narcotiques, enfin, engourdirent les spasmes mortels de la toux. Et le malade demeura jusqu'au jour, assis dans son lit, les yeux ouverts.

Les premières paroles qu'il prononça furent pour demander le barbier, car il tenait à être rasé chaque matin. Il se leva pour cette opération de toilette ; mais il fallut le recoucher aussitôt, et il se mit à respirer d'une façon si courte, si dure, si pénible, que Mme Forestier, épouvantée, fit réveiller Duroy, qui venait de se coucher, pour le prier d'aller chercher le médecin.

Il ramena presque immédiatement le docteur Gavaut qui prescrivit un breuvage et donna quelques conseils ; mais comme le journaliste le reconduisait pour lui demander son avis :

— C'est l'agonie, dit-il. Il sera mort demain matin. Prévenez cette pauvre jeune femme et envoyez chercher un prêtre. Moi, je n'ai plus rien à faire.

Duroy fit appeler Mme Forestier :

– Il va mourir. Le docteur conseille d'envoyer chercher un prêtre.

Elle hésita longtemps, puis, d'une voix lente, ayant tout calculé :

– Oui, ça vaut mieux... sous bien des rapports... Vous seriez bien gentil, vous, d'aller m'en chercher un, un curé, et de le choisir. Prenez-en un qui ne nous fasse pas trop de simagrées.

Le jeune homme ramena un vieil ecclésiastique complaisant qui se prêtait à la situation. Dès qu'il fut entré chez l'agonisant, Mme Forestier sortit, et s'assit, avec Duroy, dans la pièce voisine.

Elle était fort pâle.

Ils entendaient le prêtre, qui parlait un peu haut, étant un peu sourd, et qui disait :

– Mais non, mais non, vous n'êtes pas si bas que ça. Vous êtes malade, mais nullement en danger. Et la preuve c'est que je viens en ami, en voisin. Si vous voulez profiter de ma visite pour vous confesser par exemple, je ne demande pas mieux. Je suis un pasteur, moi, je saisis toutes les occasions pour ramener mes brebis.

La jeune femme se leva, et dit simplement :

– Descendons un peu au jardin.

Et ils allèrent s'asseoir sur un banc, devant la porte, au-dessous d'un rosier fleuri. Duroy après quelques minutes de silence, demanda :

– Est-ce que vous tarderez beaucoup à rentrer à Paris ?

Elle répondit :

– Oh ! non. Dès que tout sera fini je reviendrai.

Et ils restèrent longtemps silencieux.

Le domestique vint les prévenir que « M. le curé avait fini ». Et ils remontèrent ensemble.

Forestier semblait avoir encore maigri depuis la veille.

Le prêtre lui tenait la main.

Dès qu'il fut sorti, le moribond, qui haletait, essaya de soulever ses deux mains vers sa femme et il bégaya :

— Sauve-moi... sauve-moi... ma chérie... je ne veux pas mourir... je ne veux pas mourir...

Il regardait devant lui quelque chose d'invisible pour les autres et de hideux, dont ses yeux fixes reflétaient l'épouvante.

Le temps passait ; midi sonna à l'horloge d'un couvent voisin. Duroy sortit de la chambre pour aller manger un peu. Il revint une heure plus tard. Mme Forestier refusa de rien prendre.

La jeune femme était assise dans un fauteuil, au pied du lit. Duroy en prit un autre à côté d'elle, et ils attendirent en silence.

Duroy lui-même commençait à s'assoupir quand il eut la sensation que quelque chose survenait. Il ouvrit les yeux juste à temps pour voir Forestier fermer les siens comme deux lumières qui s'éteignent. Un petit hoquet agita la gorge du mourant, et deux filets de sang apparurent aux coins de sa bouche, puis coulèrent sur sa chemise. Il avait fini de respirer.

Sa femme comprit, et, poussant une sorte de cri, elle s'abattit sur les genoux en sanglotant dans le drap.

Lorsque fut dissipé le premier étonnement, après les premières larmes versées, on s'occupa de tous les soins et de toutes les démarches que réclame un mort. Duroy courut jusqu'à la nuit.

Il avait grand-faim en rentrant. Mme Forestier mangea quelque peu ; puis ils s'installèrent tous deux dans la chambre funèbre pour veiller le corps. Ils demeuraient sans parler, pensant, et le regardant.

Une terreur confuse, immense, écrasante, pesait sur l'âme de Duroy, la terreur de ce néant illimité, inévitable, détruisant indéfiniment toutes les existences si rapides et si misérables.

Il détourna les yeux pour ne plus regarder le cadavre.

Mme Forestier, la tête baissée, semblait songer aussi à des choses douloureuses.

Et il se mit à la contempler. Qu'allait-elle faire maintenant ? Qui épouserait-elle ? Avait-elle des projets, des plans, des idées arrêtées ? Si elle avait pensé à lui, juste à ce moment où elle allait devenir veuve, c'est que, peut-être, elle avait songé à celui qui deviendrait de nouveau son compagnon, son allié ?

Le silence de la chambre était profond ; on n'entendait que le balancier de la pendule qui battait sur la cheminée son tic-tac métallique et régulier.

Il murmura :

- Vous devez être bien fatiguée ?

Elle répondit :

- Oui, mais je suis surtout accablée.

Le bruit de leur voix les étonna, sonnait étrangement dans cet appartement sinistre. Il continua :

– Dans tous les cas, vous savez le pacte conclu entre nous. Vous pouvez disposer de moi comme vous voudrez. Je vous appartiens.

Elle lui tendit la main en jetant sur lui un de ces regards mélancoliques et doux qui remuent en nous jusqu'aux moelles des os.

– Merci, vous êtes bon, excellent. Si j'osais et si je pouvais quelque chose pour vous, je dirais aussi : comptez sur moi.

Il avait pris la main offerte et il la gardait, la serrant, avec une envie ardente de la baiser. Il s'y décida enfin, et l'approchant lentement de sa bouche, il tint longtemps la peau fine, un peu chaude, fiévreuse et parfumée contre ses lèvres.

Il ne savait comment lui laisser comprendre qu'il serait heureux, bien heureux, de l'avoir pour femme à son tour. Certes il ne pouvait pas le lui dire, à cette heure, en ce lieu, devant ce corps ; cependant il pouvait, lui semblait-il, trouver une de ces phrases ambiguës, convenables et compliquées, qui ont des sens cachés sous les mots, et qui expriment tout ce qu'on veut par leurs réticences calculées.

Mais le cadavre le gênait, le cadavre rigide, étendu devant eux, et qu'il sentait entre eux. Il alla vers la fenêtre et l'ouvrit. Toute la fraîcheur parfumée de la nuit entra, troublant la flamme des deux bougies allumées auprès du lit.

– Venez donc prendre un peu le frais, dit-il, il fait un temps admirable.

Elle s'en vint tranquillement et s'accouda près de lui.

Alors il murmura, à voix basse :

– Écoutez-moi, et comprenez bien ce que je veux dire. Voilà... Je ne suis qu'un pauvre diable sans fortune et dont la position est à faire, vous le savez. Mais j'ai de la volonté, quelque intelligence à ce que je crois, et je suis en route, en bonne route. Enfin je vous ai dit un jour, chez vous, que mon rêve le plus cher aurait été d'épouser une femme comme vous. Je vous répète aujourd'hui ce désir. Ce n'est point une demande que je vous adresse. Le lieu et l'instant la rendraient odieuse. Je tiens seulement à ne point vous laisser ignorer que vous pouvez me rendre heureux d'un mot, que vous pouvez faire de moi soit un ami fraternel, soit même un mari, à votre gré, que mon cœur et ma personne sont à vous. Quand nous nous reverrons, à Paris, vous me ferez comprendre ce que vous aurez résolu. Jusque-là plus un mot, n'est-ce pas ?

Il avait débité cela sans la regarder, comme s'il eût semé ses paroles dans la nuit devant lui. Et elle semblait n'avoir point entendu, tant elle était demeurée immobile, regardant aussi devant elle, d'un œil fixe et vague, le grand paysage pâle éclairé par la lune.

Puis elle murmura :

– Il fait un peu froid.

Et, s'étant retournée, elle revint vers le lit.

Ils ne parlaient plus, continuant à veiller d'une façon convenable, sans dormir. Mais, vers minuit, Duroy s'assoupit le premier. Quand il se réveilla, il vit que Mme Forestier sommeillait également, et

ayant pris une posture plus commode, il ferma de nouveau les yeux en grommelant :

– Sacristi ! on est mieux dans ses draps, tout de même.

Un bruit soudain le fit tressaillir. La garde entra. Il faisait grand jour.

La jeune femme, sur le fauteuil en face, semblait aussi surprise que lui. Elle était un peu pâle, mais toujours jolie, fraîche, gentille, malgré cette nuit passée sur un siège.

Ils allèrent ensuite tous les deux se reposer jusqu'à onze heures. Puis ils mirent Charles au cercueil, et ils se sentirent aussitôt allégés, rassérénés.

Ils s'assirent en face l'un de l'autre pour déjeuner avec une envie éveillée de parler de choses consolantes, plus gaies, de rentrer dans la vie, puisqu'ils en avaient fini avec la mort.

Mme Forestier proposa à Duroy de faire un tour dans le jardin, et ils se mirent à marcher doucement autour du petit gazon en respirant avec délices l'air tiède plein de l'odeur des sapins et des eucalyptus.

Et tout à coup, elle lui parla, sans tourner la tête vers lui, comme il avait fait pendant la nuit, là-haut.

– Écoutez, mon cher ami, j'ai bien réfléchi... déjà... à ce que vous m'avez proposé, et je ne veux pas vous laisser partir sans vous répondre un mot. Si je vous parle de cela, avant même que ce pauvre Charles soit descendu dans sa tombe, c'est qu'il importe, après ce que vous m'avez dit, que vous sachiez bien qui je suis, afin de ne pas nourrir plus longtemps la pensée que vous m'avez exprimée, si

vous n'êtes pas d'un... d'un... caractère à me comprendre et à me supporter. Le mariage pour moi n'est pas une chaîne, mais une association. J'entends être libre, tout à fait libre de mes actes, de mes démarches, de mes sorties, toujours. Je ne pourrais tolérer ni contrôle, ni jalousie, ni discussion sur ma conduite. Je m'engagerais, bien entendu, à ne jamais compromettre le nom de l'homme que j'aurais épousé, à ne jamais le rendre odieux ou ridicule. Mais il faudrait aussi que cet homme s'engageât à voir en moi une égale, une alliée, et non pas une inférieure ni une épouse obéissante et soumise. Voilà. Nous nous reverrons et nous reparlerons peut-être de tout cela, plus tard. Maintenant, allez faire un tour. Moi je retourne près de lui.

Il lui baisa longuement la main et s'en alla sans prononcer un mot.

Charles Forestier fut enterré le lendemain, sans aucune pompe, dans le cimetière de Cannes.

DEUXIÈME PARTIE

I

Georges Duroy avait retrouvé toutes ses habitudes anciennes. Installé maintenant dans le petit rez-de-chaussée de la rue de Constantinople, il vivait sagement, en homme qui prépare une existence nouvelle. Ses relations avec Mme de Marelle avaient même pris une allure conjugale, comme s'il se fût exercé d'avance à l'événement prochain ; et sa maîtresse, s'étonnant souvent de la tranquillité réglée de leur union, répétait en riant :

— Tu es encore plus popote que mon mari ; ça n'était pas la peine de changer.

Mme Forestier n'était pas revenue. Il reçut une lettre d'elle, annonçant son retour seulement pour le milieu d'avril, sans un mot d'allusion à leurs adieux. Il attendit.

Un court billet le prévint que l'heure décisive allait sonner.

« Je suis à Paris. Venez me voir. »

« MADELEINE FORESTIER. »

Rien de plus. Il l'avait reçu par le courrier de neuf heures. Il entra chez elle à trois heures, le

même jour. Elle lui tendit les deux mains, en souriant de son joli sourire aimable ; et ils se regardèrent pendant quelques secondes, au fond des yeux.

Puis elle murmura :

– Comme vous avez été bon de venir là-bas dans ces circonstances terribles.

Elle s'informa des nouvelles, des Walter, de tous les confrères et du journal. Elle y pensait souvent, au journal.

– Ça me manque beaucoup, disait-elle, mais beaucoup. J'étais devenue journaliste dans l'âme.

– Eh bien !... pourquoi ne le reprendriez-vous pas... ce métier... sous... sous le nom de Duroy ?

Elle redevint brusquement sérieuse et, posant la main sur son bras, elle murmura :

– Ne parlons pas encore de ça.

Mais il devina qu'elle acceptait, et tombant à ses genoux il se mit à lui baiser passionnément les mains en répétant, en bégayant :

– Merci, merci, comme je vous aime !

Elle se leva. Il fit comme elle et il s'aperçut qu'elle était fort pâle. Alors il comprit qu'il lui avait plu, depuis longtemps peut-être ; et comme ils se trouvaient face à face, il l'étreignit, puis il l'embrassa sur le front, d'un long baiser tendre et sérieux.

Quand elle se fut dégagée, en glissant sur sa poitrine, elle reprit d'un ton grave :

– Écoutez, mon ami, je ne suis encore décidée à rien. Cependant il se pourrait que ce fût *oui*. Mais vous allez me promettre le secret absolu jusqu'à ce que je vous en délire.

Il jura et partit, le cœur débordant de joie.

L'été se passa, puis l'automne, sans qu'aucun soupçon vînt à personne, car ils se voyaient peu, et le plus naturellement du monde.

Un soir, Madeleine lui dit, en le regardant au fond des yeux :

– Vous n'avez pas encore annoncé notre projet à Mme de Marelle ?

– Non, mon amie. Vous ayant promis le secret je n'en ai ouvert la bouche à âme qui vive.

– Eh bien, il serait temps de la prévenir. Ce sera fait cette semaine, n'est-ce pas ?

Il avait rougi.

– Oui, dès demain.

Elle détourna doucement les yeux, comme pour ne point remarquer son trouble, et reprit :

– Si vous le voulez, nous pourrions nous marier au commencement de mai. Le 10 mai, qui est un samedi, me plairait beaucoup, parce que c'est mon jour de naissance.

– Soit, le 10 mai.

– Vos parents habitent près de Rouen, n'est-ce pas ? Vous me l'avez dit du moins.

– Oui, près de Rouen, à Canteleu.

– Ah ! J'ai un grand désir de les connaître.

Il hésita, fort perplexe :

– Ma chère amie, ce sont des paysans, des cabaretiers qui se sont saignés aux quatre membres pour me faire faire des études. Moi, je ne rougis pas d'eux, mais leur... simplicité... leur... rusticité pourrait peut-être vous gêner.

Elle souriait délicieusement, le visage illuminé d'une bonté douce.

– Nous irons les voir. Je le veux. Moi aussi je suis fille de petite gens... mais je les ai perdus, moi, mes parents. Je n'ai plus personne au monde...
– elle lui tendit la main et ajouta – ... que vous.

Et il se sentit attendri, remué, conquis comme il ne l'avait encore été par aucune femme.

– J'ai pensé à quelque chose, dit-elle, mais c'est assez difficile à expliquer.

– Quoi donc ?

– Eh bien, voilà, mon cher, je suis comme toutes les femmes, j'ai mes... mes faiblesses, mes petites, j'aime ce qui brille, ce qui sonne. J'aurais adoré porter un nom noble. Est-ce que vous ne pourriez pas, à l'occasion de notre mariage, vous... vous anoblir un peu ?

– J'y ai bien souvent songé, mais cela ne me paraît pas facile. J'ai peur de me rendre ridicule.

– Mais pas du tout, pas du tout. Tout le monde le fait et personne n'en rit. Séparez votre nom en deux : « Du Roy ». Ça va très bien.

– Non, ça ne va pas. C'est un procédé trop simple, trop commun, trop connu. Moi j'avais pensé à prendre le nom de mon pays, comme pseudonyme littéraire d'abord, puis à l'ajouter peu à peu au mien, puis même, plus tard, à couper en deux mon nom comme vous me le proposiez.

Elle demanda :

– Votre pays c'est Canteleu ?

– Oui.

Elle avait pris une plume sur la table et elle griffonnait des noms en étudiant leur physionomie. Et elle lui tendit un papier où il lut « *Madame Duroy de Cantel* ». Elle était enchantée et répétait :

– Duroy de Cantel, Duroy de Cantel, Madame Duroy de Cantel. C'est excellent, excellent !

Elle ajouta, d'un air convaincu :

– Et vous verrez comme c'est facile à faire accepter par tout le monde. Avec un rien de méthode, on arrive à réussir tout ce qu'on veut.

Quand il se retrouva dans la rue, bien déterminé à s'appeler désormais du Roy, et même du Roy de Cantel, il lui sembla qu'il venait de prendre une importance nouvelle. Il marchait plus crânement, le front plus haut, la moustache plus fière, comme doit marcher un gentilhomme.

Mais à peine rentré chez lui, la pensée de Mme de Marelle l'inquiéta et il lui écrivit aussitôt, afin de lui demander un rendez-vous pour le lendemain.

« Ça sera dur, pensait-il. Je vais recevoir une bourrasque de premier ordre. »

Il reçut le lendemain un petit bleu de sa maîtresse annonçant qu'elle arriverait à une heure.

Quand il entendit le coup de sonnette, son cœur se mit à battre.

Elle se jeta dans ses bras.

– Bonjour, Bel-Ami.

Puis, trouvant froide son étreinte, elle le considéra, et demanda :

– Qu'est-ce que tu as ?

– Ma chère amie, tu me vois fort troublé, fort triste et fort embarrassé de ce que j'ai à t'avouer.

– Qu'est-ce qu'il y a? Dis vite!

Il prononça d'un ton triste mais résolu, avec cet accablement feint dont on use pour annoncer les malheurs heureux :

– Il y a que je me marie.

Voyant qu'elle ne disait rien, il reprit :

– Tu ne te figures pas combien j'ai souffert avant d'arriver à cette résolution. Mais je n'ai ni situation ni argent. C'est une associée, une alliée que j'ai cherchée et que j'ai trouvée.

Elle avait appuyé une main sur son cœur comme pour le contenir.

Il s'agenouilla devant elle, sans oser la toucher cependant, et il balbutia, plus ému par ce silence qu'il ne l'eût été par des emportements :

– Oh! si j'avais pu t'épouser, toi, quel bonheur! Mais tu es mariée. Que pouvais-je faire?

Il vit deux larmes grossir lentement dans les yeux fixes de sa maîtresse, puis couler sur ses joues, tandis que deux autres se formaient déjà au bord des paupières.

– Qui est-ce?

Il hésita une seconde, puis, comprenant qu'il le fallait :

– Madeleine Forestier.

Alors elle le regarda, de haut en bas, elle le regarda avec cet œil mouillé, désespéré, si charmant et si triste qui montre toute la douleur d'un cœur de femme, et elle balbutia :

– Je n'ai... je n'ai rien à dire... je n'ai... rien à faire... Tu... tu as raison... tu... tu... as bien choisi ce qu'il te fallait...

Et s'étant dégagée d'un mouvement en arrière, elle s'en alla, sans qu'il tentât de la retenir plus longtemps.

Quand Mme Forestier lui demanda :

– Vous avez prévenu Mme de Marelle ?

Il répondit avec tranquillité :

– Mais oui...

– Et ça ne l'a pas émue ?

– Mais non, pas du tout. Elle a trouvé ça très bien, au contraire.

La nouvelle fut bientôt connue. Les uns s'étonnèrent, d'autres prétendirent l'avoir prévu, d'autres encore sourirent en laissant entendre que ça ne les surprenait point.

Le jeune homme, qui signait maintenant D. de Cantel ses chroniques, Duroy ses échos, et du Roy les articles politiques qu'il commençait à donner de temps en temps, passait la moitié des jours chez sa fiancée qui le traitait avec une familiarité fraternelle où entraient cependant une tendresse vraie mais cachée, une sorte de désir dissimulé comme une faiblesse. Elle avait décidé que le mariage se ferait en grand secret, en présence des seuls témoins, et qu'on partirait le soir même pour Rouen. On irait le lendemain embrasser les vieux parents du journaliste, et on demeurerait quelques jours auprès d'eux.

Donc, le 10 mai étant venu, les nouveaux époux, ayant jugé inutiles les cérémonies religieuses,

puisqu'ils n'avaient invité personne, rentrèrent pour fermer leurs malles, après un court passage à la mairie, et ils prirent à la gare Saint-Lazare le train de six heures du soir qui les emporta vers la Normandie.

Ils n'avaient guère échangé vingt paroles jusqu'au moment où ils se trouvèrent seuls dans le wagon. Dès qu'ils se sentirent en route, ils se regardèrent et se mirent à rire, pour cacher une certaine gêne, qu'ils ne voulaient point laisser voir.

Duroy, assis en face de sa femme, prit sa main et la baisa lentement.

– Ça me semble très drôle que vous soyez ma femme.

– Pourquoi ça ?

– Je ne sais pas. J'ai envie de vous embrasser, et je m'étonne d'en avoir le droit. Je suis bête. Vous m'intimidez beaucoup.

Elle fut ravie :

– Moi ! Pas possible ? D'où vient ça ?

Duroy s'étant penché pendant qu'elle regardait par la portière ouverte posa un long baiser, un baiser d'amant dans les cheveux de son cou. Il avait saisi la tête de sa main droite glissée derrière elle, et il la tournait vers lui. Puis il se jeta sur sa bouche comme un épervier sur une proie.

Elle se dégagea d'un grand effort, et, se levant avec vivacité :

– Oh ! voyons, Georges, finissez. Nous ne sommes pourtant plus des enfants, nous pouvons bien attendre Rouen.

– Soit, j'attendrai, dit-il avec gaieté, mais je ne

suis plus fichu de prononcer vingt paroles jusqu'à l'arrivée.

– C'est moi qui parlerai, dit-elle.

Elle se rassit doucement auprès de lui.

Et elle parla, avec précision, de ce qu'ils feraient à leur retour. Ils devaient conserver l'appartement qu'elle habitait avec son premier mari, et Duroy héritait aussi des fonctions et du traitement de Forestier à *La Vie française*.

Duroy n'écoutait plus, tout occupé d'autres pensées. Il affectait de tenir ses mains sur ses genoux, comme les petits garçons bien sages.

– Vous avez l'air niais, comme ça, dit-elle.

Il répliqua :

– C'est mon rôle, auquel vous m'avez d'ailleurs rappelé tout à l'heure, et je n'en sortirai plus.

– Pourquoi ?

– Parce que c'est vous qui prenez la direction de la maison, et même celle de ma personne.

Elle s'écria, s'amusant beaucoup :

– T'es bête.

Il reprit :

– Puisque tu commences par me tutoyer, j'imiterai aussitôt cet exemple, et je te dirai, mon amour, que je t'adore de plus en plus, de seconde en seconde, et que je trouve Rouen bien loin !

Elle le regardait de côté, le trouvant vraiment charmant, éprouvant l'envie qu'on a de croquer un fruit sur l'arbre, et l'hésitation du raisonnement qui conseille d'attendre le dîner pour le manger à son heure.

La nuit venait doucement, enveloppant d'ombre transparente, comme d'un crêpe léger, la grande campagne qui s'étendait à droite.

Duroy murmura, tout bas :

— Je t'aimerai bien, ma petite Made.

La douceur de cette voix émut la jeune femme, lui fit passer sur la chair un frémissement rapide, et elle offrit sa bouche. Ce fut un très long baiser, muet et profond, puis un sursaut, une brusque et folle étreinte, une courte lutte essoufflée, un accouplement violent et maladroit. Puis ils restèrent aux bras l'un de l'autre, un peu déçus tous deux, las et tendres encore, jusqu'à ce que le sifflet du train annonçât une gare prochaine.

Elle déclara, en tapotant du bout des doigts les cheveux ébouriffés de ses tempes :

— C'est très bête. Nous sommes des gamins.

Mais il lui baisait les mains, allant de l'une à l'autre avec une rapidité fiévreuse et il répondit :

— Je t'adore, ma petite Made.

Jusqu'à Rouen ils demeurèrent presque immobiles, la joue contre la joue, les yeux dans la nuit de la portière où l'on voyait passer parfois les lumières des maisons ; et ils rêvassaient, contents de se sentir si proches et dans l'attente grandissante d'une étreinte plus intime et plus libre.

Ils descendirent dans un hôtel dont les fenêtres donnaient sur le quai, et ils se mirent au lit après avoir un peu soupé, très peu.

La femme de chambre les réveilla, le lendemain, lorsque huit heures venaient de sonner.

Quand ils eurent bu la tasse de thé posée sur la table de nuit, Duroy regarda sa femme, puis brusquement avec l'élan joyeux d'un homme heureux qui vient de trouver un trésor, il la saisit dans ses bras, en balbutiant :

– Ma petite Made, je sens que je t'aime beaucoup... beaucoup... beaucoup...

Mais il demeurait inquiet de cette visite à ses parents.

– Tu sais, ce sont des paysans, des paysans de campagne, et non pas d'opéra-comique. Nous serons très mal à la maison, très mal. Il n'y a qu'un vieux lit à paille dans ma chambre.

Elle semblait enchantée :

– Tant mieux. Ce sera charmant de mal dormir... auprès de... auprès de toi... et d'être réveillée par le chant des coqs.

Elle avait passé son peignoir, un grand peignoir de flanelle blanche, que Duroy reconnut aussitôt. Cette vue lui fut désagréable. Il lui semblait que l'étoffe moelleuse et tiède devait avoir gardé quelque chose du contact de Forestier.

Ils partirent une heure plus tard, car ils devaient déjeuner chez les vieux, prévenus depuis quelques jours. Un fiacre découvert et rouillé les emporta avec un bruit de chaudronnerie secouée.

Madeleine, fatiguée, s'était assoupie sous la caresse pénétrante du soleil qui la chauffait délicieusement au fond de la vieille voiture, comme si elle eût été couchée dans un bain tiède de lumière et d'air champêtre. Son mari la réveilla.

— Regarde, dit-il.

Ils venaient de s'arrêter aux deux tiers de la montée, à un endroit renommé pour la vue, où l'on conduit tous les voyageurs.

On dominait l'immense vallée, longue et large, que le fleuve clair parcourait d'un bout à l'autre, avec de grandes ondulations. Des îles, étalées sur l'eau, s'alignaient toujours l'une au bout de l'autre, ou bien laissant entre elles de grands intervalles, comme les grains inégaux d'un chapelet verdoyant.

Le cocher du fiacre attendait que les voyageurs eussent fini de s'extasier.

Mais quand il se remit en marche, Duroy aperçut soudain, à quelques centaines de mètres, deux vieilles gens qui s'en venaient, et il sauta de la voiture, en criant :

— Les voilà. Je les reconnais.

C'étaient deux paysans, l'homme et la femme, qui marchaient d'un pas régulier, en se balançant et se heurtant parfois de l'épaule. L'homme était petit, trapu, rouge et un peu ventru, vigoureux malgré son âge ; la femme, grande, sèche, voûtée, triste, la vraie femme de peine des champs qui a travaillé dès l'enfance et qui n'a jamais ri, tandis que le mari blaguait en buvant avec les pratiques.

Madeleine aussi était descendue de voiture et elle regardait venir ces deux pauvres êtres avec un serrement de cœur, une tristesse qu'elle n'avait point prévue. Ils ne reconnaissaient point leur fils, ce beau monsieur, et ils n'auraient jamais deviné leur bru dans cette belle dame en robe claire.

Ils allaient, sans parler et vite, au-devant de l'enfant attendu, sans regarder ces personnes de la ville que suivait une voiture.

Ils passaient. Georges, qui riait, cria :

– Bonjour, pé Duroy.

Ils s'arrêtèrent net, tous les deux, stupéfaits d'abord, puis abrutis de surprise. La vieille se remit la première et balbutia, sans faire un pas :

– C'est-i té, not' fieu ?

– Mais oui, c'est moi, la mé Duroy !

Et marchant à elle, il l'embrassa sur les deux joues, d'un gros baiser de fils. Puis il frota ses tempes contre les tempes du père, qui avait ôté sa casquette, une casquette à la mode de Rouen, en soie noire, très haute, pareille à celle des marchands de bœufs.

Puis Georges annonça :

– Voilà ma femme.

L'homme, qui était d'un naturel joyeux, tout imbibé par une gaieté de cidre doux et d'alcool, s'enhardit et demanda, avec une malice au coin de l'œil :

– J'pouvons-ti l'embrasser tout d'même ?

Et Madeleine, mal à l'aise, tendit ses deux joues aux bécots sonores du paysan qui s'essuya ensuite les lèvres d'un revers de main.

La vieille, à son tour, baisa sa belle-fille avec une réserve hostile. Non, ce n'était point la bru de ses rêves, la grosse et fraîche fermière, rouge comme une pomme et ronde comme une jument poulinière. Elle avait l'air d'une traînée, cette dame-là,

avec ses falbalas et son musc. Car tous les parfums, pour la vieille, étaient du musc.

Et on se remit en marche à la suite du fiacre qui portait la malle des nouveaux époux.

Le vieux prit son fils par le bras, et le retenant en arrière, il demanda avec intérêt :

– Dis-mé, ta femme, est-i aisée ?

– Quarante mille francs.

Le père poussa un léger sifflement d'admiration et ne put que murmurer : « Bougre ! », tant il fut ému par la somme. Puis il ajouta avec une conviction sérieuse :

– Nom d'un nom, c'est une belle femme.

On arrivait au village, un petit village en bordure de la route, formé de dix maisons de chaque côté, maisons de bourg et mesures de ferme, les unes en brique, les autres en argile, celles-ci coiffées de chaume et celles-là d'ardoise. Le café du père Duroy : *À la belle vue*, une bicoque composée d'un rez-de-chaussée et d'un grenier, se trouvait à l'entrée du pays, à gauche.

Le couvert était mis dans la salle du cabaret, sur deux tables rapprochées et cachées par deux serviettes.

Ce fut un long déjeuner de paysans avec une suite de plats mal assortis, une andouille après un gigot, une omelette après l'andouille. Le père Duroy, mis en joie par le cidre et quelques verres de vin, lâchait le robinet de ses plaisanteries de choix, celles qu'il réservait pour les grandes fêtes, histoires grivoises et malpropres arrivées à ses amis, affirmait-il.

La mère Duroy ne parlait point, toujours triste et sévère, épiant de l'œil sa bru avec une haine éveillée dans le cœur, une haine de vieille travailleuse, de vieille rustique aux doigts usés, aux membres déformés par les dures besognes, contre cette femme de ville qui lui inspirait une répulsion de maudite, de réprouvée, d'être impur fait pour la fainéantise et le péché.

Madeleine ne mangeait guère, ne parlait guère, demeurait triste avec son sourire ordinaire figé sur les lèvres, mais un sourire morne, résigné. Elle était déçue, navrée. Pourquoi? Elle avait voulu venir. Elle n'ignorait point qu'elle allait chez des paysans, chez de petits paysans. Comment les avait-elle donc rêvés, elle qui ne rêvait pas d'ordinaire?

Le déjeuner ne finissait pas. Des consommateurs entraient maintenant, serraient les mains du père Duroy, s'exclamaient en voyant le fils, et, regardant de côté la jeune femme, clignaient de l'œil avec malice; ce qui signifiait: «Sacré mâtin! elle n'est pas piquée des vers, l'épouse à Georges Duroy.» La fumée des pipes de terre et des cigares d'un sou emplissait la salle. Madeleine se mit à tousser et demanda:

– Si nous sortions? je n'en puis plus.

Georges la rejoignit bientôt.

– Veux-tu dégringoler jusqu'à la Seine? dit-il.

Elle accepta avec joie. Ils descendirent la montagne, louèrent un bateau à Croisset, et ils passèrent le reste de l'après-midi le long d'une île, sous les saules, somnolents tous deux, dans la chaleur douce du printemps, et bercés par les petites vagues du fleuve.

Puis ils remontèrent à la nuit tombante.

Le repas du soir, à la lueur d'une chandelle, fut plus pénible encore pour Madeleine que celui du matin. Le père Duroy, qui avait une demi-soûlerie, ne parlait plus. La mère gardait sa mine revêche.

Dès que le dîner fut achevé, Madeleine entraîna son mari dehors pour ne point demeurer dans cette salle sombre où flottait toujours une odeur âcre de vieilles pipes et de boissons répandues.

— Tu t'ennuies déjà, dit-il.

Elle voulut protester. Il l'arrêta :

— Non. Je l'ai bien vu. Si tu le désires, nous repartirons demain. Demain matin, si tu veux.

Ils rentrèrent. Les vieux étaient couchés. Elle dormit mal, réveillée sans cesse par tous les bruits nouveaux pour elle de la campagne, les cris des chouettes, le grognement d'un porc enfermé dans une hutte contre le mur, et le chant d'un coq qui claironna dès minuit. Elle fut levée et prête à partir aux premières lueurs de l'aurore.

Quand Georges annonça aux parents qu'il allait s'en retourner, ils demeurèrent saisis tous deux, puis ils comprirent d'où venait cette volonté.

La vieille grogna :

— J'te souhaite de n'point regretter c'que t'as fait.

Il leur laissa deux cents francs en cadeau, pour calmer leur mécontentement; et le fiacre, qu'un gamin était allé chercher, ayant paru vers dix heures, les nouveaux époux embrassèrent les vieux paysans et repartirent. Comme ils descendaient la côte, Duroy se mit à rire :

- Voilà, dit-il, je t'avais prévenue. Je n'aurais pas dû te faire connaître M. et Mme du Roy de Cantel, père et mère.

Elle se mit à rire aussi, et répliqua :

- Du Roy de Cantel... Tu verras que personne ne s'étonnera de nos lettres de faire-part. Nous raconterons que nous avons passé huit jours dans la propriété de tes parents.

II

Les Du Roy étaient rentrés à Paris depuis deux jours et le journaliste avait repris son ancienne besogne en attendant qu'il quittât le service des échos pour s'emparer définitivement des fonctions de Forestier et se consacrer tout à fait à la politique.

En passant devant un fleuriste, au bas de la rue Notre-Dame-de-Lorette, il eut l'idée d'acheter un bouquet pour Madeleine et il prit une grosse botte de roses à peine ouvertes, un paquet de boutons parfumés.

Il sonna, ayant oublié sa clef, et le même domestique, qu'il avait gardé aussi sur le conseil de sa femme, vint ouvrir.

— Madame est rentrée ?

— Oui, monsieur.

Mais en traversant la salle à manger il demeura fort surpris d'apercevoir trois couverts ; et, la portière du salon étant soulevée, il vit Madeleine qui disposait dans un vase de la cheminée une botte de roses toute pareille à la sienne.

Il demanda en entrant :

— Tu as donc invité quelqu'un ?

Elle répondit sans se retourner, en continuant à arranger ses fleurs :

— Oui et non. C'est mon vieil ami le comte de

Vaudrec qui a l'habitude de dîner ici tous les lundis, et qui vient comme autrefois.

Georges murmura :

– Ah ! très bien.

Il restait debout derrière elle, son bouquet à la main, avec une envie de le cacher, de le jeter. Il dit cependant :

– Tiens, je t'ai apporté des roses !

– Ah ! que tu es gentil d'avoir pensé à ça.

Et elle lui tendit ses bras et ses lèvres avec un élan de plaisir si vrai qu'il se sentit consolé.

Elle ajouta presque aussitôt, d'un air convaincu :

– Tu sais, il est charmant, Vaudrec, tu seras tout de suite intime avec lui.

Un coup de timbre annonça le comte. Il entra, tranquille, très à l'aise, comme chez lui. Après avoir baisé galamment les doigts de la jeune femme, il se tourna vers le mari et lui tendit la main avec cordialité en demandant :

– Ça va bien, mon cher Du Roy ?

Il n'avait plus son air roide, son air gourmé de jadis, mais un air affable, révélant bien que la situation n'était plus la même. On eût cru, après cinq minutes, qu'ils se connaissaient et s'adoraient depuis dix ans.

Le dîner fut charmant, tout intime et cordial ; et le comte demeura fort tard dans la soirée, tant il se sentait bien dans cette maison, dans ce joli nouveau ménage.

Dès qu'il fut parti, Madeleine dit à son mari :

– N'est-ce pas qu'il est parfait ? Il gagne du tout

au tout à être connu. En voilà un bon ami, sûr, dévoué, fidèle. Ah! sans lui...

Elle n'acheva point sa pensée, et Georges répondit :

– Oui, je le trouve fort agréable. Je crois que nous nous entendrons très bien.

Mais elle reprit aussitôt :

– Tu ne sais pas, nous avons à travailler, ce soir, avant de nous coucher. On m'a apporté des nouvelles graves, tantôt, des nouvelles du Maroc. C'est Laroche-Mathieu le député, le futur ministre, qui me les a données. Il faut que nous fassions un grand article, un article à sensation. J'ai des faits et des chiffres. Nous allons nous mettre à la besogne immédiatement.

Ils passèrent dans le cabinet de travail. Madeleine s'appuya à la cheminée, et ayant allumé une cigarette, elle raconta ses nouvelles, puis exposa ses idées, et le plan de l'article qu'elle rêvait.

Il l'écoutait avec attention, tout en griffonnant des notes ; et quand il eut fini il souleva des objections, reprit la question, l'agrandit, développa à son tour non plus un plan d'article, mais un plan de campagne contre le ministère actuel. Sa femme avait cessé de fumer, tant son intérêt s'éveillait, tant elle voyait large et loin en suivant la pensée de Georges.

Elle murmurait de temps en temps :

– Oui... C'est très bon... C'est excellent...

Et quand il eut achevé, à son tour, de parler :

– Maintenant écrivons, dit-elle.

Mais il avait toujours le début difficile et il cherchait ses mots avec peine. Alors elle vint doucement se pencher sur son épaule et elle se mit à lui souffler ses phrases tout bas, dans l'oreille.

Quand leur article fut terminé, Georges le relut tout haut, en le déclamant. Ils le jugèrent admirable d'un commun accord et ils se souriaient, enchantés et surpris, comme s'ils venaient de se révéler l'un à l'autre.

L'article parut sous la signature de Georges Du Roy de Cantel, et fit grand bruit. On s'en émut à la Chambre. Le père Walter en félicita l'auteur et le chargea de la rédaction politique de *La Vie française*.

Alors commença, dans le journal, une campagne habile et violente contre le ministère qui dirigeait les affaires. L'attaque, toujours adroite et nourrie de faits, tantôt ironique, tantôt sérieuse, parfois plaisante, parfois virulente, frappait avec une sûreté et une continuité dont tout le monde s'étonnait.

Du Roy devenait célèbre dans les groupes politiques. Il sentait grandir son influence à la pression des poignées de main et à l'allure des coups de chapeau. Sa femme, d'ailleurs, l'emplissait de stupeur et d'admiration par l'ingéniosité de son esprit, l'habileté de ses informations et le nombre de ses connaissances.

À tout moment, il trouvait dans son salon, en rentrant chez lui, un sénateur, un député, un magistrat, un général, qui traitaient Madeleine en vieille amie, avec une familiarité sérieuse. Où avait-elle connu tous ces gens? Dans le monde, disait-elle.

Mais comment avait-elle su capter leur confiance et leur affection ? Il ne le comprenait pas.

Le député Laroche-Mathieu, qui dînait rue Fontaine tous les mardis, après le comte de Vaudrec qui commençait la semaine, serrait vigoureusement les mains de la femme et du mari avec des démonstrations de joie excessives. Il ne cessait de répéter :

— Cristi, quelle campagne. Si nous ne réussissons pas après ça ?

Il espérait bien réussir en effet à décrocher le portefeuille des Affaires étrangères qu'il visait depuis longtemps.

C'était un de ces hommes politiques à plusieurs faces, sans conviction, sans grands moyens, sans audace et sans connaissances sérieuses, avocat de province, joli homme de chef-lieu, gardant un équilibre de finaud entre tous les partis extrêmes, sorte de jésuite républicain et de champignon libéral de nature douteuse, comme il en pousse par centaines sur le fumier populaire du suffrage universel.

Il était un des principaux actionnaires du journal du père Walter, son collègue et son associé en beaucoup d'affaires de finances.

Du Roy le soutenait avec confiance et avec des espérances confuses pour plus tard. Il ne faisait que continuer d'ailleurs l'œuvre commencée par Forestier, à qui Laroche-Mathieu avait promis la croix, quand serait venu le jour du triomphe. La décoration irait sur la poitrine du nouveau mari de Madeleine ; voilà tout. Rien n'était changé, en somme. On sentait si bien que rien n'était changé, que les

confrères de Du Roy lui montaient une scie dont il commençait à se fâcher.

On ne l'appelait plus que Forestier.

Aussitôt qu'il arrivait au journal, quelqu'un criait :

– Dis donc, Forestier.

Il feignait de ne pas entendre et cherchait les lettres dans son casier. Quelques rires étouffés cou-raient. Comme Du Roy gagnait le bureau du directeur, celui qui l'avait appelé l'arrêtait :

– Oh ! pardon ; c'est à toi que je veux parler. C'est stupide, je te confonds toujours avec ce pauvre Charles. Cela tient à ce que tes articles ressemblent bigrement aux siens. Tout le monde s'y trompe.

Du Roy ne répondait rien, mais il rageait ; et une colère sourde naissait en lui contre le mort.

Ce mot : « *Forestier* », déchirait son oreille ; il avait peur de l'entendre, et se sentait rougir en l'enten-dant. Il lui criait : « C'est ta femme qui fait ta beso-gne comme elle faisait celle de l'autre. Tu ne serais rien sans elle. »

Rentré chez lui, l'obsession continuait. C'était la maison tout entière maintenant qui lui rappelait le mort, tout le mobilier, tous les bibelots, tout ce qu'il touchait.

Et sa rancune s'augmentait chaque jour par mille détails insignifiants qui le piquaient comme des coups d'aiguille, par le rappel incessant de l'autre, venu d'un mot de Madeleine, d'un mot du domes-tique ou d'un mot de la femme de chambre.

Un soir, Du Roy qui aimait les plats sucrés demanda :

– Pourquoi n'avons-nous pas d'entremets? Tu n'en fais jamais servir.

La jeune femme répondit gaiement :

– C'est vrai, je n'y pense pas. Cela tient à ce que Charles les avait en horreur...

Il lui coupa la parole dans un mouvement d'impatience dont il ne fut pas maître.

– Ah! tu sais, Charles commence à m'embêter. C'est toujours Charles par-ci, Charles par-là. Charles aimait ci, Charles aimait ça. Puisque Charles est crevé, qu'on le laisse tranquille.

Madeleine regardait son mari avec stupeur, sans rien comprendre à cette colère subite. Puis, comme elle était fine, elle devina un peu ce qui se passait en lui, ce travail lent de jalousie posthume grandissant à chaque seconde par tout ce qui rappelait l'autre.

Dès lors, Charles devint pour lui un sujet d'entretien continu. Il parlait de lui à tout propos, ne l'appelant plus que « ce pauvre Charles », d'un air de pitié infinie.

Un soir, vers la fin de juin, comme il fumait une cigarette à sa fenêtre, la grande chaleur de la soirée lui donna l'envie de faire une promenade.

– Ma petite Made, veux-tu venir jusqu'au Bois?

– Mais oui, certainement.

Ils prirent un fiacre découvert, gagnèrent les Champs-Élysées, puis l'avenue du Bois-de-Boulogne. Une armée de fiacres menait sous les arbres tout un peuple d'amoureux. C'était un immense fleuve d'amants qui coulait vers le Bois sous le ciel étoilé et brûlant. L'ombre chaude semblait pleine de baisers.

Georges et Madeleine se sentirent eux-mêmes gagnés par la contagion de la tendresse. Ils se prirent doucement la main, sans dire un mot, un peu opprésés par la pesanteur de l'atmosphère et par l'émotion qui les envahissait.

Comme ils arrivaient au tournant qui suit les fortifications, ils s'embrassèrent, et elle balbutia un peu confuse :

– Nous sommes aussi gamins qu'en allant à Rouen.

Georges murmura : « Oh ! ma petite Made », en la serrant contre lui.

Au bout d'une minute, il demanda :

– Es-tu venue quelquefois ici comme ça, le soir, avec Charles ?

– Mais oui, souvent.

Et, tout à coup, il eut envie de retourner chez eux, une envie nerveuse qui lui serrait le cœur.

Il demanda avec un accent méchant :

– L'as-tu fait cocu, ce pauvre Charles ?

Elle murmura, dédaigneuse :

– Que tu deviens bête avec ta rengaine.

– Voyons, dis-le. Qu'est-ce que ça fait ? Ce serait bien drôle, au contraire, de m'avouer que tu l'as trompé, de m'avouer ça, à moi.

Elle s'éloigna d'un mouvement sec et déclara brusquement :

– Mais tu es stupide. Est-ce qu'on répond à des questions pareilles ?

Elle avait dit cela d'un ton si singulier qu'un frisson de froid courut dans les veines de son mari et il

demeura interdit, effaré, un peu essoufflé, comme s'il avait reçu une commotion morale.

Il demeurait immobile, les bras croisés, les yeux au ciel, l'esprit trop agité pour réfléchir encore. Il sentait pour la première fois cette angoisse confuse de l'époux qui soupçonne! Puisqu'elle avait trompé l'autre, comment pourrait-il avoir confiance en elle, lui!

Puis, peu à peu, une espèce de calme se fit en son esprit, et se roidissant contre sa souffrance, il pensa : « Toutes les femmes sont des filles, il faut s'en servir et ne rien leur donner de soi. »

La jeune femme, qui avait bien pressenti quelque chose de ce qui se passait en son mari, demanda de sa voix douce :

– À quoi songes-tu, mon ami? Depuis une demi-heure tu n'as point prononcé une parole.

– Je songe à tous ces imbéciles qui s'embrassent, et je me dis que, vraiment, on a autre chose à faire dans l'existence.

Elle murmura :

– Oui... mais c'est bon quelquefois.

– C'est bon... quand on n'a rien de mieux!

L'image de Forestier lui traversa l'esprit sans y faire naître aucune irritation. Il lui sembla qu'ils venaient de se réconcilier, qu'ils redevenaient amis.

Madeleine, que ce silence gênait, demanda :

– Si nous allions prendre une glace chez Tortoni, avant de rentrer?

Il la regarda de coin. Son fin profil blond lui apparut sous l'éclat vif d'une guirlande de gaz qui annonçait un café-chantant.

Il pensa : « Elle est jolie ! Eh ! tant mieux. À bon chat bon rat, ma camarade. Mais si on me reprend à me tourmenter pour toi, il fera chaud au pôle Nord. » Puis il répondit :

– Mais certainement, ma chérie.

Et, pour qu'elle ne devinât rien, il l'embrassa.

Il sembla à la jeune femme que les lèvres de son mari étaient glacées.

III

En entrant au journal, le lendemain, Du Roy alla trouver Boisrenard.

— Mon cher ami, dit-il, j'ai un service à te demander. On trouve drôle depuis quelque temps de m'appeler Forestier. Moi, je commence à trouver ça bête. Veux-tu avoir la complaisance de prévenir doucement les camarades que je giflerai le premier qui se permettra de nouveau cette plaisanterie. Ce sera à eux de réfléchir si cette blague-là vaut un coup d'épée.

Boisrenard se chargea de la commission.

Du Roy sortit pour faire des courses, puis revint une heure plus tard. Personne ne l'appela Forestier.

Comme il rentrait chez lui, il entendit des voix de femmes dans le salon. Il demanda :

— Qui est là ?

Le domestique répondit :

— Mme Walter et Mme de Marelle.

Un petit battement lui secoua le cœur, puis il se dit : « Tiens, voyons », et il ouvrit la porte.

Clotilde était au coin de la cheminée, dans un rayon de jour venu de la fenêtre. Ayant d'abord salué Mme Walter et ses deux filles assises, comme deux sentinelles aux côtés de leur mère, il se tourna vers son ancienne maîtresse. Elle lui tendait la main ;

il la prit et la serra avec intention, comme pour dire: «Je vous aime toujours.» Elle répondit à cette pression.

– Vous vous êtes bien portée pendant le siècle écoulé depuis notre dernière rencontre?

– Mais oui, et vous, Bel-Ami?

Puis, se tournant vers Madeleine, elle ajouta:

– Tu permets que je l'appelle toujours Bel-Ami?

– Certainement, ma chère, je permets tout ce que tu voudras.

Une nuance d'ironie semblait cachée dans cette parole.

Mme Walter parlait d'une fête qu'allait donner Jacques Rival dans son logis de garçon, un grand assaut d'armes où assisteraient des femmes du monde; elle disait:

– Ce sera très intéressant. Mais je suis désolée, nous n'avons personne pour nous y conduire, mon mari devant s'absenter à ce moment-là.

Du Roy s'offrit aussitôt.

Il regardait la plus jeune des demoiselles Walter, et pensait: «Elle n'est pas mal du tout, cette petite Suzanne, mais pas du tout.»

La mère se leva, et se tournant vers Georges:

– Ainsi je compte sur vous jeudi prochain, à deux heures.

– Comptez sur moi, madame.

Dès qu'elle fut partie, Mme de Marelle se leva à son tour. Ce fut elle alors qui lui serra la main très fort, très longtemps; et il se sentit remué par cet aveu silencieux, repris d'un brusque béguin pour

cette petite bourgeoise bohème et bon enfant, qui l'aimait vraiment, peut-être.

«J'irai la voir demain», pensa-t-il.

Dès qu'il fut seul en face de sa femme, Madeleine se mit à rire, d'un rire franc et gai, et le regardant bien en face :

– Tu sais que tu as inspiré une passion à Mme Walter ?

– Allons donc !

– Mais oui, je te l'affirme, elle m'a parlé de toi avec un enthousiasme fou. Elle voudrait trouver deux maris comme toi pour ses filles !... Heureusement qu'avec elle ces choses-là sont sans importance.

Il ne comprenait pas ce qu'elle voulait dire :

– Comment, sans importance ?

Elle répondit, avec une conviction de femme sûre de son jugement :

– Oh ! Mme Walter est une de celles dont on n'a jamais rien murmuré, mais tu sais, là, jamais, jamais. Elle est inattaquable sous tous les rapports. Son mari, tu le connais comme moi. Mais elle, c'est autre chose. C'est une honnête femme.

Georges murmura :

– Ah !... alors... elle... me gobe ?

– Positivement, et complètement. Si tu n'étais pas engagé, je te conseillerais de demander la main de... de Suzanne, n'est-ce pas, plutôt que celle de Rose ?

– Eh ! la mère n'est pas encore piquée des vers.

Madeleine s'impatienta :

– Tu sais, mon petit, la mère, je te la souhaite. Mais je n'ai pas peur. Ce n'est point à son âge qu'on

commet sa première faute. Il faut s'y prendre plus tôt.

Georges songeait : « Si c'était vrai, pourtant, que j'eusse pu épouser Suzanne?... »

Il se promet d'observer désormais avec plus de soin les manières de Mme Walter à son égard, sans se demander d'ailleurs s'il en pourrait jamais tirer quelque avantage.

Tout le soir, il fut hanté par des souvenirs de son amour avec Clotilde, des souvenirs tendres et sensuels en même temps. Il se répétait à lui-même : « Elle est vraiment bien gentille. Oui, j'irai la voir demain. »

Dès qu'il eut déjeuné, le lendemain, il se rendit en effet rue de Verneuil. Et il entra dans le salon, où une main maladroite faisait des gammes sur le piano. C'était Laurine. Il crut qu'elle allait lui sauter au cou. Elle se leva gravement, salua avec cérémonie, ainsi qu'aurait fait une grande personne, et se retira d'une façon digne.

Sa mère entra. Il lui prit et lui baisa les mains. Ils se souriaient, les yeux dans les yeux avec une envie de s'embrasser sur les lèvres.

- Où pourrons-nous nous revoir? dit-il.
- Mais... rue de Constantinople.
- Ah!... L'appartement n'est donc pas loué?
- Non, je l'ai gardé! J'ai pensé que tu y reviendrais.

Une bouffée de joie orgueilleuse lui gonfla la poitrine. Elle l'aimait donc, celle-là, d'un amour vrai, constant, profond.

- Quand nous reverrons-nous?
- Mais... demain... si tu veux?
- Oui. Demain, deux heures?
- Deux heures.

Il se leva pour partir, puis il balbutia, un peu gêné :

- Tu sais, j'entends reprendre, seul, l'appartement de la rue de Constantinople. Il ne manquerait plus qu'il fût payé par toi.

- Tu feras comme tu voudras. Il me suffit de l'avoir gardé pour nous y revoir.

Et Du Roy s'en alla, l'âme pleine de satisfaction.

Comme il passait devant la vitrine d'un photographe, le portrait d'une grande femme aux larges yeux lui rappela Mme Walter : « C'est égal, se dit-il, elle ne doit pas être mal encore. Comment se fait-il que je ne l'aie jamais remarquée ? J'ai envie de voir quelle tête elle me fera jeudi. »

Il se frottait les mains, tout en marchant avec une joie intime, la joie du succès sous toutes ses formes, la joie égoïste de l'homme adroit qui réussit, la joie subtile, faite de vanité flattée et de sensualité contente, que donne la tendresse des femmes.

Le jeudi venu, il dit à Madeleine :

- Tu ne viens pas à cet assaut chez Rival ?

- Oh ! non. Cela ne m'amuse guère, moi ; j'irai à la Chambre des députés.

Et il alla chercher Mme Walter, en landau découvert, car il faisait un admirable temps.

Il eut une surprise en la voyant, tant il la trouva belle et jeune.

Sa fille Suzanne, tout en rose, semblait un Watteau frais verni ; et sa sœur aînée paraissait être l'institutrice chargée de tenir compagnie à ce joli bibelot de fillette.

Devant la porte de Rival, une file de voitures était rangée. Du Roy offrit son bras à Mme Walter, et ils entrèrent.

L'assaut était donné au profit des orphelins du sixième arrondissement de Paris, sous le patronage de toutes les femmes des sénateurs et députés qui avaient des relations avec *La Vie française*.

Jacques Rival recevait les arrivants à l'entrée de son logis. Puis il indiquait, d'un geste aimable, le petit escalier par où on descendait dans la cave, où il avait installé la salle d'armes et le tir ; et il disait :

– Au-dessous, mesdames, au-dessous. L'assaut a lieu en des appartements souterrains.

Il se précipita au-devant de la femme de son directeur ; puis, serrant la main de Du Roy :

– Bonjour, Bel-Ami.

L'autre fut surpris :

– Qui vous a dit que... ?

Rival lui coupa la parole :

– Mme Walter, ici présente, qui trouve ce surnom très gentil.

Mme Walter rougit :

– Oui, j'avoue que, si je vous connaissais davantage, je ferais comme la petite Laurine, je vous appellerais aussi Bel-Ami. Ça vous va très bien.

Du Roy riait :

– Mais, je vous en prie, madame, faites-le.

– Non. Nous ne sommes pas assez liés.

Il murmura :

– Voulez-vous me laisser espérer que nous le deviendrons davantage ?

– Eh bien, nous verrons, alors, dit-elle.

Toute la cave était illuminée avec des guirlandes de gaz et des lanternes vénitiennes cachées en des feuillages qui voilaient les murs de pierre salpêtrés. Dans le petit caveau du fond s'élevait une estrade pour les tireurs, entre deux rangs de chaises pour les juges. Mme Walter et ses filles gagnèrent leurs places réservées au premier rang. Du Roy les ayant installées allait partir, il murmura :

– Je suis obligé de vous quitter, les hommes ne peuvent accaparer les banquettes.

Mais Mme Walter répondit en hésitant :

– J'ai bien envie de vous garder tout de même.

Elle le regardait de ses grands yeux doux. Elle insista :

– Voyons, restez avec nous... monsieur... monsieur Bel-Ami.

– J'obéirai... avec plaisir, madame.

Georges la connaissait bien, cette salle voûtée ! Il se rappelait le matin qu'il y avait passé, la veille de son duel, tout seul, en face d'un petit carton blanc qui le regardait du fond du second caveau comme un œil énorme et redoutable.

La voix de Jacques Rival résonna, venue de l'escalier :

– On va commencer, mesdames.

Et six messieurs, très serrés en leurs vêtements,

pour faire saillir davantage le thorax, montèrent sur l'estrade et s'assirent sur les chaises destinées au jury.

Deux pancartes furent accrochées aux deux côtés du caveau. Celle de droite portait : M. CRÈVE-CŒUR, et celle de gauche : M. PLUMEAU.

Ils apparurent, secs tous deux, avec un air militaire, des gestes un peu raides. Ayant fait le salut d'armes avec des mouvements d'automates, ils commencèrent à s'attaquer, pareils, dans leurs costumes de toile et de peau blanche, à deux pierrots-soldats qui se seraient battus pour rire.

De temps en temps, on entendait ce mot : « Touché ! » Et les six messieurs du jury inclinaient la tête en avant d'un air connaisseur. Le public ne voyait rien que deux marionnettes vivantes qui s'agitaient en tendant le bras ; il ne comprenait rien, mais il était content.

Puis vinrent MM. Porion et Lapalme, un maître et un amateur qui se livrèrent à une gymnastique effrénée, courant l'un sur l'autre avec furie, forçant les juges à fuir en emportant leurs chaises, traversant et retraversant l'estrade d'un bout à l'autre, l'un avançant et l'autre reculant par bonds vigoureux et comiques.

La première partie fut clôturée par une fort belle passe d'armes entre Jacques Rival et le fameux professeur belge Lebègue. Rival fut fort goûté des femmes. On l'applaudit.

Du Roy nommait les hommes célèbres à Mme Walter. C'étaient des mondains, des journalistes, ceux des grands journaux, des vieux journaux,

qui regardaient de haut *La Vie française*, avec une certaine réserve née de leur expérience.

Quelqu'un lui cria :

– Bonjour, cher ami.

C'était le comte de Vaudrec. S'étant excusé auprès des dames, Du Roy alla lui serrer la main.

Il déclara, en revenant :

– Il est charmant, Vaudrec. Comme on sent la race, chez lui.

Mme Walter ne répondit rien. Elle était un peu fatiguée, et sa poitrine se soulevait avec effort à chaque souffle de ses poumons, ce qui attirait l'œil de Du Roy. Et de temps en temps, il rencontrait le regard de la « Patronne », un regard trouble, hésitant, qui se posait sur lui et fuyait tout de suite. Et il se disait : « Tiens... tiens... tiens... Est-ce que je l'aurais levée aussi, celle-là ? »

Et une nouvelle pancarte fut accrochée sur l'estrade annonçant : « GRRRRANDE SURPRISE. »

Deux femmes parurent, un fleuret à la main, en costume de salle, vêtues d'un maillot sombre, d'un très court jupon tombant à la moitié des cuisses, et d'un plastron si gonflé sur la poitrine qu'il les forçait à porter haut la tête. Elles étaient jolies et jeunes. Et elles se mirent en garde au milieu d'une rumeur galante et de plaisanteries chuchotées.

Chaque fois qu'une des tireuses se fendait, un frisson de joie courait dans le public. On les applaudit avec frénésie.

Mais deux nouveaux combattants s'étaient salués ; et ils tombèrent en garde avec tant d'autorité que

tous les regards suivaient leurs mouvements. Leur promptitude calme, leur sage souplesse, leurs mouvements rapides, si calculés qu'ils semblaient lents, attiraient et captivaient l'œil par la seule puissance de la perfection.

Personne ne parlait plus, tant on les regardait. Puis, quand ils se furent serré la main, après le dernier coup de bouton, des cris éclatèrent, des hurras. On trépignait, on hurlait. Ceux qui n'avaient jamais tenu un fleuret en leur main esquissaient avec leur canne des attaques et des parades.

Mais peu à peu la foule remontait par le petit escalier. Il fallut donc s'en aller.

Du Roy, escortant la famille Walter, attendait son landau. En reconduisant la Patronne, comme il se trouvait assis en face d'elle, il rencontra encore une fois son œil caressant et fuyant, qui semblait troublé. Il pensait : « Bigre, je crois qu'elle mord. »

Il rentra chez lui d'un pied joyeux.

Madeleine l'attendait dans le salon.

— Nous aurons du monde mardi : Mme Laroche-Mathieu viendra dîner avec la vicomtesse de Perce-mur. Veux-tu inviter Rival et Norbert de Varenne ? J'irai demain chez Mmes Walter et de Marelle.

Depuis quelque temps, elle se faisait des relations, usant de l'influence politique de son mari, pour attirer chez elle, de gré ou de force, les femmes des sénateurs et des députés qui avaient besoin de l'appui de *La Vie française*. Du Roy répondit :

— Très bien. Je me charge de Rival et de Norbert.

Le lendemain, comme elle devait aller adresser son invitation à Mme Walter, il voulut la devancer, pour trouver seule la Patronne et voir si vraiment elle en tenait pour lui.

Il se présenta boulevard Malesherbes dès deux heures. Mme Walter parut, la main tendue avec un empressement heureux.

– Quel bon vent vous amène ?

– Aucun bon vent, mais un désir de vous voir. Une force m'a poussé chez vous, je ne sais pourquoi. Me pardonnez-vous cette visite matinale et la franchise de l'explication ?

Il ajouta :

– C'est une déclaration sur un air gai, pour ne pas vous effrayer.

Elle prit la chose de façon plaisante.

– Alors, c'est une déclaration... sérieuse ?

– Mais oui ! Voici longtemps que je voulais vous la faire, très longtemps même. Et puis, je n'osais pas. On vous dit si sévère, si rigide...

– Pourquoi avez-vous choisi aujourd'hui ?

– C'est parce que je ne pense qu'à vous, depuis hier.

Elle balbutia, pâlie tout à coup :

– Voyons, assez d'enfantillages, et parlons d'autre chose.

Mais il était tombé à ses genoux si brusquement qu'elle eut peur. Elle voulut se lever ; il la tenait assise de force de ses deux bras enlacés à la taille et il répétait d'une voix passionnée :

– Oh ! si vous saviez comme je vous aime !

Il la touchait à travers sa robe, la maniait, la pal-pait; et elle défaillait sous cette caresse brutale et forte. Il se releva brusquement et voulut l'étreindre, mais, libre une seconde, elle s'était échappée en se rejetant en arrière, et elle fuyait maintenant de fauteuil en fauteuil.

Il jugea ridicule cette poursuite, et il se laissa tomber sur une chaise, la figure dans ses mains, en feignant des sanglots convulsifs.

Puis il se redressa, cria: «Adieu! adieu!» et il s'enfuit.

Il reprit tranquillement sa canne dans le vestibule et gagna la rue en se disant: «Cristi, je crois que ça y est.» Et il passa au télégraphe pour envoyer un petit bleu à Clotilde, lui donnant rendez-vous le lendemain.

En rentrant chez lui, à l'heure ordinaire, il dit à sa femme:

– Eh bien, as-tu tout ton monde pour ton dîner?

– Oui; il n'y a que Mme Walter qui n'est pas sûre d'être libre.

Il haussa les épaules:

– Eh, parbleu oui, elle viendra.

Il n'en était pas certain, cependant, et il demeura inquiet jusqu'au jour du dîner.

Le matin même, Madeleine reçut un petit mot de la Patronne:

«Je me suis rendue libre à grand-peine et je serai des vôtres. Mais mon mari ne pourra pas m'accompagner.»

Du Roy pensa: «La voilà calmée. Attention.»

Il attendit cependant son entrée avec un peu d'inquiétude. Elle parut, très calme, un peu froide, un peu hautaine. Il se fit très humble, très discret et soumis.

Du Roy avait pris à sa droite Mme Walter, et il ne lui parla, durant le dîner, que de choses sérieuses, avec un respect exagéré. De temps en temps il regardait Clotilde. «Elle est vraiment plus jolie et plus fraîche», pensait-il.

Mais la Patronne l'excitait par la difficulté de la conquête, et par cette nouveauté toujours désirée des hommes.

Elle voulut rentrer de bonne heure.

– Je vous accompagnerai, dit-il.

– Vous ne pouvez pas abandonner ainsi vos invités.

– Bah ! je serai vingt minutes absent. On ne s'en apercevra même pas.

Elle murmura :

– Eh bien, j'accepte.

Mais dès qu'ils furent dans la voiture, il lui saisit la main, et la baisant avec passion :

– Je vous aime, je vous aime. Laissez-moi vous le dire. Je ne vous toucherai pas. Mais laissez-moi vous dire seulement ceci... Je vous aime... et vous le répéter tous les jours... oui, laissez-moi aller chez vous m'agenouiller cinq minutes à vos pieds pour prononcer ces trois mots, en regardant votre visage adoré.

Elle écoutait, frémissante, cette banale musique d'amour et elle bégayait :

– Non... non... c'est impossible. Taisez-vous !

– Écoutez... il le faut... je vous verrai... je vous attendrai devant votre porte... comme un pauvre...

Elle répétait:

– Non, non, ne venez pas. Je ne vous recevrai point.

– Alors dites-moi où je vous rencontrerai... dans la rue... n'importe où... pourvu que je vous voie... Je vous saluerai... Je vous dirai: «Je vous aime», et je m'en irai.

Elle hésitait, éperdue. Et comme le coupé passait la porte de son hôtel, elle murmura très vite:

– Eh bien, j'entrerai à la Trinité, demain, à trois heures et demie.

Puis, étant descendue, elle cria à son cocher:

– Reconduisez M. Du Roy chez lui.

Comme il rentrait, sa femme lui demanda:

– Où étais-tu donc passé?

– J'ai été jusqu'au télégraphe pour une dépêche pressée.

Mme de Marelle s'approchait:

– Vous me reconduisez, Bel-Ami, vous savez que je ne viens dîner si loin qu'à cette condition?

Puis se tournant vers Madeleine:

– Tu n'es pas jalouse?

Mme Du Roy répondit lentement:

– Non, pas trop.

Les convives s'en allaient. Clotilde, enveloppée de dentelles, dit à Madeleine en franchissant la porte de l'escalier:

– C'était parfait, ton dîner. Tu auras dans quelque temps le premier salon politique de Paris.

Dès qu'elle fut seule avec Georges, elle le serra dans ses bras :

- Oh! mon chéri Bel-Ami, je t'aime tous les jours davantage.

Le fiacre qui les portait roulait comme un navire.

- Ça ne vaut point notre chambre, dit-elle.

Il répondit :

- Oh! non.

Mais il pensait à Mme Walter.

IV

La place de la Trinité était presque déserte, sous un éclatant soleil de juillet.

Du Roy tira sa montre. Il avait trente minutes d'avance. Il riait en pensant à ce rendez-vous. « Les églises lui sont bonnes à tous les usages, se disait-il. Et elles sont des centaines comme ça, qui se fichent du bon Dieu comme d'une guigne, mais qui ne veulent pas qu'on en dise du mal et qui le prennent à l'occasion pour entremetteur. »

Il jugea qu'il serait encore mieux dedans; et il entra. Une fraîcheur de cave le saisit; il l'aspira avec bonheur, puis fit le tour de la nef pour bien connaître l'endroit. Il revint près de la porte, et regarda de nouveau sa montre. Il n'était encore que trois heures quinze. Un bruit de robe le fit tressaillir. C'était elle.

Il se leva, s'avança vivement. Elle ne lui tendit pas la main, et murmura, à voix basse :

— Je n'ai que peu d'instant. Il faut que je rentre, mettez-vous à genoux, près de moi, pour qu'on ne nous remarque pas.

Quand elle fut arrivée près du chœur, elle se retourna et marmotta, de ce ton toujours mystérieux qu'on garde dans les églises :

— Les bas-côtés vaudront mieux. On est trop en vue par ici.

Elle salua le tabernacle du maître-autel d'une grande inclinaison de tête, renforcée d'une légère révérence, et elle tourna à droite, revint un peu vers l'entrée, puis, prenant une résolution, elle s'empara d'un prie-Dieu et s'agenouilla. Georges prit possession du prie-Dieu voisin, et, dès qu'ils furent immobiles, dans l'attitude de l'oraison :

– Merci, merci, dit-il. Je vous adore. Je voudrais vous le dire toujours, vous raconter comment j'ai commencé à vous aimer, comment j'ai été séduit la première fois que je vous ai vue...

Elle répondit, entre ses doigts :

– Je suis folle de vous laisser me parler ainsi, folle d'être venue, folle de faire ce que je fais, de vous laisser croire que cette... cette... cette aventure peut avoir une suite. Oubliez cela, il le faut, et ne m'en reparlez jamais.

Il cherchait une réponse, des mots décisifs, passionnés, mais ne pouvant joindre le geste aux paroles, son action se trouvait paralysée.

Il reprit :

– Je vous aime. Je veux faire pénétrer en vous ma tendresse, vous la verser dans l'âme, mot par mot, heure par heure, jour par jour, de sorte qu'enfin elle vous imprègne comme une liqueur tombée goutte à goutte, qu'elle vous adoucisse, vous amollisse et vous force, plus tard, à me répondre : « Moi aussi, je vous aime. »

Il sentait trembler son épaule contre lui et sa gorge palpiter ; et elle balbutia, très vite :

– Moi aussi, je vous aime.

Elle pleurait dans ses doigts croisés sur son visage, et tout son corps frémissait, secoué par la violence de son émotion.

George murmura :

– Donnez-moi votre main, que je la touche, que je la presse...

Elle ôta lentement sa main de sa figure. Il vit sa joue toute mouillée, et une goutte d'eau prête à tomber encore au bord des cils.

Il avait pris cette main, il la serrait :

– Oh ! comme je voudrais boire vos larmes.

Il posa sur son cœur la main qu'il tenait, en demandant : « Le sentez-vous battre ? » Car il était à bout de phrases passionnées. Il reprit :

– Demain, voulez-vous que je vous retrouve au parc Monceau ?

Elle tourna vers lui une face livide, crispée par une souffrance affreuse, et, d'une voix saccadée :

– Laissez-moi... allez-vous-en... allez-vous-en... seulement cinq minutes... je souffre trop, près de vous... je veux prier... laissez-moi prier... seule... cinq minutes... laissez-moi implorer Dieu... qu'Il me pardonne... qu'Il me sauve... laissez-moi... cinq minutes...

Elle avait un visage tellement bouleversé, une figure si douloureuse, qu'il se leva sans dire un mot, puis, après un peu d'hésitation, il demanda :

– Je reviendrai tout à l'heure ?

Elle fit un signe de tête, qui voulait dire : « Oui, tout à l'heure. » Et il remonta vers le chœur.

Alors, elle tenta de prier. Elle fermait ses yeux

avec rage pour ne plus voir celui qui venait de s'en aller! Elle le chassait de sa pensée, elle se débattait contre lui, mais, au lieu de l'apparition céleste attendue dans la détresse de son cœur, elle apercevait toujours la moustache frisée du jeune homme.

Elle ne pouvait plus prier, elle ne pouvait penser qu'à lui. Elle souffrait déjà qu'il se fût éloigné.

Elle comprit que c'était fini, que la lutte était inutile!

Quelqu'un s'approchait d'une marche rapide. Elle tourna la tête. C'était un prêtre. Alors elle se leva, courut à lui en tendant ses mains jointes, et elle balbutia:

– Oh! sauvez-moi! sauvez-moi!

Il s'arrêta, surpris:

– Qu'est-ce que vous désirez, madame?

– Recevez ma confession, dit-elle, et conseillez-moi, soutenez-moi, dites-moi ce qu'il faut faire!

– Je confesse tous les samedis, de trois heures à six heures.

– Non! non! non! tout de suite! tout de suite! Il le faut! Il est là! dans cette église! Il m'attend. Je ne peux plus le fuir... Je suis trop faible... trop faible... si faible... si faible!...

Elle le tenait par sa robe noire pour qu'il ne pût s'échapper; et lui, inquiet, regardait de tous les côtés si quelque œil malveillant ou dévot ne voyait point cette femme tombée à ses pieds.

– Relevez-vous, dit-il, j'ai justement sur moi la clef du confessionnal.

Il entra par la porte du milieu qu'il referma sur

lui, et Mme Walter, s'étant jetée dans l'étroite case d'à côté, balbutia avec ferveur, avec un élan passionné d'espérance :

– Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché...

Du Roy, ayant fait le tour du chœur, descendit la nef de gauche. Il passa, et, doucement, se mit à remonter la nef de droite pour retrouver Mme Walter. Bientôt un léger murmure de voix éveilla son attention. Il se leva pour chercher, et il aperçut, dans la chapelle voisine, les portes du confessionnal. Un bout de robe sortait de l'une et traînait sur le pavé. Il s'approcha pour examiner la femme. Il la reconnut. Elle se confessait!...

Enfin, Mme Walter se releva, se retourna, le vit et vint à lui. Elle avait un visage froid et sévère.

– Monsieur, dit-elle, je vous prie de ne pas m'accompagner, de ne pas me suivre, et de ne plus venir, seul, chez moi. Adieu!

Et elle s'en alla, d'une démarche digne.

Il la laissa s'éloigner, car il avait pour principe de ne jamais forcer les événements. Puis il pivota sur ses talons et sortit de l'église en sifflotant.

Le journaliste, se trouvant libre, descendit à *La Vie française*. Dès l'entrée, il vit, à la mine affairée des garçons, qu'il se passait des choses anormales, et il entra brusquement dans le cabinet du directeur.

Le père Walter, debout, nerveux, dictait un article par phrases hachées, donnait, entre deux alinéas, des missions à ses reporters qui l'entouraient, faisait

des recommandations à Boisrenard, et décachetait des lettres.

Quand Du Roy entra, le patron poussa un cri de joie :

– Ah! quelle chance, voilà Bel-Ami!

Il s'arrêta net, un peu confus, et s'excusa :

– Je vous demande pardon de vous avoir appelé ainsi, je suis très troublé par les circonstances. Et puis, j'entends ma femme et mes filles vous nommer «Bel-Ami» du matin au soir, et je finis par en prendre moi-même l'habitude. Vous ne m'en voulez pas?

Georges riait :

– Pas du tout. Ce surnom n'a rien qui me déplaît.

Le père Walter reprit :

– Eh bien! voilà, nous avons de gros événements. Le ministère est tombé sur un vote de trois cent dix voix contre cent deux. L'Espagne se fâche pour le Maroc, c'est ce qui a jeté bas Durand de l'Aine et ses acolytes. Marrot est chargé de former un nouveau cabinet. Il prend le général Boutin d'Acre à la Guerre et notre ami Laroche-Mathieu aux Affaires étrangères. Nous allons devenir une feuille officielle. Je fais l'article de tête, une simple déclaration de principes, en traçant leur voie aux ministres. Mais il me faudrait quelque chose d'intéressant sur la question du Maroc, une actualité, une chronique à effet, à sensation. Trouvez-moi ça, vous.

Du Roy réfléchit une seconde puis répondit :

– J'ai votre affaire. Je vous donne une étude sur la situation politique de toute notre colonie africaine, avec la Tunisie à gauche, l'Algérie au milieu, et le Maroc à droite, l'histoire des races qui peuplent ce grand territoire, et le récit d'une excursion sur la frontière marocaine jusqu'à la grande oasis de Figuig où aucun Européen n'a pénétré et qui est la cause du conflit actuel. Ça vous va-t-il ?

– Admirable !

Et Du Roy s'en alla fouiller dans la collection de *La Vie française* pour retrouver son premier article : « Les Mémoires d'un chasseur d'Afrique », qui, débaptisé, retapé et modifié, ferait admirablement l'affaire, d'un bout à l'autre, puisqu'il y était question de politique coloniale, de la population algérienne et d'une excursion dans la province d'Oran.

En trois quarts d'heure, la chose fut refaite, rafistolée, mise au point, avec une saveur d'actualité et des louanges pour le nouveau cabinet.

Le directeur, ayant lu l'article, déclara :

– C'est parfait... parfait... parfait. Vous êtes un homme précieux.

Et Du Roy rentra dîner, enchanté de sa journée, malgré l'échec de la Trinité, car il sentait bien la partie gagnée.

Sa femme, fiévreuse, l'attendait. Elle s'écria en le voyant :

– Tu sais que Laroche est ministre des Affaires étrangères.

– Oui, je viens même de faire un article sur l'Algérie à ce sujet. Tu le connais, le premier que

nous ayons écrit ensemble : « Les Mémoires d'un chasseur d'Afrique », revu et corrigé pour la circonstance.

Elle sourit. Puis après avoir songé quelques instants :

– J'y pense, cette suite que tu devais faire alors, et que tu as... laissée en route. Nous pouvons nous y mettre à présent. Ça nous donnera une jolie série bien en situation.

Il répondit en s'asseyant devant son potage :

– Parfaitement. Rien ne s'y oppose plus, maintenant que ce cocu de Forestier est trépassé.

Elle répliqua vivement d'un ton sec, blessé :

– Cette plaisanterie est plus que déplacée, et je te prie d'y mettre un terme. Voilà trop longtemps qu'elle dure.

Il allait riposter avec ironie ; on lui apporta une dépêche contenant cette seule phrase, sans signature :

« J'avais perdu la tête. Pardonnez-moi et venez demain, quatre heures, au parc Monceau. »

Il comprit, et, le cœur tout à coup plein de joie, il dit à sa femme, en glissant le papier bleu dans sa poche :

– Je ne le ferai plus, ma chérie. C'est bête. Je le reconnais.

Et il commença à dîner.

Du Roy arriva juste à l'heure au rendez-vous du lendemain. Il trouva Mme Walter dans la petite ruine antique où coule une source.

– Comme il y a du monde dans ce jardin ! dit-elle.

Il saisit l'occasion :

– Oui, c'est vrai ; voulez-vous venir autre part ?

– Mais où ?

– N'importe où, dans une voiture, par exemple. Vous baisserez le store de votre côté, et vous serez bien à l'abri.

– Oui, j'aime mieux ça ; ici je meurs de peur.

– Eh bien, vous allez me retrouver dans cinq minutes à la porte qui donne sur le boulevard extérieur. J'y arriverai avec un fiacre.

Et il partit en courant. Dès qu'elle l'eut rejoint et qu'elle eut bien voilé la vitre de son côté, elle demanda :

– Où avez-vous dit au cocher de nous conduire ?

– Ne vous occupez de rien, il est au courant.

Il avait donné à l'homme l'adresse de son appartement de la rue de Constantinople.

Alors elle se mit à lui raconter comment elle s'était aperçue qu'elle l'aimait en apprenant qu'il allait épouser Madeleine Forestier.

Soudain elle se tut. La voiture venait de s'arrêter. Du Roy ouvrit la portière.

– Où sommes-nous ? dit-elle.

– Chez moi. C'est mon appartement de garçon que j'ai repris... pour quelques jours... pour avoir un coin où nous puissions nous voir.

Elle s'était cramponnée au capiton du fiacre, épouvanlée à l'idée de ce tête-à-tête, et elle balbutiait :

– Non, non, je ne veux pas !

Un marchand de vin sur sa porte les regardait d'un air curieux. Elle fut saisie de terreur et s'élança dans la maison. Il la poussa dans son logis.

Dès qu'il eut refermé la porte, il la saisit comme une proie. Il lui baisait le cou, les yeux, les lèvres avec emportement, sans qu'elle pût éviter ses caresses furieuses; et tout en le repoussant, tout en fuyant sa bouche, elle lui rendait, malgré elle, ses baisers.

V

L'automne était venu. Les Du Roy avaient passé à Paris tout l'été, menant une campagne énergique dans *La Vie française* en faveur du nouveau cabinet pendant les courtes vacances des députés.

La Vie française avait gagné une importance considérable à ses attaches connues avec le pouvoir. On la citait, on la redoutait, on commençait à la respecter. Ce n'était plus l'organe suspect d'un groupe de tripoteurs politiques, mais l'organe avoué du cabinet. Laroche-Mathieu était l'âme du journal et Du Roy son porte-voix. Le père Walter s'occupait dans l'ombre, disait-on, d'une grosse affaire de mines de cuivre, au Maroc.

Le salon de Madeleine était devenu un centre influent, où se réunissaient chaque semaine plusieurs membres du cabinet. Le ministre des Affaires étrangères régnait presque en maître dans la maison. Il y venait à toute heure, apportant des dépêches, des renseignements, des informations qu'il dictait soit au mari, soit à la femme, comme s'ils eussent été ses secrétaires.

Le matin de la rentrée des Chambres, la jeune femme, encore au lit, faisait mille recommandations à son mari, qui s'habillait afin d'aller déjeuner chez M. Laroche-Mathieu et de recevoir ses

instructions avant la séance, pour l'article politique du lendemain dans *La Vie française*.

Madeleine disait :

– Tu oublies toujours la moitié des commissions dont je te charge pour le ministre.

– Il m'embête, ton ministre, à la fin ! C'est un serin.

– Ce n'est pas plus mon ministre que le tien. Il t'est plus utile qu'à moi.

– Pardon, il ne me fait pas la cour, à moi. Si j'avais à choisir parmi tes adorateurs, j'aimerais encore mieux cette vieille ganache de Vaudrec. Qu'est-ce qu'il devient, celui-là ? je ne l'ai pas vu depuis huit jours.

Elle répliqua, sans s'émouvoir :

– Il est souffrant, il m'a écrit qu'il gardait même le lit avec une attaque de goutte. Tu devrais passer prendre de ses nouvelles.

Georges répondit :

– Oui, certainement, j'irai tantôt.

Et il sortit.

M. Laroche-Mathieu l'attendait, car il déjeunait à dix heures ce jour-là, le Conseil devant se réunir à midi, avant la réouverture du Parlement.

Dès qu'ils furent à table, Du Roy parla de son article, il en indiqua la ligne, consultant ses notes griffonnées sur des cartes de visite ; puis quand il eut fini :

– Voyez-vous quelque chose à modifier, mon cher ministre ?

– Vous êtes peut-être un peu trop affirmatif

dans l'affaire du Maroc. Faites que le public lise bien entre les lignes que nous n'irons pas nous fourrer dans cette aventure.

Puis on causa de la session qui s'ouvrait. Laroche-Mathieu se mit à pérorer, préparant l'effet des phrases qu'il allait répandre sur ses collègues quelques heures plus tard. Du Roy, que la jalousie du succès obtenu mordait au cœur, songeait : « Va donc, ganache ! Quels crétins que ces hommes politiques ! » Jusqu'au café, M. Laroche-Mathieu parla, puis, ayant vu qu'il était tard, il sonna pour qu'on fit avancer son coupé et, tendant la main au journaliste :

– C'est bien compris, mon cher ami ?

– Parfaitement, mon cher ministre, comptez sur moi.

Et Du Roy s'en alla tout doucement vers le journal, pour commencer son article, car il n'avait rien à faire jusqu'à quatre heures. À quatre heures, il devait retrouver, rue de Constantinople, Mme de Marelle qu'il y voyait toujours régulièrement deux fois par semaine, le lundi et le vendredi.

Mais en rentrant à la rédaction, on lui remit une dépêche fermée ; elle était de Mme Walter, et disait :

« Il faut absolument que je te parle aujourd'hui. C'est très grave, très grave. Attends-moi à deux heures, rue de Constantinople. Je peux te rendre un grand service. »

« Ton amie jusqu'à la mort,

« VIRGINIE. »

Il jura :

– Nom de Dieu ! quel crampon.

Depuis six semaines il essayait de rompre avec elle sans parvenir à lasser son attachement acharné.

Elle voulait le voir tous les jours, l'appelait à tout moment par des télégrammes, pour des rencontres rapides au coin des rues, dans un magasin, dans un jardin public.

Ils s'étaient vus souvent, dans les premiers temps, rue de Constantinople, mais Du Roy, qui redoutait une rencontre avec Mme de Marelle, trouvait mille prétextes maintenant pour se refuser à ces rendez-vous.

Il avait dû alors venir presque tous les jours chez elle, tantôt déjeuner, tantôt dîner. Elle lui serrait la main sous la table, lui tendait sa bouche derrière les portes. Mais lui s'amusait surtout à jouer avec Suzanne qui l'égayait par ses drôleries. Elle se moquait de tout et de tout le monde, avec un à-propos mordant. Georges excitait sa verve, la poussait à l'ironie, et ils s'entendaient à merveille. Elle l'appelait à tout instant :

— Écoutez, Bel-Ami. Venez ici, Bel-Ami.

Il quittait aussitôt la maman pour courir à la fillette qui lui murmurait quelque méchanceté dans l'oreille, et ils riaient de tout leur cœur.

Cependant, dégoûté de l'amour de la mère, il en arrivait à une insurmontable répugnance ; il ne pouvait plus la voir, ni l'entendre, ni penser à elle sans colère.

Il avait envie de la maltraiter, de l'injurier, de la frapper, de lui dire nettement : « Zut, j'en ai assez, vous m'embêtez. » Mais il gardait toujours quelques

ménagements, à cause de *La Vie française*; et il tâchait, à force de froideur, de duretés enveloppées d'égards et même de paroles rudes par moments, de lui faire comprendre qu'il fallait bien que cela finît.

Son affection pour Mme de Marelle, au contraire, avait grandi pendant l'été. Ils avaient eu un été d'amour charmant, un été d'étudiants qui font la noce, s'échappant pour aller déjeuner ou dîner à Argenteuil, à Bougival, à Maisons, à Poissy, passant des heures dans un bateau à cueillir des fleurs le long des berges.

Et quand il lui fallait rentrer pour dîner chez Mme Walter, il haïssait la vieille maîtresse acharnée, en souvenir de la jeune qu'il venait de quitter, et qui avait défloré ses désirs et moissonné son ardeur dans les herbes du bord de l'eau.

Il se croyait enfin à peu près délivré de la Patronne, à qui il avait exprimé d'une façon claire, presque brutale, sa résolution de rompre, quand il reçut au journal le télégramme l'appelant, à deux heures, rue de Constantinople.

Il pensait: «Qu'est-ce qu'elle me veut encore, cette vieille chouette? Et Clotilde qui vient à quatre heures. Il faut que j'expédie la première à trois heures au plus tard. Sacristi! pourvu qu'elles ne se rencontrent pas.»

Il allait, à pas lents, vers son logis de rendez-vous, s'excitant mentalement contre la Patronne: «Ah! je vais la recevoir d'une jolie façon si elle n'a rien à me dire.»

Et il entra pour attendre Mme Walter.

Elle arriva presque aussitôt, et dès qu'elle l'eut aperçu :

– Ah! tu as reçu ma dépêche! Quelle chance!

– Qu'est-ce que tu me veux encore?

Elle avait relevé sa voilette pour l'embrasser, et elle s'approchait avec un air craintif et soumis de chienne souvent battue.

– Comme tu es cruel pour moi... Te rappelles-tu ce que tu me disais dans l'église, et comme tu m'as fait entrer de force dans cette maison? Et voilà maintenant comment tu me parles! Mon Dieu! que tu me fais mal!

Il frappa du pied, et, violemment :

– Ah! mais, zut! En voilà assez. Tu t'es donnée à moi, en plein âge de raison. Je t'en remercie, je t'en suis absolument reconnaissant, mais je ne suis pas tenu d'être attaché à ta jupe jusqu'à la mort. Nous nous sommes offert un caprice, ni vu ni connu, c'est fini.

Quand il vit les larmes arriver, il prit son chapeau sur le coin de la cheminée :

– C'est pour cette représentation-là que tu m'avais fait venir?

Elle fit un pas afin de lui barrer la route et, tirant vivement un mouchoir de sa poche, s'essuya les yeux d'un geste brusque.

– Non... je suis venue pour... pour te donner une nouvelle... une nouvelle politique... pour te donner le moyen de gagner cinquante mille francs... ou même plus... si tu veux.

Il demanda, adouci tout à coup :

– Qu'est-ce que tu veux dire?

– J'ai surpris par hasard, hier soir, quelques mots de mon mari et de Laroche. Ils ne se cachaient pas beaucoup devant moi, d'ailleurs. Mais Walter recommandait au ministre de ne pas te mettre dans le secret parce que tu dévoilerais tout.

Du Roy avait reposé son chapeau sur une chaise. Il attendait, très attentif.

– Alors, qu'est-ce qu'il y a ?

– Ils vont s'emparer du Maroc !

– Allons donc. J'ai déjeuné avec Laroche qui m'a presque dicté les intentions du cabinet.

– Non, mon chéri, ils t'ont joué parce qu'ils ont peur qu'on connaisse leur combinaison.

– Assieds-toi, dit Georges.

Et il s'assit lui-même sur un fauteuil. Alors elle attira par terre un petit tabouret, et s'accroupit dessus, entre les jambes du jeune homme.

Et elle se mit, doucement, à lui expliquer comment elle avait deviné depuis quelque temps qu'on préparait quelque chose à son insu, qu'on se servait de lui en redoutant son concours.

– L'expédition de Tanger était décidée entre eux dès le jour où Laroche a pris les Affaires étrangères ; et, peu à peu, ils ont racheté tout l'emprunt du Maroc qui était tombé à soixante-quatre ou cinq francs. Ils l'ont racheté très habilement, par le moyen d'agents suspects, véreux, qui n'éveillaient aucune méfiance. Et puis maintenant on va faire l'expédition, et dès que nous serons là-bas, l'État français garantira la dette. Nos amis auront gagné cinquante ou soixante millions.

– Tu es bien sûre?

– Oh! je crois bien!

– C'est très fort. Quant à ce salop de Laroche, en voilà un que je repincerai. Sa carcasse de ministre me restera entre les doigts! Il faudrait pourtant profiter de ça.

– Tu peux encore acheter de l'emprunt, dit-elle. Il n'est qu'à soixante-douze francs.

– Oui, mais je n'ai pas d'argent disponible.

Elle murmura, d'une voix implorante :

– Écoute, je voulais en acheter pour dix mille francs de cet emprunt, moi, pour me créer une petite cassette. Eh bien! j'en prendrai pour vingt mille! Tu te mets de moitié. Si ça réussit, tu gagnes soixante-dix mille francs. Si ça ne réussit pas, tu me devras dix mille francs que tu me paieras à ton gré.

Il hésitait. Elle ajouta :

– Songe donc qu'en vérité c'est Walter qui te les avance, ces dix mille francs, et que tu lui as rendu des services qui valent plus que ça.

– Eh bien! soit, dit-il. Je me mets de moitié avec toi. Si nous perdons, je te rembourserai dix mille francs.

Elle fut si contente qu'elle se releva, saisit à deux mains sa tête et se mit à l'embrasser avidement. Alors il la repoussa doucement. Elle le regarda avec des yeux désolés :

– Oh! Georges, je ne peux même plus t'embrasser.

– Non, pas aujourd'hui. J'ai un peu de migraine, et cela me fait mal.

Alors elle se rassit, docile, entre ses jambes. Elle frottait lentement sa joue sur la poitrine du jeune homme, d'un mouvement câlin et régulier, et un de ses longs cheveux noirs se prit dans le gilet. Elle s'en aperçut, et une idée folle lui traversa l'esprit, une de ces idées superstitieuses qui sont souvent toute la raison des femmes. Elle se mit à enrouler tout doucement ce cheveu autour d'un bouton. Puis elle en attacha un autre au bouton suivant, un autre encore à celui du dessus. À chaque bouton elle en nouait un. C'était un lien par lequel elle l'attachait, un lien secret, invisible !

Et, brusquement, elle s'écarta. Ce fut sur sa tête une douleur courte et vive comme si on lui eût piqué la peau avec des aiguilles. Son cœur battait ; elle était contente d'avoir souffert un peu par lui.

Il la prit dans ses bras avec un sourire compatissant et lui baisa les yeux froidement.

— Il faut que je me sauve, je vais arriver en retard.

Alors elle lui tendit ses lèvres qu'il effleura à peine, et lui ayant donné son ombrelle qu'elle oubliait, il reprit :

— Allons, allons, dépêchons-nous, il est plus de trois heures.

Elle sortit devant lui. Ils se séparèrent. Elle tourna à droite, et lui à gauche.

Du Roy remonta jusqu'au boulevard extérieur. En passant devant un pâtissier, il aperçut des marrons glacés dans une coupe de cristal, et il pensa : « Je vais en rapporter une livre pour Clotilde. » Il acheta un sac de ces fruits sucrés qu'elle aimait à la

folie. À quatre heures, il était rentré pour attendre sa jeune maîtresse.

Elle vint un peu en retard parce que son mari était arrivé pour huit jours. Il lui montra le sac sur la cheminée :

– Je t'ai apporté des marrons glacés.

Elle les prit, en goûta un, et déclara :

– Ils sont délicieux. Je sens que je n'en laisserai pas un seul.

Puis elle ajouta en regardant Georges avec une gaieté sensuelle :

– Tiens, assieds-toi dans le fauteuil, je vais m'accroupir entre tes jambes pour grignoter mes bonbons. Je serai très bien.

Il sourit, s'assit, et la prit entre ses cuisses ouvertes comme il tenait tout à l'heure Mme Walter.

Clotilde l'appelait aussi : « Mon chéri, mon petit, mon chat. » Ces mots lui semblaient doux et caressants. Dits par l'autre tout à l'heure, ils l'irritaient et l'écœuraient. Car les paroles d'amour, qui sont toujours les mêmes, prennent le goût des lèvres dont elles sortent.

Mais il pensait, tout en s'égayant de ces folies, aux soixante-dix mille francs qu'il allait gagner, et, brusquement, il arrêta, avec deux petits coups de doigt sur la tête, le verbiage de son amie :

– Écoute, ma chatte. Je vais te charger d'une commission pour ton mari. Dis-lui de ma part d'acheter, demain, pour dix mille francs d'emprunt du Maroc qui est à soixante-douze ; et je lui promets qu'il aura gagné de soixante à quatre-vingt mille

francs avant trois mois. Recommande-lui le silence absolu. C'est un secret d'État que je confie là.

Elle l'écoutait, sérieuse. Elle murmura :

– Je te remercie. Je préviendrai mon mari dès ce soir. Tu peux compter sur lui; il ne parlera pas. C'est un homme très sûr.

Puis elle dit :

– Allons nous coucher.

Et sans se lever elle commença à déboutonner le gilet de Georges. Tout à coup elle s'arrêta, et tirant entre deux doigts un long cheveu pris dans une boutonnière, elle se mit à rire :

– Tiens. Tu as emporté un cheveu de Madeleine. En voilà un mari fidèle !

Puis, redevenue sérieuse, elle examina longuement sur sa main l'imperceptible fil qu'elle avait trouvé et elle murmura :

– Ce n'est pas de Madeleine, il est brun.

Il sourit :

– Il vient probablement de la femme de chambre.

Mais elle inspectait le gilet avec une attention de policier, et elle cueillit un second cheveu enroulé autour d'un bouton; puis elle en aperçut un troisième; et, pâlie, tremblant un peu, elle s'écria :

– Oh!... oh!... c'est une vieille... voilà un cheveu blanc... Ah! tu en es aux vieilles femmes... Alors tu n'as plus besoin de moi... garde l'autre...

Elle se leva, courut à son corsage jeté sur une chaise et elle le remit rapidement. Elle répétait :

– Garde ta vieille femme... garde-la... fais-toi

faire une bague avec ses cheveux... avec ses cheveux blancs... Tu en as assez pour ça...

Avec des gestes brusques et prompts elle s'était habillée, recoiffée et voilée; et comme il voulait la saisir, elle lui lança, à toute volée, un soufflet par la figure. Pendant qu'il demeurait étourdi, elle ouvrit la porte et s'enfuit.

Dès qu'il fut seul, une rage furieuse le saisit contre cette vieille rosse de mère Walter. Ah! il allait l'envoyer coucher, celle-là, et durement. Cette fois, il ne pardonnerait point.

Il descendit jusqu'au boulevard, et, flânant, s'arrêta devant la boutique d'un bijoutier pour regarder un chronomètre dont il avait envie depuis longtemps, et qui valait dix-huit cents francs.

Il pensa, tout à coup, avec une secousse de joie au cœur: « Si je gagne mes soixante-dix mille francs, je pourrai me le payer. »

Et il se mit à rêver à toutes les choses qu'il ferait avec ces soixante-dix mille francs. D'abord il serait nommé député. Et puis il achèterait son chronomètre, et puis il jouerait à la Bourse, et puis encore... et puis encore...

Il atteignait la rue Drouot quand il s'arrêta net; il avait oublié de prendre des nouvelles du comte de Vaudrec, qui demeurait Chaussée-d'Antin. Il revint donc, flânant toujours, pensant à mille choses, dans une songerie heureuse, à des choses douces, à des choses bonnes, à la fortune prochaine et aussi à cette crapule de Laroche et à cette vieille teigne de Patronne. Il ne s'inquiétait point,

d'ailleurs, de la colère de Clotilde, sachant bien qu'elle pardonnait vite.

Quand il demanda au concierge de la maison où demeurait le comte de Vaudrec :

– Comment va M. de Vaudrec ? On m'a appris qu'il était souffrant, ces jours derniers.

L'homme répondit :

– On croit qu'il ne passera pas la nuit, la goutte est remontée au cœur.

Du Roy demeura tellement effaré qu'il ne savait plus ce qu'il devait faire ! Vaudrec mourant !

Il sauta dans un fiacre et se fit conduire chez lui. Sa femme était rentrée. Il pénétra dans sa chambre essoufflé et lui annonça tout de suite :

– Tu ne sais pas ? Vaudrec est mourant !

Elle s'était dressée, livide, les joues secouées d'un tremblement nerveux, puis elle se mit à pleurer affreusement, en cachant sa figure dans ses mains. Mais soudain elle dompta sa douleur, et, s'essuyant les yeux :

– J'y... j'y vais... ne t'occupe pas de moi... je ne sais pas à quelle heure je reviendrai... ne m'attends point...

Madeleine revint vers minuit. Georges, réveillé brusquement, s'était assis dans son lit. Il ne l'avait jamais vue si pâle et si émue. Elle murmura :

– Il est mort.

– Avait-il des parents à son lit de mort ?

– Rien qu'un neveu.

– Avait-il d'autres parents ?

– Non... Je ne crois pas.

- Alors... c'est ce neveu qui doit hériter?
- Je ne sais pas.
- Il était très riche, Vaudrec?
- Oui, très riche.
- Sais-tu ce qu'il avait à peu près?
- Non, pas au juste. Un ou deux millions, peut-être?

Il n'avait plus envie de dormir. Il trouvait maigres maintenant les soixante-dix mille francs promis par Mme Walter.

VI

L'église était tendue de noir, et, sur le portail, un grand écusson coiffé d'une couronne annonçait aux passants qu'on enterrait un gentilhomme.

La cérémonie venait de finir, les assistants s'en allaient lentement, défilant devant le cercueil et devant le neveu du comte de Vaudrec, qui serrait les mains et rendait les saluts.

Quand Georges Du Roy et sa femme furent sortis, ils se mirent à marcher côte à côte, pour rentrer chez eux. Ils se taisaient, préoccupés.

Enfin, Georges prononça, comme se parlant à lui-même :

- Vraiment, c'est bien étonnant!
- Quoi donc, mon ami?
- Que Vaudrec ne nous ait rien laissé!

Elle rougit brusquement, comme si un voile rose se fût étendu tout à coup sur sa peau blanche, en montant de la gorge au visage, et elle dit :

- Pourquoi nous aurait-il laissé quelque chose ?
Il n'y avait aucune raison pour ça !

Puis, après quelques instants de silence, elle reprit :

- Il existe peut-être un testament chez un notaire.

Il réfléchit, puis murmura :

– Oui, c'est probable, car, enfin, c'était notre meilleur ami, à tous les deux. Il dînait deux fois par semaine à la maison, il venait à tout moment. Il t'aimait comme un père, et il n'avait pas de famille, pas d'enfants, pas de frères ni de sœurs, rien qu'un neveu, un neveu éloigné.

Comme ils rentraient chez eux, le domestique présenta une lettre à Madeleine.

« Étude de Maître Lamaneur, notaire

« Madame,

« J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien passer à mon étude, de deux heures à quatre heures, mardi, mercredi ou jeudi, pour affaire qui vous concerne.

« Recevez, etc. »

Georges avait rougi, à son tour :

– Ça doit être ça. C'est drôle que ce soit toi qu'il appelle, et non moi qui suis légalement le chef de famille.

Elle ne répondit point d'abord, puis après une courte réflexion :

– Veux-tu que nous y allions tout à l'heure ?

– Oui, je veux bien.

Ils se mirent en route dès qu'ils eurent déjeuné.

Le notaire salua, indiqua des sièges, et dit en se tournant vers Madeleine :

– Madame, je vous ai appelée afin de vous donner connaissance du testament du comte de Vaudrec qui vous concerne.

Il atteignit un papier dans un carton devant lui, et lut :

« Je soussigné, Paul-Émile-Cyprien-Gentran, comte de Vaudrec, sain de corps et d'esprit, exprime ici mes dernières volontés.

« N'ayant pas d'héritiers directs, je lègue toute ma fortune, composée de valeurs de bourse pour six cent mille francs et de biens-fonds pour cinq cent mille francs environ, à Mme Claire-Madeleine Du Roy, sans aucune charge ou condition. Je la prie d'accepter ce don d'un ami mort, comme preuve d'une affection dévouée, profonde et respectueuse. »

Georges, nerveux, roulait entre ses doigts le bout de sa moustache. Le notaire reprit, après un moment de silence :

— Il est bien entendu, monsieur, que madame ne peut accepter ce legs sans votre consentement.

Du Roy se leva, et, d'un ton sec :

— Je demande le temps de réfléchir.

Le notaire, qui souriait, s'inclina, et d'une voix aimable :

— Je comprends le scrupule qui vous fait hésiter, monsieur.

Dès qu'ils furent rentrés chez eux, Du Roy ferma brusquement la porte, et, jetant son chapeau sur le lit :

— Tu as été la maîtresse de Vaudrec ?

Madeleine, qui enlevait son voile, se retourna d'une secousse :

– Moi? Oh!

– Oui, toi. On ne laisse pas toute sa fortune à une femme, sans que...

Georges s'était mis à marcher à grands pas. Il s'arrêta en face d'elle; et ils demeurèrent quelques instants les yeux dans les yeux, s'efforçant d'aller jusqu'à l'impénétrable secret de leurs cœurs, de se sonder jusqu'au vif de la pensée. Et, brusquement, il lui murmura dans le visage, à voix basse :

– Allons, avoue que tu étais la maîtresse de Vaudrec.

– Vaudrec avait beaucoup d'affection pour moi, beaucoup... mais rien de plus... jamais.

– Explique-moi, alors, pourquoi il te laisse toute sa fortune, à toi...

– C'est tout simple. Comme tu le disais tantôt, il n'avait que nous d'amis, ou plutôt que moi, car il m'a connue enfant. Il venait sans cesse ici, et, comme il n'avait pas d'héritiers naturels, il a pensé à moi.

Elle parlait avec tant de naturel et de tranquillité que Georges hésitait.

– C'est égal, nous ne pouvons accepter cet héritage dans ces conditions. Tout le monde croirait la chose, tout le monde en jaserait et rirait de moi. Forestier aurait peut-être toléré cela, lui, mais moi, non.

– Eh bien, mon ami, n'acceptons pas, ce sera un million de moins dans notre poche, voilà tout.

Il fut longtemps sans répondre, puis il prononça, en hésitant :

– Il faudrait laisser entendre, par exemple, qu'il a partagé entre nous cette fortune, en donnant la moitié au mari, la moitié à la femme.

– Je ne vois pas comment cela pourrait se faire, puisque le testament est formel.

– Oh! c'est bien simple. Tu pourrais me laisser la moitié de l'héritage par donation entre vifs. Nous dirons que le comte de Vaudrec nous a laissé sa fortune par moitié... Voilà...

Madeleine murmura simplement :

– Comme tu voudras.

Ils signèrent le lendemain une donation entre vifs de cinq cent mille francs que Madeleine Du Roy abandonnait à son mari. Puis, en sortant de l'étude, comme il faisait beau, Georges proposa de descendre à pied jusqu'aux boulevards. Il se montrait gentil, plein de soins, d'égards, de tendresse. Il riait, heureux de tout, tandis qu'elle demeurait songeuse et un peu sévère.

Du Roy conduisit sa femme devant la boutique où il avait regardé si souvent le chronomètre désiré.

– Veux-tu que je t'offre un bijou? dit-il.

Elle murmura, avec indifférence :

– Comme il te plaira.

Ils entrèrent. La vue des bibelots d'or et des pierres fines emportait sa froideur voulue, et elle parcourait d'un œil allumé et curieux les vitrines pleines de joyaux.

– Voilà un bien joli bracelet.

C'était une chaîne d'une forme bizarre, dont chaque anneau portait une pierre différente.

Georges demanda :

– Combien ce bracelet ?

Le joaillier répondit :

– Trois mille francs, monsieur.

– Si vous me le laissez à deux mille cinq, c'est une affaire entendue. Tenez, vous ajouterez ce chronomètre pour quinze cents francs, cela fait quatre mille, que je paierai comptant. Est-ce dit ?

Le bijoutier, perplexe, finit par accepter. Et le journaliste, après avoir donné son adresse, ajouta :

– Vous ferez graver sur le chronomètre mes initiales G.R.C., en lettres enlacées au-dessous d'une couronne de baron.

Madeleine, surprise, se mit à sourire. Elle le trouvait vraiment adroit et fort. Maintenant qu'il avait des rentes, il lui fallait un titre, c'était juste.

Il était heureux comme un souverain et cherchait ce qu'ils pourraient bien faire encore.

– Si nous allions chercher Mme de Marelle pour passer la soirée avec nous ? Son mari est ici, m'a-t-on dit. Je serai enchanté de lui serrer la main.

Georges, qui redoutait un peu la première rencontre avec sa maîtresse, n'était point fâché que sa femme fût présente pour éviter toute explication.

Mais Clotilde parut ne se souvenir de rien et força même son mari à accepter l'invitation.

Le dîner fut gai et la soirée charmante.

Georges et Madeleine rentrèrent fort tard. Pour éclairer les marches, le journaliste enflammait de temps en temps une allumette-bougie.

En arrivant sur le palier du premier étage, la

flamme subite éclatant sous le frottement fit surgir dans la glace leurs deux figures illuminées au milieu des ténèbres de l'escalier.

Du Roy leva la main pour bien éclairer leurs images, et il dit, avec un rire de triomphe :

- Voilà des millionnaires qui passent.

VII

Depuis deux mois la conquête du Maroc était accomplie. La France, maîtresse de Tanger, possédait toute la côte africaine de la Méditerranée jusqu'à la régence de Tripoli, et elle avait garanti la dette du nouveau pays annexé.

On disait que deux ministres gagnaient là une vingtaine de millions, et on citait, presque tout haut, Laroche-Mathieu.

Quant à Walter, personne dans Paris n'ignorait qu'il avait fait coup double et encaissé de trente à quarante millions sur l'emprunt, et de huit à dix millions sur des mines de cuivre et de fer, ainsi que sur d'immenses terrains achetés pour rien avant la conquête et revendus le lendemain de l'occupation française à des compagnies de colonisation.

Il était devenu, en quelques jours, un des maîtres du monde, un de ces financiers omnipotents, plus forts que des rois, qui font courber les têtes, balbutier les bouches et sortir tout ce qu'il y a de bassesse, de lâcheté et d'envie au fond du cœur humain.

Il le voulut montrer.

Sachant la gêne du prince de Carlsbourg qui possédait un des plus beaux hôtels de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, avec jardin sur les Champs-Élysées, il lui proposa d'acheter, en vingt-quatre

heures, cet immeuble, avec ses meubles, sans changer de place un fauteuil. Il en offrait trois millions. Le prince, tenté par la somme, accepta.

Le lendemain, Walter s'installait dans son nouveau domicile. Alors il eut une autre idée, une véritable idée de conquérant qui veut prendre Paris, une idée à la Bonaparte.

Toute la ville allait voir en ce moment un grand tableau du peintre hongrois Karl Marcowitch, exposé chez l'expert Jacques Lenoble, et représentant le Christ marchant sur les flots.

Walter l'acheta cinq cent mille francs et l'enleva, coupant ainsi du jour au lendemain le courant établi de la curiosité publique, et forçant Paris entier à parler de lui pour l'envier, le blâmer ou l'approuver. Puis il fit annoncer par les journaux qu'il inviterait tous les gens connus dans la société parisienne à contempler, chez lui, un soir, l'œuvre magistrale du maître étranger, afin qu'on ne pût pas dire qu'il avait séquestré une œuvre d'art.

La Vie française, depuis quinze jours, faisait chaque matin un écho sur cette soirée du 30 décembre et s'efforçait d'allumer la curiosité publique.

Du Roy rageait du triomphe du Patron.

Il s'était cru riche avec les cinq cent mille francs extorqués à sa femme, et maintenant il se jugeait pauvre, affreusement pauvre, en comparant sa piètre fortune à la pluie de millions tombée autour de lui, sans qu'il eût su en rien ramasser.

Il avait déclaré d'abord qu'il n'irait point à la fête

du Patron, et qu'il ne voulait plus mettre les pieds chez ce sale juif.

Depuis deux mois, Mme Walter lui écrivait chaque jour pour le supplier de venir, de lui donner un rendez-vous où il lui plairait, afin qu'elle lui remît, disait-elle, les soixante-dix mille francs qu'elle avait gagnés pour lui. Il ne répondait pas et jetait au feu ces lettres désespérées. Non pas qu'il eût renoncé à recevoir sa part de leur bénéfice, mais il voulait l'affoler, la traiter par le mépris, la fouler aux pieds. Elle était trop riche ! Il voulait se montrer fier.

Le jour même de l'exposition du tableau, comme Madeleine lui représentait qu'il avait grand tort de n'y vouloir pas aller, il répondit :

– Fiche-moi la paix. Je reste chez moi.

Puis, après le dîner, il déclara tout à coup :

– Il vaut tout de même mieux subir cette corvée. Prépare-toi vite.

Elle s'y attendait.

La cour d'honneur de l'hôtel de Carlsbourg était illuminée par quatre globes électriques qui avaient l'air de quatre petites lunes bleuâtres, aux quatre coins. Il y avait déjà foule dans les salons.

Mme Walter, entourée d'amies, se tenait dans la seconde pièce, et répondait aux saluts des visiteurs. Beaucoup ne la connaissaient point et se promenaient comme dans un musée, sans s'occuper des maîtres du logis.

Quand elle aperçut Du Roy, elle devint livide et fit un mouvement pour aller à lui. Il la salua avec cérémonie, tandis que Madeleine l'accablait de ten-

dresses et de compliments. Alors Georges laissa sa femme auprès de la Patronne; et il se perdit au milieu du public pour écouter les choses malveillantes qu'on devait dire, assurément.

On le saisit par le bras et une voix jeune, une voix heureuse lui murmura dans l'oreille :

– Ah! vous voilà enfin, méchant Bel-Ami. Pourquoi ne vous voit-on plus?

C'était Suzanne Walter le regardant avec ses yeux d'émail fin, sous le nuage frisé de ses cheveux blonds. Il fut enchanté de la revoir et lui serra franchement la main. Puis s'excusant :

– J'ai eu tant à faire, depuis deux mois, que je ne suis pas sorti.

Elle reprit d'un air sérieux :

– C'est mal, très mal, très mal. Si vous n'êtes pas là, je m'ennuie à mourir. Donnez-moi le bras, je vais vous montrer moi-même *Jésus marchant sur les flots*, c'est tout au fond, derrière la serre.

Ils allaient doucement à travers la foule. On se retournait pour regarder ce beau garçon et cette ravissante poupée. Georges pensait : « Si j'avais été vraiment fort, c'est celle-là que j'aurais épousée. »

Et l'envie, l'envie amère, lui tombait dans l'âme goutte à goutte, comme un fiel qui corrompait toutes ses joies, rendait odieuse son existence.

Suzanne disait :

– Oh! venez souvent, Bel-Ami, nous ferons des folies maintenant que papa est si riche.

Il répondit, suivant toujours son idée :

– Oh! vous allez vous marier maintenant. Vous

épouserez quelque beau prince, un peu ruiné, et nous ne nous verrons plus guère.

Elle s'écria avec franchise :

– Oh ! non, pas encore, je veux quelqu'un qui me plaise, qui me plaise beaucoup, qui me plaise tout à fait.

Il conclut :

– Vous serez Mme la marquise, Mme la duchesse ou Mme la princesse, et vous me regarderez de très haut, mamz'elle.

Elle s'indignait, lui tapait sur le bras avec son éventail, jurait qu'elle ne se marierait que selon son cœur.

– Nous verrons bien, vous êtes trop riche.

Soudain Du Roy aperçut à sa gauche, sous un large dôme de palmiers, un vaste bassin de marbre blanc où l'on aurait pu se baigner et sur les bords duquel quatre grands cygnes en faïence de Delft laissaient tomber l'eau de leurs becs entrouverts.

Le journaliste s'arrêta le cœur battant. Il se disait : « Voilà, voilà du luxe. D'autres y sont parvenus. Pourquoi n'y arriverais-je point ? »

Sa compagne ne parlait plus, un peu songeuse. Il la regarda de côté et il pensa encore une fois : « Il suffisait pourtant d'épouser cette petite marionnette de chair. »

Mais Suzanne tout d'un coup parut se réveiller :

– Attention, dit-elle.

Elle poussa Georges à travers un groupe qui barrait leur chemin, et le fit brusquement tourner à droite.

Au milieu d'un bosquet de plantes singulières qui tendaient en l'air leurs feuilles tremblantes, ouvertes comme des mains aux doigts minces, on apercevait un homme immobile, debout sur la mer.

L'effet était surprenant. Le Christ avançait le pied sur une vague qu'on voyait se creuser, soumise, aplanie, caressante sous le pas divin qui la foulait. Tout était sombre autour de l'Homme-Dieu. Seules les étoiles brillaient au ciel.

C'était bien là l'œuvre puissante et inattendue d'un maître, une de ces œuvres qui bouleversent la pensée et vous laissent du rêve pour des années.

Du Roy, l'ayant contemplée quelque temps, déclara :

– C'est chic de pouvoir se payer ces bibelots-là.

Mais, comme on le heurtait, en le poussant pour voir, il repartit, gardant toujours sous son bras la petite main de Suzanne qu'il serrait un peu. Georges soudain crut entendre une voix prononcer :

– C'est Laroche et Mme Du Roy.

Ces paroles lui effleurèrent l'oreille comme ces bruits lointains qui courent dans le vent. D'où venaient-elles ?

Il chercha de tous les côtés, et il aperçut en effet sa femme qui passait, au bras du ministre. Ils causaient tout bas d'une façon intime en souriant, et les yeux dans les yeux.

Il s'imagina remarquer qu'on chuchotait en les regardant, et il sentit en lui une envie brutale et stupide de sauter sur ces deux êtres et de les assommer à coups de poing.

Elle le rendait ridicule. Il pensa à Forestier. On disait peut-être : « Ce cocu de Du Roy. » Qui était-elle ? une petite parvenue assez adroite, mais sans grands moyens, en vérité. Ah ! s'il avait deviné, s'il avait su ! Comme il aurait joué un peu plus large, plus fort ! Quelle belle partie il aurait pu gagner avec la petite Suzanne pour enjeu !

Ils arrivaient à la salle à manger, une immense pièce à colonnes de marbre, aux murs tendus de vieux Gobelins.

Walter aperçut son chroniqueur et s'élança pour lui prendre les mains. Il était ivre de joie :

— Avez-vous tout vu ? Dis, Suzanne, lui as-tu tout montré ? Que de monde, n'est-ce pas, Bel-Ami ?

Un monsieur saluait Suzanne, un grand garçon mince, à favoris blonds, un peu chauve, avec cet air mondain qu'on reconnaît partout. Georges l'entendit nommer : le marquis de Cazolles, et il fut brusquement jaloux de cet homme. Il devinait un prétendant.

On le prit par le bras. C'était Norbert de Varenne. Le vieux poète promenait ses cheveux gras et son habit fatigué d'un air indifférent et las.

— Voilà ce qu'on appelle s'amuser, dit-il. Tout à l'heure on dansera ; et puis on se couchera ; et les petites filles seront contentes. Prenez du champagne, il est excellent.

Georges ne l'écoutait plus. Il cherchait Suzanne qui venait de disparaître avec le marquis de Cazolles, et quittant brusquement Norbert de Varenne, il se mit à la poursuite de la jeune fille.

Une cohue épaisse l'arrêta. Comme il l'avait enfin franchie, il se trouva nez à nez avec le ménage de Marelle.

Il voyait toujours la femme; mais il n'avait pas rencontré depuis longtemps le mari, qui lui saisit les deux mains :

— Que je vous remercie, mon cher, du conseil que vous m'avez fait donner par Clotilde. J'ai gagné près de cent mille francs avec l'emprunt marocain. On peut dire que vous êtes un ami précieux.

Du Roy répondit :

— En échange de ce service, mon cher, je prends votre femme ou plutôt je lui offre mon bras.

Et les deux jeunes gens s'enfoncèrent dans la foule, suivis par le mari. Suzanne les saisit au détour d'une porte, criant :

— Ah! vous voilà! Eh bien, Bel-Ami, vous allez rester seul. J'enlève la belle Clotilde pour lui montrer ma chambre.

Et les deux femmes s'en allèrent, d'un pas pressé, glissant à travers le monde, de ce mouvement onduleux, de ce mouvement de couleuvre qu'elles savent prendre dans les foules.

Presque aussitôt une voix murmura :

— Georges!

C'était Mme Walter. Elle reprit très bas :

— Oh! que vous êtes féroce ment cruel! Que vous me faites souffrir inutilement. J'ai chargé Suzette d'emmener celle qui vous accompagnait afin de pouvoir vous dire un mot. Allez dans la serre. Vous y trouverez une porte à gauche et vous

sortirez dans le jardin. Suivez l'allée qui est en face. Tout au bout vous verrez une tonnelle. Attendez-moi là dans dix minutes. Si vous ne voulez pas, je vous jure que je fais un scandale, ici, tout de suite!

Il répondit avec hauteur:

— Soit. Je serai dans dix minutes à l'endroit que vous m'indiquez.

Et ils se séparèrent. Mais Jacques Rival faillit le mettre en retard. Il l'avait pris par le bras et lui racontait un tas de choses avec l'air très exalté. Enfin Du Roy le laissa aux mains de M. de Marelle retrouvé entre deux portes, et il s'enfuit. Il se trouva dans le jardin. L'air froid le saisit comme un bain de glace. Il aperçut quelque chose de blanc, au milieu du chemin, devant lui, et Mme Walter, les bras nus, la gorge nue, balbutia d'une voix frémissante:

— Ah! te voilà? Mais qu'est-ce que je t'ai fait?

— Tu as entortillé tes cheveux à tous mes boutons la dernière fois que je t'ai vue, et ça a failli amener une rupture entre ma femme et moi.

Elle demeura surprise, puis, faisant « non » de la tête:

— Oh! ta femme s'en moque bien. C'est quelqu'une de tes maîtresses qui t'aura fait une scène.

— Je n'ai pas de maîtresses.

— Tais-toi donc! Mais pourquoi ne viens-tu plus même me voir? C'est atroce ce que je souffre; je t'aime à n'avoir plus une pensée qui ne soit pour toi, à ne pouvoir rien regarder sans te voir devant mes

yeux, à ne plus oser prononcer un mot sans avoir peur de dire ton nom!

Ce n'était plus la grosse gamine folâtre qu'il avait connue, mais une femme éperdue, désespérée, capable de tout. Un projet vague, cependant, naissait dans son esprit. Il répondit :

— Ma chère, l'amour n'est pas éternel. On se prend et on se quitte. Voilà la vérité. Cependant, si tu sais devenir raisonnable, me recevoir et me traiter ainsi qu'un ami, je reviendrai comme autrefois. Te sens-tu capable de ça?

— Je suis capable de tout pour te voir.

Elle se détourna en essuyant deux larmes, puis tirant de son corsage un paquet de papiers noués avec un ruban de soie rose, elle l'offrit à Du Roy :

— Tiens. C'est ta part de bénéfice dans l'affaire du Maroc.

Il reçut le petit paquet et le glissa dans sa poche. Elle lui prit une main, la baisa avec passion, avec rage, avec désespoir, et elle se sauva vers l'hôtel.

La foule diminuait. Il aperçut Suzanne qui tenait le bras de sa sœur. Elles vinrent vers lui toutes les deux pour lui demander de danser le premier quadrille avec le comte de Latour-Yvelin.

— Qu'est-ce encore que celui-là?

Suzanne répondit avec malice :

— C'est un nouvel ami de ma sœur.

Rose rougit et murmura :

— Tu es méchante, Suzette, ce monsieur n'est pas plus mon ami que le tien.

Rose, fâchée, leur tourna le dos et s'éloigna.

Du Roy prit familièrement le coude de la jeune fille restée près de lui, et de sa voix caressante :

– Écoutez, ma chère petite, me croyez-vous bien votre ami ?

– Mais oui, Bel-Ami.

– Voulez-vous me promettre une chose ?

– Oui, mais quoi ?

– C'est de me consulter toutes les fois qu'on demandera votre main, et de n'accepter personne sans avoir pris mon avis. C'est un secret entre nous deux. Pas un mot de ça à votre père ni à votre mère.

– C'est juré.

Rival arrivait, l'air affairé :

– Mademoiselle, votre papa vous demande pour le bal.

Elle dit :

– Allons, Bel-Ami.

Mais il refusa, décidé à partir tout de suite, voulant être seul pour penser. Trop de choses nouvelles venaient de pénétrer dans son esprit et il se mit à chercher sa femme. Au bout de quelque temps il l'aperçut qui buvait du chocolat, au buffet, avec deux messieurs inconnus. Elle leur présenta son mari. Après quelques instants il demanda :

– Partons-nous ?

– Quand tu voudras.

Tout le long de la route ils furent silencieux. Mais, aussitôt rentrés en leur chambre, Madeleine, souriante, lui dit, sans même ôter son voile :

– Tu ne sais pas, j'ai une surprise pour toi.

- Quoi donc ?
- Eh bien, c'est après-demain le 1^{er} janvier. C'est le moment des étrennes.
- Oui.
- Voici les tiennes, que Laroche m'a remises tout à l'heure.

Elle lui présenta une petite boîte noire qui semblait un écrin à bijoux. Il l'ouvrit avec indifférence et aperçut la croix de la Légion d'honneur.

Il devint un peu pâle, puis il sourit et déclara :

- J'aurais préféré dix millions. Cela ne lui coûte pas cher.

- Tu es vraiment incroyable. Rien ne te satisfait maintenant.

Elle s'attendait à un transport de joie, et elle fut irritée par cette froideur.

Il avait pris l'écrin, il le posa tout ouvert sur la cheminée, considéra quelques instants l'étoile brillante couchée dedans. Puis il le referma, et se mit au lit en haussant les épaules.

L'Officiel du 1^{er} janvier annonça, en effet, la nomination de M. Prosper-Georges Du Roy, publiciste, au grade de chevalier de la Légion d'honneur, pour services exceptionnels.

Une heure après avoir lu cette nouvelle devenue publique, il reçut un mot de la Patronne qui le suppliait de venir dîner chez elle, le soir même, avec sa femme, pour fêter cette distinction. Il hésita quelques minutes, puis jetant au feu ce billet écrit en termes ambigus, il dit à Madeleine :

- Nous dînerons ce soir chez les Walter.

– Tiens! mais je croyais que tu ne voulais plus y mettre les pieds?

– J'ai changé d'avis.

Le dîner fut un peu morne. Seule Suzanne bavardait sans cesse. On félicita beaucoup le journaliste. Le soir on s'en alla, errant et causant, par les salons et par la serre. Walter attendit Du Roy auprès du *Jésus marchant sur les flots*.

– Figurez-vous, dit-il en riant, que j'ai trouvé ma femme hier à genoux devant ce tableau comme dans une chapelle. Ce que j'ai ri!

Mme Walter répliqua d'une voix ferme, d'une voix où vibrait une exaltation secrète:

– C'est ce Christ-là qui sauvera mon âme. Comme Il est beau! Regardez donc Sa tête, Ses yeux, comme Il est simple et surnaturel en même temps!

Suzanne s'écria:

– Mais il vous ressemble, Bel-Ami. Oh! mais c'est frappant!

Elle voulut qu'il se mît debout à côté du tableau; et tout le monde reconnut, en effet, que les deux figures se ressemblaient!

Mme Walter demeurait immobile, contemplant d'un œil fixe le visage de son amant à côté du visage du Christ, et elle était devenue aussi blanche que ses cheveux blancs.

VIII

Pendant le reste de l'hiver, les Du Roy allèrent souvent chez les Walter. Georges même y dînait seul à tout instant, Madeleine se disant fatiguée et préférant rester chez elle.

Vers la fin de mars, on parla tout à coup du mariage des deux sœurs. Rose devait épouser, disait-on, le comte de Latour-Yvelin, et Suzanne, le marquis de Cazolles.

Comme le Patron avait emmené Du Roy pour déjeuner, un matin, Mme Walter, après le repas, fut appelée pour répondre à un fournisseur. Et Georges dit à Suzanne :

— Ce n'est pas bien de me faire des cachotteries, Suzanne.

Elle demanda :

— Quoi donc, Bel-Ami ?

— Vous ne vous rappelez pas ce que vous m'avez promis, ici même, le soir de la fête ?

— Mais non !

— De me consulter toutes les fois qu'on demanderait votre main.

— Eh bien ?

— Eh bien, on l'a demandée.

— Qui ça ?

— Vous le savez bien.

– Non. Je vous jure.

– Si, vous le savez! Ce grand fat de marquis de Cazolles.

Elle demanda en souriant:

– Qu'est-ce que vous avez contre lui?

Il prononça, comme si on lui eût arraché un secret du fond du cœur.

– J'ai... j'ai... j'ai que je suis jaloux de lui.

– Tiens. Pourquoi ça?

– Parce que je suis amoureux de vous, et vous le savez bien, méchante!

Il se retourna brusquement vers elle, et il lui dit, tout près, dans la figure:

– Si j'étais libre, moi, m'épouseriez-vous?

Elle répondit, avec un accent sincère:

– Oui, Bel-Ami, je vous épouserais, car vous me plaisez beaucoup plus que tous les autres.

Il se leva, et balbutiant:

– Merci... merci... je vous en supplie, ne dites «oui» à personne! Attendez encore un peu.

Elle murmura, un peu troublée et sans comprendre ce qu'il voulait:

– Je vous le promets.

Il rentra chez lui, fort calme, et comme Madeleine écrivait des lettres, il lui demanda:

– Dînes-tu vendredi chez les Walter? Moi, j'irai.

– Non. Je suis un peu souffrante. J'aime mieux rester ici.

– Comme il te plaira. Personne ne te force.

Puis il reprit son chapeau et ressortit aussitôt.

Depuis longtemps il l'épiait, la surveillait et la suivait, sachant toutes ses démarches. L'heure qu'il attendait était enfin venue.

Il fut aimable pour elle pendant les jours qui suivirent. Elle disait :

– Voilà que tu redeviens gentil.

Il s'habilla de bonne heure le vendredi pour faire quelques courses avant d'aller chez le Patron, affirmait-il. Puis il partit vers six heures, après avoir embrassé sa femme, et il alla chercher un fiacre place Notre-Dame-de-Lorette. Il dit au cocher :

– Vous vous arrêterez en face du numéro 17, rue Fontaine, et vous resterez là jusqu'à ce que je vous donne l'ordre de vous en aller. Vous me conduirez ensuite au restaurant du *Coq-Faisan*, rue Lafayette.

La voiture se mit en route au trot lent du cheval, et Du Roy baissa les stores. Dès qu'il fut en face de sa porte, il ne la quitta plus des yeux. Après dix minutes d'attente, il vit sortir Madeleine qui remonta vers les boulevards extérieurs.

Aussitôt qu'elle fut loin, il passa la tête par la portière, et il cria :

– Allez.

Le fiacre se remit en marche, et le déposa devant *Le Coq-Faisan*, restaurant bourgeois connu dans le quartier. À sept heures et demie, comme il avait bu son café, pris deux verres de fine champagne et fumé, avec lenteur, un bon cigare, il sortit, hélas une autre voiture qui passait à vide, et se fit conduire rue La Rochefoucauld.

Il monta, sans rien demander au concierge, au troisième étage de la maison qu'il avait indiquée, et quand une bonne lui eut ouvert :

– M. Guibert de Lorme est chez lui, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur.

On le fit pénétrer dans le salon, où il attendit quelques instants. Puis un homme entra, grand, décoré, avec l'air militaire, et portant des cheveux gris, bien qu'il fût jeune encore.

Du Roy le salua, puis lui dit :

– Comme je le prévoyais, monsieur le commissaire de police, ma femme dîne avec son amant dans le logement garni qu'ils ont loué rue des Martyrs.

Le magistrat s'inclina :

– Je suis à votre disposition, monsieur.

Ils allèrent d'abord au commissariat chercher trois agents en bourgeois qui attendaient, car Georges avait prévenu dans la journée que la surprise aurait lieu ce soir-là.

Quand ils furent devant la maison indiquée, ils montèrent l'escalier sans s'occuper du portier, qui ne les remarqua point, d'ailleurs. Un des agents demeura dans la rue pour surveiller la sortie.

Les quatre hommes s'arrêtèrent au second étage, et Du Roy colla d'abord son oreille contre la porte, puis son œil au trou de la serrure. Il n'entendit rien et ne vit rien. Il sonna.

Ils perçurent un bruit au fond de l'appartement ; puis un pas léger s'approcha. Une voix, une voix de femme, qu'on cherchait à déguiser, demanda :

– Qui est là ?

L'officier municipal répondit :

– Je suis le commissaire de police. Ouvrez, ou je fais forcer la porte.

– Que voulez-vous ?

Et Du Roy dit :

– C'est moi. Si vous ne voulez pas ouvrir, nous enfonçons la porte.

Il serrait la poignée de cuivre, et d'une épaule il poussait lentement. Comme on ne répondait plus, il donna tout à coup une secousse si violente et si vigoureuse que la vieille serrure de cette maison meublée céda. Les vis arrachées sortirent du bois et le jeune homme faillit tomber sur Madeleine qui se tenait debout dans l'antichambre, vêtue d'une chemise et d'un jupon, les cheveux défaits, les jambes dévêtues, une bougie à la main.

Le commissaire se retourna vivement, et regardant Madeleine dans les yeux :

– Vous êtes bien Mme Claire-Madeleine Du Roy, épouse légitime de M. Prosper-Georges Du Roy, publiciste, ici présent ?

Elle articula, d'une voix étranglée :

– Oui, monsieur.

– Que faites-vous ici ?

Elle ne répondit pas.

On voyait dans le lit la forme d'un corps caché sous le drap. Du Roy, qui s'était avancé vivement, saisit la couverture, la tira et, arrachant l'oreiller, découvrit la figure livide de M. Laroche-Mathieu. Il tenait le drap serré contre son cou et roulait des yeux effarés.

Madeline avait retrouvé son sang-froid, et voyant tout perdu, elle était prête à tout oser. Le commissaire était revenu vers elle, attendant que son complice fût debout. Elle demanda avec insolence :

– Vous faites souvent ce métier-là, monsieur ?

Il répondit gravement :

– Le moins possible, madame.

Le monsieur du lit s'habillait. Il avait passé son pantalon, chaussé ses bottines et il se rapprocha, en endossant son gilet.

L'officier de police se tourna vers lui :

– Maintenant, monsieur, voulez-vous me dire qui vous êtes ?

L'autre ne répondit pas.

Du Roy s'élança vers lui, comme pour le terrasser, et il lui grogna dans la figure :

– Cet homme s'appelle Laroche-Mathieu, ministre des Affaires étrangères.

Le commissaire de police recula, stupéfait, et balbutiant :

– En vérité, monsieur, voulez-vous me dire qui vous êtes, à la fin ?

L'homme se décida, et avec force :

– Pour une fois, ce misérable-là n'a point menti. Je me nomme, en effet, Laroche-Mathieu, ministre.

Puis tendant le bras vers la poitrine de Georges, où apparaissait comme une lueur, un petit point rouge, il ajouta :

– Et le gremlin que voici porte sur son habit la croix d'honneur que je lui ai donnée.

Ils étaient face à face, les dents près des dents,

exaspérés, les poings serrés, l'un maigre et la moustache au vent, l'autre gras et la moustache en croc.

Le commissaire passa vivement entre les deux, et les écartant avec ses mains :

– Monsieur le ministre, je vous ai surpris, seul avec Mme Du Roy, que voici, vous couché, elle presque nue. Vos vêtements étant jetés pêle-mêle à travers l'appartement, cela constitue un flagrant délit d'adultère. Qu'avez-vous à répondre ?

– Je n'ai rien à dire, faites votre devoir.

Le commissaire s'adressa à Madeleine :

– Avouez-vous, madame, que monsieur soit votre amant ?

Elle prononça crânement :

– Je ne le nie pas, il est mon amant !

Le magistrat prit quelques notes sur l'état et la disposition du logis. Comme il finissait d'écrire, le ministre qui avait achevé de s'habiller et qui attendait, le paletot sur le bras, le chapeau à la main, demanda :

– Puis-je me retirer ?

Du Roy se retourna vers lui et souriant avec insolence :

– Pourquoi donc ? Nous avons fini. Vous pouvez vous recoucher, monsieur ; nous allons vous laisser seuls.

Une heure plus tard, Georges Du Roy entra dans les bureaux de *La Vie française*. Le directeur leva la tête et demanda :

– Tiens, vous voici ? Vous semblez tout drôle ! D'où sortez-vous donc ?

Le jeune homme, qui était sûr de son effet, déclara, en pesant sur chaque mot :

– Je viens de surprendre M. Laroche-Mathieu en flagrant délit d'adultère avec ma femme. Le commissaire de police a constaté la chose. Le ministre est foutu.

Walter, interdit, releva tout à fait ses lunettes sur son front et demanda :

– Vous ne vous moquez pas de moi ?

– Pas du tout. Je vais même faire un écho là-dessus. Ma demande en divorce sera faite dès demain matin. Je la renvoie à feu Forestier. Me voici débarrassé de la teigne qu'il m'avait laissée. J'ai les mains déliées. Maintenant, j'irai loin.

Et le père Walter le regardait toujours de ses yeux découverts, ses lunettes restant relevées sur le front, et il se disait : « Oui, il ira loin, le gredin. »

IX.

Trois mois s'étaient écoulés. Le divorce de Du Roy venait d'être prononcé. Sa femme avait repris son nom de Forestier, et comme les Walter devaient partir, le 15 juillet, pour Trouville, on décida de passer une journée à la campagne, avant de se séparer.

On choisit un jeudi, et on se mit en route dès neuf heures du matin, dans un grand landau de voyage à six places. On traversa la Seine, on contourna le Mont-Valérien, puis on gagna Bougival, pour longer ensuite la rivière jusqu'au Pecq.

Le comte de Latour-Yvelin contemplait Rose tendrement. Ils étaient fiancés depuis un mois.

Georges, fort pâle, regardait souvent Suzanne, qui était pâle aussi. Leurs yeux se rencontraient, semblaient se concerter, se comprendre, échanger secrètement une pensée, puis se fuyaient.

Le déjeuner fut long. Avant de repartir pour Paris, Georges proposa de faire un tour sur la terrasse. Puis on se mit en marche doucement pour faire une promenade.

Georges et Suzanne restèrent en arrière. Dès qu'ils furent écartés de quelques pas, il lui dit d'une voix basse et contenue :

— Suzanne, je vous adore. Je vous aime à en perdre la tête.

Elle murmura :

– Moi aussi, Bel-Ami.

– M'aimez-vous assez pour commettre une folie ?

Elle répondit résolument :

– Oui.

– Aurez-vous aussi assez de courage pour braver votre père et votre mère ?

– Oui.

– Eh bien, il y a un moyen, un seul ! Écoutez donc. Ce soir, en rentrant, vous irez trouver votre maman, d'abord, votre maman toute seule. Et vous lui avouerez que vous voulez m'épouser. Elle aura une grosse émotion et une grosse colère...

Suzanne l'interrompit :

– Oh ! maman voudra bien.

– Non. Vous ne la connaissez pas. Elle sera plus fâchée et plus furieuse que votre père. Mais vous tiendrez bon, vous ne céderez pas ; vous répéterez que vous voulez m'épouser, moi, seul, rien que moi. Le ferez-vous ?

– Je le ferai.

– Et en sortant de chez votre mère, vous direz la même chose à votre père, d'un air très sérieux et très décidé.

– Oui, oui. Et puis ?

– Et puis, c'est là que ça devient grave. Si vous êtes résolue, bien résolue, bien, bien, bien résolue à être ma femme, ma chère, chère petite Suzanne... Je vous... je vous enlèverai !

Elle eut une grande secousse de joie et faillit battre des mains.

- Oh! quel bonheur! vous m'enlèverez? Quand ça m'enlèverez-vous?

- Mais... ce soir... cette nuit. Songez bien qu'après cette fuite vous ne pourrez plus être que ma femme!

- Je suis décidée... où vous retrouverai-je?

- Eh bien, quand le concierge sera couché, vers minuit, venez me rejoindre place de la Concorde. Vous me trouverez dans un fiacre arrêté en face du ministère de la Marine.

- J'irai.

- Bien vrai?

- Bien vrai.

Ils rejoignirent les autres. Puis on revint par Chateaubriand pour ne pas refaire la même route.

George ne disait plus rien. Il songeait: donc, si cette petite avait un peu d'audace, il allait réussir, enfin! Depuis trois mois, il l'enveloppait dans l'irrésistible filet de sa tendresse. Il la séduisait, la captivait, la conquérait. Il s'était fait aimer par elle, comme il savait se faire aimer. Il avait cueilli sans peine son âme légère de poupée.

Il avait obtenu d'abord qu'elle refusât M. de Cazolles. Il venait d'obtenir qu'elle s'enfût avec lui. Car il n'y avait pas d'autre moyen.

Mme Walter, il le comprenait bien, ne consentirait jamais à lui donner sa fille. Elle l'aimait encore, elle l'aimerait toujours, avec une violence intraitable. Jamais elle n'admettrait qu'il prît Suzanne.

Mais une fois qu'il tiendrait la petite au loin, il traiterait de puissance à puissance, avec le père.

Quand le landau fut arrivé dans la cour de l'hôtel, on voulut retenir Georges à dîner. Il refusa et revint chez lui.

Après avoir un peu mangé, il mit de l'ordre dans ses papiers comme s'il allait faire un grand voyage. Il brûla des lettres compromettantes, en cacha d'autres, écrivit à quelques amis.

De temps en temps il regardait la pendule, en pensant : « Ça doit chauffer là-bas. » Et une inquiétude le mordait au cœur. S'il allait échouer ?

Il ressortit vers onze heures, erra quelque temps, prit un fiacre et se fit arrêter place de la Concorde, le long des arcades du ministère de la Marine. Quand il vit approcher minuit, son impatience devint fiévreuse.

Une horloge lointaine sonna douze coups, puis une autre plus près, puis deux ensemble, puis une dernière très loin.

Il entendit encore sonner le quart, puis la demie, puis les trois quarts ; et toutes les horloges répétèrent une heure comme elles avaient annoncé minuit. Tout à coup une tête de femme passa par la portière et demanda :

– Êtes-vous là, Bel-Ami ?

Il eut un sursaut et une suffocation.

– C'est vous, Suzanne ?

– Oui, c'est moi.

Elle entra et se laissa tomber contre lui. Et le fiacre se mit en route. Alors elle murmura, presque défaillante :

– Oh ! ç'a été terrible, chez maman surtout.

J'ai cru qu'elle allait me battre. Je ne l'avais jamais vue comme ça, jamais! Alors papa est arrivé. Il ne s'est pas fâché tant qu'elle, mais il a déclaré que vous n'étiez pas un assez beau parti. Comme ils m'avaient mise en colère aussi, j'ai crié plus fort qu'eux. Et papa m'a dit de sortir avec un air dramatique qui ne lui allait pas du tout. C'est ce qui m'a décidée à me sauver avec vous. Me voilà, où allons-nous?

Il avait enlacé sa taille doucement; et il écoutait de toutes ses oreilles, le cœur battant, une rancune haineuse s'éveillant en lui contre ces gens. Mais il la tenait, leur fille. Ils verraient, à présent.

— Il est trop tard pour prendre le train; cette voiture-là va donc nous conduire à Sèvres où nous passerons la nuit. Et demain nous partirons pour La Roche-Guyon.

Georges prit une main de la jeune fille et se mit à la baiser, lentement, avec respect. Mais soudain il crut s'apercevoir qu'elle pleurait.

— Qu'est-ce que vous avez, ma chère petite?

Elle répondit, d'une voix toute mouillée:

— C'est ma pauvre maman qui ne doit pas dormir à cette heure, si elle s'est aperçue de mon départ.

Sa mère, en effet, ne dormait pas.

Aussitôt Suzanne sortie de sa chambre, Mme Walter était restée en face de son mari.

Elle demanda, éperdue, atterrée:

— Mon Dieu! Qu'est-ce que cela veut dire?

Walter cria, furieux:

— Ça veut dire que cet intrigant l'a enjôlée. Il trouve la dot bonne, parbleu!

Il se mit à marcher avec rage à travers l'appartement et reprit :

— Tu l'attirais sans cesse, aussi, toi, tu le flattais, tu le cajolais, tu n'avais pas assez de chatteries pour lui. C'était Bel-Ami par-ci, Bel-Ami par-là, du matin au soir. Te voilà payée.

Elle se dressa, tragique :

— Je ne vous permettrai pas de me parler ainsi. Vous oubliez que je n'ai pas été élevée, comme vous, dans une boutique.

Il demeura d'abord immobile et stupéfait, puis il lâcha un « Nom de Dieu » furibond, et il sortit en tapant la porte.

Dès qu'elle fut seule, elle alla, par instinct, vers la glace pour se regarder, comme pour voir si rien n'était changé en elle, tant ce qui arrivait lui paraissait impossible, monstrueux. La fillette avait eu une toquade bien naturelle pour ce beau garçon, elle avait espéré qu'on le lui donnerait pour mari; elle avait fait son petit coup de tête! Mais lui? lui ne pouvait pas être complice de ça! « Il faut que je sache. Je vais réveiller Suzanne pour l'interroger. »

Et elle s'en alla, déchaussée, pour ne pas faire de bruit, une bougie à la main, vers la chambre de sa fille. Elle l'ouvrit bien doucement, entra, regarda le lit. Il n'était pas défait. Elle ne comprit point d'abord, et pensa que la fillette discutait encore avec son père. Mais aussitôt un soupçon horrible l'effleura et elle courut chez son mari.

Il demanda, effaré :

– Eh bien! quoi? Qu'est-ce que tu as?

– Elle est... elle est... partie. Elle n'est pas dans... dans sa chambre.

Il sauta d'un bond sur le tapis, chaussa ses pantoufles et, sans caleçon, la chemise au vent, il se précipita à son tour vers l'appartement de sa fille.

Dès qu'il l'eut vu, il ne conserva point de doute. Elle s'était enfuie.

Il tomba sur un fauteuil et posa sa lampe par terre devant lui.

– C'est fait, il la tient. Nous sommes perdus.

Elle ne comprenait pas :

– Comment perdus?

– Eh oui, parbleu. Il faut bien qu'il l'épouse maintenant.

Elle poussa une sorte de cri de bête :

– Lui! jamais! Tu es donc fou?

Il répondit tristement :

– Ça ne sert à rien de hurler. Il l'a enlevée, il l'a déshonorée. Le mieux est encore de la lui donner. En s'y prenant bien, personne ne saura cette aventure.

Elle répéta, secouée d'une émotion terrible :

– Jamais! jamais il n'aura Suzanne! Jamais je ne consentirai!

Il reprit, s'impatientant :

– Mais il n'y a pas à discuter. Il le faut. Ah! le gredin, comme il nous a joués... Nous aurions pu trouver beaucoup mieux comme position, mais pas comme intelligence et comme avenir. C'est un homme d'avenir. Il sera député et ministre.

Mme Walter restait debout, déchirée par une intolérable douleur. Elle sentait en elle un besoin violent de se sauver, de courir devant elle, de s'en aller, de chercher de l'aide, d'être secourue.

Elle prit sa bougie, sortit, et descendit pour gagner la serre. Le Jésus était tout au bout, dans un petit salon qu'on fermait par une porte vitrée afin que l'humidité des terres ne détériorât point la toile.

Il ressemblait tellement à Bel-Ami, à la clarté tremblante de cette seule lumière l'éclairant à peine et d'en bas, que ce n'était plus Dieu, c'était son amant qui la regardait.

Elle balbutiait :

— Jésus! — Jésus! — Jésus!

Et le mot « Georges » lui venait aux lèvres. Tout à coup, elle pensa qu'à cette heure même, Georges, peut-être, possédait sa fille. Lui! lui! avec Suzanne!

Elle poussa un grand cri et tomba sur le dos.

Le jour venu, on ramassa Mme Walter, étendue sans connaissance, presque asphyxiée, devant *Jésus marchant sur les flots*. Elle ne reprit que le lendemain l'usage complet de sa raison.

La disparition de Suzanne fut expliquée aux domestiques par un envoi brusque au couvent. Et M. Walter répondit à une longue lettre de Du Roy, en lui accordant la main de sa fille.

X

Il faisait sombre dans le petit appartement de la rue de Constantinople, car Georges Du Roy et Clotilde de Marelle s'étant rencontrés sous la porte étaient entrés brusquement, et elle lui avait dit, sans lui laisser le temps d'ouvrir les persiennes :

– Ainsi, tu épouses Suzanne Walter? Depuis que tu as quitté ta femme, tu préparais ce coup-là, et tu me gardais gentiment comme maîtresse, pour faire l'intérim? Quel gredin tu es!

Il demanda :

– Pourquoi ça? J'avais une femme qui me trompait. Je l'ai surprise; j'ai obtenu le divorce, et j'en épouse une autre. Quoi de plus simple?

Elle murmura, frémissante :

– Oh! comme tu es roué et dangereux, toi! Comme j'aurais dû te deviner dès le commencement. Mais non, je ne pouvais pas croire que tu serais crapule comme ça.

Il prit un air digne :

– Je te prie de faire attention aux mots que tu emploies.

– Quoi! Tu trompes tout le monde, tu exploites tout le monde, tu prends du plaisir et de l'argent partout, et tu veux que je te traite comme un honnête homme? Crois-tu que je ne sais pas comment

tu as volé à Madeleine la moitié de l'héritage de Vaudrec? Crois-tu que je ne sais pas comment tu as couché avec Suzanne pour la forcer à t'épouser...

– Ne parle pas de celle-là! Je te le défends!

Il se rua sur elle, et, la tenant sous lui, la frappa comme s'il tapait sur un homme.

Elle se tut soudain et se mit à gémir sous les coups. Elle ne remuait plus. Elle avait caché sa figure dans l'angle du parquet de la muraille, et elle poussait des cris plaintifs.

Il cessa de la battre et se redressa. Elle restait étendue par terre, pleurant doucement. Il sortit, ferma la porte, pénétra chez le portier, et lui dit:

– Madame est restée. Elle s'en ira tout à l'heure.

Et il s'en alla à grands pas, car il avait des courses pressées à faire pour les derniers achats de la corbeille.

Le mariage était fixé au 20 octobre, après la rentrée des Chambres. Il aurait lieu à l'église de la Madeleine. Différentes histoires circulaient. On chuchotait qu'un enlèvement avait eu lieu, mais on n'était sûr de rien.

Dans les premiers jours de septembre, *La Vie française* annonça que le baron Du Roy de Cantel devenait son rédacteur en chef, M. Walter conservant le titre de directeur.

Le mariage de son rédacteur en chef fut ce qu'on appelle un fait parisien, Georges Du Roy et les Walter ayant soulevé beaucoup de curiosité depuis quelque temps. Cet événement eut lieu par un jour clair d'automne.

Dès huit heures du matin, tout le personnel de la Madeleine, étendant sur les marches du haut porron de cette église qui domine la rue Royale un large tapis rouge, faisait arrêter les passants, annonçait au peuple de Paris qu'une grande cérémonie allait avoir lieu.

À onze heures, des détachements de sergents de ville arrivèrent et se mirent presque aussitôt à faire circuler la foule, car des attroupements se formaient à chaque instant.

Les premiers invités apparurent bientôt, ceux qui voulaient être bien placés pour tout voir.

On se reconnaissait, on s'appelait d'un signe, on se réunissait par groupes. On regardait les femmes. On se montrait des hommes célèbres, qui posaient, contents d'être vus.

Tout à coup le suisse frappa trois fois le pavé du bois de sa hallebarde. Et la jeune femme apparut, au bras de son père, dans la vive lumière du portail. Elle demeura quelques instants sur le seuil, puis quand elle fit son premier pas dans la nef, les orgues poussèrent un cri puissant, annoncèrent l'entrée de la mariée avec leur grande voix de métal.

M. Walter marchait avec une dignité exagérée, un peu pâle, les lunettes d'aplomb sur le nez.

Mme Walter les suivait, donnant le bras au père de son autre gendre, au marquis de Latour-Yvelin, âgé de soixante-douze ans. Elle ne marchait pas, elle se traînait, prête à s'évanouir à chacun de ses mouvements en avant. On sentait que ses pieds se collaient aux dalles, que ses jambes refusaient

d'avancer, que son cœur battait dans sa poitrine comme une bête qui bondit pour s'échapper. Elle était devenue maigre. Ses cheveux blancs faisaient paraître plus blême encore et plus creux son visage.

Puis Georges Du Roy parut avec une vieille dame inconnue. Il avait l'allure fière, la taille fine, la jambe droite. Il portait bien son habit que tachait, comme une goutte de sang, le petit ruban rouge de la Légion d'honneur.

On referma les grands battants de l'entrée, et, tout à coup, il fit sombre comme si on venait de mettre à la porte le soleil.

Maintenant Georges était agenouillé à côté de sa femme dans le chœur, en face de l'autel illuminé. Le nouvel évêque de Tanger, crosse en main, mitre en tête, apparut, sortant de la sacristie, pour les unir au nom de l'Éternel.

Il posa les questions d'usage, échangea les anneaux, prononça les paroles qui lient comme des chaînes, et il adressa aux nouveaux époux une allocution chrétienne.

Un bruit de sanglots fit retourner quelques têtes. Mme Walter pleurait, la figure dans ses mains.

Elle avait dû céder. Qu'aurait-elle fait? Mais depuis le jour où elle avait chassé de sa chambre sa fille revenue, en refusant de l'embrasser, depuis le jour où elle avait dit à voix très basse à Du Roy, qui la saluait avec cérémonie en reparaisant devant elle : « Vous êtes l'être le plus vil que je connaisse, ne me parlez jamais plus, car je ne vous répondrai point! », elle souffrait une intolérable et inapaisable torture.

Elle haïssait Suzanne d'une haine aiguë, faite de passion exaspérée et de jalousie déchirante, étrange jalousie de mère et de maîtresse, inavouable, féroce, brûlante comme une plaie vive.

Plusieurs femmes, attendries, murmurèrent :

– Comme la pauvre mère est émue.

L'évêque déclamait :

– Vous êtes parmi les heureux de la terre, parmi les plus riches et les plus respectés.

Du Roy l'écoutait, ivre d'orgueil. Il devenait un des maîtres de la terre, lui, lui, le fils des deux pauvres paysans de Canteleu.

Et les orgues recommencèrent à célébrer la gloire des nouveaux époux. L'encens répandait une odeur fine de benjoin, et sur l'autel le sacrifice divin s'accomplissait; l'Homme-Dieu, à l'appel de son prêtre, descendait sur la terre pour consacrer le triomphe du baron Georges Du Roy.

Bel-Ami, à genoux à côté de Suzanne, avait baissé le front. Il se sentait en ce moment presque croyant, presque religieux, plein de reconnaissance pour la divinité qui l'avait ainsi favorisé, qui le traitait avec ces égards.

Lorsque l'office fut terminé, il se redressa, et donnant le bras à sa femme, il passa dans la sacristie. Alors commença l'interminable défilé des assistants. Georges, affolé de joie, se croyait un roi qu'un peuple venait acclamer.

Soudain il aperçut Mme de Marelle; et le souvenir de tous les baisers qu'il lui avait donnés, qu'elle lui avait rendus, le souvenir de toutes leurs

caresses, de ses gentillesses, du son de sa voix, du goût de ses lèvres, lui fit passer dans le sang le désir brusque de la reprendre.

Elle s'approcha un peu timide, un peu inquiète, et lui tendit la main. Il la reçut dans la sienne et la garda. Alors il sentit l'appel discret de ses doigts de femme, la douce pression qui pardonne et reprend. Et lui-même il la serrait, cette petite main, comme pour dire : « Je t'aime toujours, je suis à toi ! » Elle murmura de sa voix gracieuse :

– À bientôt, monsieur.

Il répondit gaiement :

– À bientôt, madame.

D'autres personnes se poussaient. La foule coulait devant lui comme un fleuve. Enfin elle s'éclaircit. Georges reprit le bras de Suzanne pour retraverser l'église.

Elle était pleine de monde, car chacun avait regagné sa place, afin de les voir passer ensemble. Il allait lentement, d'un pas calme, la tête haute, les yeux fixés sur la grande baie ensoleillée de la porte. Il ne voyait personne. Il ne pensait qu'à lui.

Lorsqu'il parvint sur le seuil, il aperçut la foule amassée, une foule noire, bruissante, venue là pour lui, pour lui Georges Du Roy. Le peuple de Paris le contemplait et l'enviait.

Puis, relevant les yeux, il découvrit là-bas, derrière la place de la Concorde, la Chambre des députés. Et il lui sembla qu'il allait faire un bond du portique de la Madeleine au portique du Palais-Bourbon.

Il descendit avec lenteur les marches du haut perron entre deux haies de spectateurs. Mais il ne les voyait point; sa pensée maintenant revenait en arrière, et devant ses yeux éblouis par l'éclatant soleil flottait l'image de Mme de Marelle rajustant en face de la glace les petits cheveux frisés de ses tempes, toujours défaits au sortir du lit.

TABLE

Première partie	5
I	5
II	18
III	28
IV	39
V	50
VI	78
VII	97
VIII	112
Deuxième partie	127
I	127
II	144
III	154
IV	169
V	179
VI	193
VII	200
VIII	213
IX	221
X	229